



3 1761 05736245 1

PQ

1968

C8

1823



Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by
C. Carrington Smith



28

RÉPERTOIRE
DU
THÉÂTRE FRANÇAIS.
—
TOME XXVI.

A PARIS,

CHEZ { LADRANGE, libraire, quai des Augustins, n° 19 ;
 { GUIBERT, libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 10 ;
 { LHEUREUX, libraire, quai des Augustins, n° 37 ;
 { VERDIÈRE, libraire, même quai, n° 25.

~~R4254~~ Répertoire du théâtre français
Vol. 26.

CHEFS-D'OEUVRE

DRAMATIQUES

DE

COLARDEAU, DIDEROT,

ET

POINSINET.



144525
2711117.

A PARIS,

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ,

IMPRIMEUR DU ROI.

1823.

PQ

1968

C8

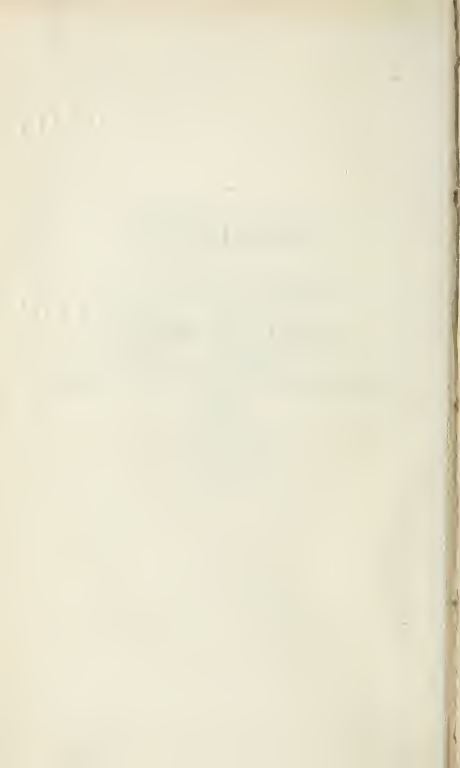
1823

CALISTE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR COLARDEAU,

Représentée, pour la première fois, le 12 novembre
1760.



NOTICE

SUR

COLARDEAU.

CHARLES-PIERRE COLARDEAU étoit de Janville, petite ville de la Beauce. Il naquit le 12 octobre 1732. Ayant perdu de bonne heure ses père et mère, il fut élevé par son oncle, et son tuteur, qui étoit curé de Pithiviers. Cet ecclésiastique le mit au collège à Mehun-sur-Loire. Colardeau y commença ses études, et les acheva à Paris. Les mathématiques, qu'on lui fit apprendre, lui inspirant du dégoût, on le plaça chez un procureur; mais la chicane ne lui convenant pas plus que les calculs, il retourna dans le presbytère de son oncle, et s'y livra à la poésie. Ses premiers ouvrages, qui n'ont jamais vu le jour, furent des traductions de

psaumes, et de quelques cantiques. Peu de temps après il rentra chez un procureur; mais cette fois il fit marcher les vers de pair avec la procédure, et composa sa tragédie d'*Astarbé*. Cette pièce parut, pour la première fois, le 17 février 1758, et ne fut que foiblement accueillie. Elle eut cependant dix représentations.

Dans l'intervalle de la réception à la représentation de cet ouvrage, Colardeau en composa un autre d'un genre plus analogue à son talent, et auquel il doit principalement sa réputation. On voit assez que nous voulons parler de l'épître d'Héloïse à Abailard. Cette héroïde passe encore aujourd'hui pour la plus parfaite que nous ayons dans notre langue.

Environ trois ans après, Colardeau donna *Caliste*, tragédie imitée de l'anglais de *la belle Pénitente*, par Rowe. Cette nouvelle pièce de notre auteur fut jouée, pour la première fois, le 12 novembre 1760, et eut dix représentations très suivies.

Colardeau, nommé pour remplacer le duc

de Saint-Aignan à l'académie française, n'eut jamais la satisfaction de s'y asseoir. Il étoit depuis quelque temps dans un état continuel de souffrances, et il mourut le 7 avril 1776, dans sa quarante-quatrième année.

PERSONNAGES.

SCIOLTO , sénateur génois.

CALISTE , fille de Sciolto.

LOTHARIO , amant de Caliste.

ALTAMONT , rival de Lothario.

MONTALDE , ami de Lothario.

LUCILE , confidente de Caliste.

UN GÉNOIS.

FIESQUE ,
DORIA , } personnages muets attachés à Sciolto.

SUITE de Sciolto.

SUITE de Lothario.

La scène est à Gènes , dans le palais de Sciolto.

CALISTE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LOTHARIO, MONTALDE.

LOTHARIO.

Montalde est étonné de suivre avant l'aurore
Le fier Lothario dans des murs qu'il abhorre.
Sorti depuis deux ans, de ce séjour fatal,
J'y déteste un tyran, j'y déteste un rival :
Mais mon persécuteur malgré moi m'y rappelle;
Pent-être il me prépare une injure nouvelle.
Sciolto, sur l'avis qu'il doit me déclarer
Un ordre glorieux dont on veut m'honorer,
Chez lui-même, en ces lieux m'oblige de l'attendre.
Du palais de Frégose il doit bientôt s'y rendre.
Lui chez Frégose, ami ! Quel seroit son dessein ?
Quoi ! de ce sénateur l'orgueil républicain
A ramper sous le doge auroit pu se réduire !
Ah ! puisqu'il s'humilie, il veut encor me nuire.

MONTALDE.

Du plus grand des Génois respecte les vertus.
Ingrat Lothario, ne te souvient-il plus
Que ce même mortel, objet de ta colère,
Éleva ton enfance et te servit de père?
Sa fille, de ses jours l'espoir et le bonheur,
De plus doux sentiments n'a point rempli son cœur.

LOTHARIO.

Caliste!

MONTALDE.

Eh bien! Ton ame encor plus inhumaine
Confond-elle aujourd'hui Caliste dans sa haine?

LOTHARIO.

Montalde, que dis-tu? Qui? Moi!... moi la haïr?
Son père fut injuste... il osa me trahir.
De ma haine pour lui Caliste est séparée;
Autant que je le hais, Caliste est adorée.
D'un tyran déguisé ne vante plus les dons;
Sa main les infecta des plus cruels poisons.
Gènes vit ma jeunesse, errante en son enceinte,
Languir près des tombeaux de ma famille éteinte;
Crois-moi, de Sciolto la trompeuse amitié
M'accueillit par orgueil, et non pas par pitié.
Ses bienfaits sur mes jours versés avec mesure
Pour ce cœur né jaloux n'ont été qu'une injure.
Entre Altamont et moi ses dons mal divisés
Prévenoient mon rival, et m'étoient refusés
Tu le sais, ce mortel, sûr de la préférence,
M'opposa de tout temps sa fière concurrence.
Saus parler des honneurs qu'il usurpa sur moi,

Caliste, dont l'amour m'avoit donné la foi,
 Caliste à ce rival alloit être enchaînée;
 Déjà de leur hymen on pressoit la journée.
 Jour cruel! jour affreux que prévint ma fureur!
 Rappelle-toi ces temps de révolte et d'horreur.
 Dans nos remparts alors mes secrètes intrigues
 Rallumèrent le feu des complots et des ligues.
 Le père d'Altamont, par ce glaive égorgé,
 Paya le désespoir de mon cœur outragé,
 Et de l'hymen du fils la pompe suspendue
 En appareil de mort fut changée à ma vue.

MONTALDE.

Des malheureux Génois tel est le triste sort :
 Le foible est abattu sous les coups du plus fort ,
 Et parmi les horreurs du tumulte anarchique
 Tout pouvoir est sacré lorsqu'il est tyrannique.
 J'ai vu nos citoyens, dans nos murs embrasés,
 L'un sur l'autre expirants, l'un par l'autre écrasés.
 Mais, hélas! j'ignorois qu'en ces jours de carnage
 Altamont immolé l'eût été par ta rage.
 Quoi! dans les flancs glacés d'un timide vieillard
 Ta main dénaturée enfonça le poignard?
 Tigre qui dans la nuit dévores tes victimes,
 Tu n'as d'autre vertu que de cacher tes crimes.
 Que dis-je? Tes fureurs s'empressent d'éclater.
 Le frein le plus sacré ne peut les arrêter.
 Déjà foulant aux pieds les lois, que tu dédaignes,
 Tu traînes après toi, sous d'horribles enseignes,
 Cet amas d'étrangers et de brigands obscurs
 Que Gènes à regret recèle dans ses murs.

Voilà de quels soutiens appuyant ton suffrage,
Des rangs et des honneurs tu règles le partage.
C'est par toi que Frégose envahissant l'état,
Ccint la tiare au temple, et préside au sénat:
Tyran dont la grandeur, par le crime usurpée,
Profane l'encensoir, déshonore l'épée.
Nous voyons chaque jour les plus grands des Génois
Opprimés, exilés ou proscrits par vos lois.
C'en est trop : si ton bras, lâchement homicide,
Éteud sur Sciolto la rage qui le guide,
Ton aspect désormais est horrible pour moi.
Je ne suis plus l'ami d'un monstre tel que toi.

LOTHARIO.

Ces reproches amers n'ont rien qui m'épouvante :
Des crimes de ma main cette image effrayante,
Ces concurrents punis, et ce sang et ces morts,
Rien, quand je suis vengé, n'excite mes remords.
Peins-moi plutôt, peins-moi Caliste dans les larmes,
Du deuil le plus lugubre enveloppant ses charmes;
Peins-moi son désespoir, mes forfaits, ses vertus;
Peins-moi Caliste enfin, que je ne verrai plus;
Dis-moi que, furieux et contraire à moi-même,
Indignement jaloux, j'ai perdu ce que j'aime.
C'est par l'amour qu'il faut intimider mon cœur,
C'est par l'amour enfin que je me fais horreur.
Caliste !... Ah, dieux !

MONTALDE.

Quels cris échappent de ta bouche !
L'Amour, dans ses chagrins, prend-il ce ton farouche ?
Ah ! tu me fais frémir !

LOTHARIO.

Frémis de mes transports,
De mon désordre affreux, du crime, et des remords.
Plût au ciel que mon bras, bornant sa violence,
Eût pu dans le carnage assouvir ma vengeance !
Mais ce cœur né sensible autant qu'infortuné,
Dévoré par l'amour, de rage empoisonné,
A-t-il pu s'arrêter dans le juste équilibre
Où se repose une ame indifferente et libre ?
C'est peu d'avoir éteint dans le sang et les pleurs
Les flambeaux d'un hymen rompu par mes fureurs.
Craignant de perdre encore une amante adorée,
Malgré tous mes serments, malgré sa foi jurée,
Je courus vers Caliste... A l'aspect du courroux,
Qui peignoit dans mes yeux mes sentiments jaloux,
Voyant encor ma main de meurtre dégoûtante,
La victime à mes pieds interdite, expirante,
Tombe sans mouvement... O transports criminels !
Dieux ! il est donc des cœurs que l'amour rend cruels !
De ce lâche attentat mon ame est obsédée.
Tout m'en rappelle ici l'épouvantable idée.
Sortons.

MONTALDE.

Quel crime ? Arrête.

LOTHARIO.

Au nom de l'amitié,
Par respect pour Caliste, et pour moi par pitié,
N'arrache point l'aveu de ce honteux mystère.
Ah ! laisse-moi du moins la gloire de le taire :
Si même malgré moi mon trouble en a parlé,

Frappe, tu dois la mort à qui l'a révélé.

MONTALDE.

Eh bien, Lothario ! que la nuit la plus sombre
Enveloppe à jamais ton secret dans son ombre ;
En faveur d'un ami ne trahis point l'amour.
Mais les cœurs offensés le sont-ils sans retour ?
Aux genoux de Caliste, aux genoux de son père,
Va, cours désavouer ton injuste colère ;
Amant respectueux et digne de leur choix,
Sur eux, sur leurs boutés, va reprendre tes droits.

LOTHARIO.

Moi porter à leurs pieds mes remords pour hommage !
Caliste !... après le vœu de punir mon outrage,
Après l'ordre éternel de fuir loin de ses yeux,
Les imprécations chargèrent ses adieux.
Tout ce qu'un grand courroux peut répandre d'injures,
Tout ce que l'on peut dire à des amants parjures,
Les reproches, les cris, les larmes, les refus,
Regrets d'avoir aimé, serments de n'aimer plus,
Caliste employa tout, et ses douleurs funestes
Dévouèrent ma tête aux vengeances célestes.
Ah ! du moins sauvons-lui mon aspect odieux.
C'est son père, en un mot, que j'attends en ces lieux ;
Il ignore un amour détesté par sa fille.
Mes feux, toujours cachés au sein de sa famille,
Dans l'ombre et le silence avec soin renfermés,
Ne brillèrent qu'aux yeux qui les ont allumés.
Mais cependant, ami, que prévoir et que craindre ?
Que me veut Sciolto ? Lasse de se contraindre,
Caliste, abandonnée aux cris du désespoir,

A-t-elle révélé l'attentat le plus noir?
Ah! pent-être Altamont, ce rival que j'abhorre,
Au temple de l'hymen l'appelle-t-il encore?
Ce doute est trop affreux! Quel que soit mon malheur,
Allons, que Sciolto m'en découvre l'horreur.

SCÈNE II.

LOTHARIO, MONTALDE, SCIOLTO.

LOTHARIO.

Injurieux mortel, dont l'aspect m'importune,
Viens-tu m'apprendre ici toute mon infortune?
Caliste a-t-elle mis le glaive dans tes mains?
Parle; il faut éclairer la nuit de mes destins.

SCIOLTO.

Ma fille, vertueuse autant qu'elle m'est chère,
Tremblante pour les jours de son malheureux père,
Frémit épouvantée au bruit de ta fureur,
Barbare : ton nom seul la remplit de terreur.
Oui, si je consultois sa tendresse alarmée,
Ta mort auroit vengé ma famille opprimée.
Mais tout impur qu'il est, ton sang est à l'état,
Et dans le citoyen je pardonne à l'ingrat.
Gènes veut à sa gloire employer ton courage.
De la guerre sous moi tu fis l'apprentissage.
Je ne te parle point de tant d'autres vertus,
Dont tu reçus l'exemple, et qu'enfin tu n'as plus.
Graces à l'ascendant de ton destin funeste,
Ton cœur est né féroce, et la valeur te reste.

Au nom de la patrie et de ton souverain,
Du glaive de l'état je viens armer ta main.
Ce peuple méprisé, ce perfide insulaire,
Ennemi des Génois, dont il est tributaire,
Le Corse qui, cédant à la nécessité,
Nous vendit tant de fois sa foible liberté,
A l'abri des rochers de son île sauvage,
Vient de briser encor les fers de l'esclavage.
Gênes, pour le punir, demande ton appui.
La flotte est préparée, et l'on part aujourd'hui.

LOTHARIO.

A cet illustre emploi je n'ense osé prétendre.
Je le croyois promis à l'orgueil de ton gendre.
Sans doute qu'à ce titre en secret destiné,
Altamont n'attend plus que l'instant fortuné.
Pourquoi lui dérober l'honneur d'une victoire?
Ce mortel, autrefois si jaloux de ma gloire,
Aux genoux de Caliste est-il moins généreux?
Ne sait-il plus enfin que lui vanter ses feux?

SCIOLTO.

Pourquoi renouveler nos disputes cruelles?
Acceptes-tu l'honneur de vaincre des rebelles?
Décide, ou ce jour même, au défaut de ton bras,
Le héros que tu hais va venger nos états.

LOTHARIO.

A ce mot j'obéis; mais l'ordre qu'on m'impose
Ne peut être scellé qu'au palais de Frégose,
Et j'y cours.

SCÈNE III.

SCIOLTO, LOTHARIO, MONTALDE,
LUCILE.

LUCILE.

O terreur ! ô père infortuné !

SCIOLTO.

Pourquoi ces cris plaintifs et ce front consterné ?
Que voulez-vous, Lucile ?

LUCILE.

A peine à la lumière
Caliste vient d'ouvrir sa timide paupière,
Que ses gémissements élancés vers les cieux...

(voyant Lothario.)

Venez, seigneur... Quel monstre épouvante mes yeux !

LOTHARIO.

Ah, Lucile, écoutez ! O désespoir ! ô rage !
On me flatte, on m'appelle, et ma présence outrage !
Achevez et comblez le désordre où je suis.
Caliste, est-il bien vrai, succombe à ses ennuis ?

SCIOLTO.

Que t'importent, cruel, les maux de ma famille ?

LOTHARIO.

Que m'importe, grands dieux !

SCIOLTO.

Retournez vers ma fille,
Lucile ; dites-lui, pour calmer ses douleurs,
Que mes embrassements vont essayer ses pleurs.

(Lucile sort.)

(à *Lothario*)

Allez.... Toi, cours au port.

LOTHARIO

Ah! je dois fuir sans doute.

Caliste me déteste, et je pars.... Mais écoute :

Si de tes derniers ans le cours t'est précieux,

Ne précipite point un hymen odieux.

Attends le jour auguste où mes mains fortunées

Tourneront vers ces bords nos poupes couronnées,

Ou que ce même ami, qui doit suivre mes pas,

A ta fille vengée annonce mon trépas.

SCIOLTO.

Quel intérêt....

LOTHARIO.

Connois ce funeste mystère.

Je l'aime, tu ne vis qu'autant qu'elle m'est chère.

Tremble qu'à mon retour, amant fier et jaloux,

Je n'immole avec toi deux perfides époux.

Adieu.

SCÈNE IV.

SCIOLTO.

Quel jour affreux a passé dans mon ame!

Il brûle pour Caliste, et j'ignorois sa flamme!

A-t-il un seul instant humilié son cœur?

L'aveu de son amour est un cri de fureur.

Mais ce front paternel, sous les rides de l'âge,

De ses coupables feux ne ressent point l'outrage;

Caliste le déteste, et cent fois son courroux
 Voulut sur le perfide appesantir mes coups.
 Oui, je dois le punir; il y va de ma gloire.
 Quoi! j'allois m'enchaîner au char de sa victoire?
 Ah! changeons mes desseins. Banni de nos climats,
 Qu'on l'entraîne à l'exil et non plus aux combats.
 Sachons mettre à profit l'ambition d'un traître.
 Lothario, Frégose, et l'esclave et le maître,
 Ennemis de l'état sous des noms différents,
 Connoîtront aujourd'hui si je hais les tyrans.

SCÈNE V.

SCIOLTO, ALTAMONT, FIESQUÈ, DORIA,
 ET AUTRES GÉNOIS.

ALTAMONT.

Protecteur d'Altamont, ô mon anguste père,
 Il luit enfin, ce jour si lent pour ma colère,
 Ce jour où, par l'honneur mon courage excité,
 Au sénat avili rendra sa majesté.
 Ordonnez, disposez.

SCIOLTO.

Héros, l'espoir de Gènes,
 Craignons, en les brisant, d'ensanglanter nos chaînes.
 Tout nous seconde, amis. Ce farouche oppresseur,
 Du trône et de l'autel profane usurpateur,
 Frégose, pour punir des peuples infidèles,
 Fait sortir de nos ports ses légions cruelles
 L'affreux Lothario, son invincible appui,

Sous le même prétexte est éloigné de lui.
Doria, sur la flotte accompagnez le traître;
Écartez-le à jamais des murs qui l'ont vu naître :
Les chefs de nos vaisseaux, instruits de mes desseins,
Contre ce fier mortel seconderont vos mains.
Cet ordre est rigoureux, mais il est nécessaire;
Un outrage nouveau, que mon orgueil doit taire,
Force enfin ma justice à bannir cet ingrat.
Je le plains, mais je sauve et ma gloire et l'état.

ALTAMONT.

La peine de l'exil suffit-elle à ses crimes ?
Qu'il périsse, on craignons d'être un jour ses victimes.
Sans vos ménagements, sans vos ordres sacrés,
J'allois plonger ce fer dans ses flancs abhorrés.
Des murs de ce palais il repassoit l'enceinte;
Sur son front menaçant l'audace étoit empreinte.
Je ne sais, mais, seigneur, j'ai cru voir sur ses pas
Les mânes paternels qui me tendoient les bras.
Qu'on accuse aisément un mortel qu'on déteste !
Mon père, enveloppé dans un piège funeste,
Par un bras inconnu mourut assassiné.
Je hais Lothario, lui seul est soupçonné.
Ah, seigneur ! ah ! pourquoi le soustraire à ma rage ?
Pourquoi la politique on suffit le courage ?
Commandez ; ce colosse, appesanti sur nous,
Renversé, dispersé, périra sous mes coups,
Et Frégose, avec lui, couché sur la poussière,
N'osera plus ici lever sa tête altière.

SCIOLTO.

Non, mon fils ; apprenez des desseins importants ;

Connoissez mes motifs et les malheurs des temps.
Gènes, toujours esclave et toujours divisée,
Quitta, reprit cent fois sa chaîne mal brisée.
Nos murs tumultueux renferment dans leur sein
Une noblesse, un peuple, indociles au frein;
Deux partis opposés, qui des droits de l'épée
Soutiennent tour-à-tour leur puissance usurpée,
Mais qui, d'un œil jaloux l'un par l'autre observés,
Sont souvent abattus aussitôt qu'élevés.
Les nobles, décorés des plus superbes titres,
Sous des noms différents ont été les arbitres.
Les ducs anéantis, les comtes ont régné;
Mais bientôt de ses fers le Génois indigné
Osa se révolter, osa se rendre libre,
Entre les grands et lui mit un juste équilibre,
Créa pour leur orgueil l'honneur du consulat,
Et fit asseoir près d'eux ses tribuns au sénat.
Heureux jours, Altamont, où les aigles romaines
Sembloient revivre encor pour s'envoler vers Gènes,
Où des débris fumants du trône des Césars
Nos aïeux construisoient d'invincibles remparts!
Hélas! tout fut détruit, et les guerres civiles
D'un feu plus dévorant consumèrent nos villes.
Lasse des longs débats et du peuple et des grands,
Gènes à ses voisins mendia des tyraus,
Et l'on vit dans nos murs le Français et l'ibère
Établir tour-à-tour leur puissance étrangère;
Mais tous, pour gouverner l'impétueux Génois,
Apportèrent ici d'insuffisantes lois.
Enfin, parmi les cris, le meurtre et le ravage,

Un doge fut élu dans des jours de carnage.
De ce titre funeste un prêtre est revêtu.
Sur les débris épars de son siège abattu ,
Relevons le sénat et l'antique tribune.
Mais pourquoi des combats épronver la fortune?
Malheureux le vengeur entouré de tombeaux ,
Qui porte chez les siens le glaive et les flambeaux !
N'allons point , ô mou fils , au milieu de ruines
Rappeler les horreurs des guerres intestines.
Vide de légions , Gènes peut aujourd'hui
Rejeter sans efforts un tyran sans appui.
Enfin , pour mieux tromper sa prudence étonnée ,
De ma fille avec vous célébrons l'hyménée ,
Et que ces nœuds si chers , préparés par l'amour ,
De notre liberté consacrent le retour.

ALTAMONT.

O mon père ! attendons des moments plus propices ;
Formons ces nœuds sacrés sous de plus doux auspices.
Non , non , n'attachez point le sort de deux amants
A la fatalité de ces grands changements.
Que vous dirai-je , enfin ? Caliste , que j'adore ,
Caliste à mon bonheur ne consent point encore ,
Mon père ; et ses beaux yeux , dans les larmes noyés ,
Détournent loin de moi leurs regards effrayés.

SCIOLTO.

Depuis le jour funeste où le destin contraire
Me ravit une épouse , à ma fille une mère
Il est vrai qu'aux ennuis son cœur abandonné ,
Sous les lois d'un époux a craint d'être enchaîné :
Mais enfin j'ai mes droits ; ma volonté suprême

Obtint hier l'aveu d'une fille qui m'aime.
Tandis que ma prudence , au sein de ce rempart ,
Du fier Lothario va presser le départ ,
Allez , de votre amante apaisez les alarmes.
Cet heureux jour , mon fils , n'est point fait pour les larmes.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

CALISTE, ALTAMONT, LUCILE.

ALTAMONT.

Eh quoi ! belle Caliste , et mes soins et mes vœux ,
Mes respects si long-temps opposés à mes feux ,
L'intérêt de l'état , l'autorité d'un père ,
Rien ne peut m'obtenir un aveu nécessaire ?
Cependant pour l'hymen les autels sont parés ;
Le jour luit , tout est prêt ; hélas ! et vous pleurez.

CALISTE.

Non , non : je n'irai point , épouse infortunée ,
Serrer , en frémissant , les nœuds de l'hyménée.
Sur la foi de mes pleurs approuvez mes refus.
Altamont , j'ai rendu justice à vos vertus ;
Nul mortel à mes yeux ne parut plus aimable :
Mais telles sont les lois du destin qui m'accable ,
Que même par honneur , insensible à vos soins ,
Je dois trahir vos feux ou vous estimer moins.

ALTAMONT.

Qu'entends-je ? Savez-vous quels desseins on prépare ?

CALISTE.

Périssent les autels et leur pompe barbare !
Je maudis le moment où le sort en courroux

Viendra vous accabler du nom de mon époux.
Ah ! si l'amour pour moi vous intéresse encore.
Cet amour que je crains , mon désespoir l'implore :
Mon père commandoit ; hier j'ai tout promis.
Mais je vois de plus près l'hymen dont je frémis ;
Je cède à mes terreurs. Par pitié pour vous-même ,
Changez l'ordre émané d'un mortel qui vous aime :
Qu'entre Caliste et vous tous liens soient rompus ;
Allez , priez , pressez , et ne me voyez plus.

ALTA MONT.

Quoi ! madame , ce nœud si pur , si légitime...

CALISTE.

S'il m'unit avec vous , est la chaîne du crime.
Les horreurs du sommeil , les présages du jour ,
Sur ce fatal hymen m'alarment tour-à-tour.
Cette nuit même encor , du sein de la poussière
J'ai vu sortir , seigneur , l'ombre de votre père.
« Suis-moi , » m'a-t-elle dit... J'hésite , mais son bras
Vers le temple aussitôt précipite mes pas.
J'y monte avec effroi , j'entre.... O trouble !... ô surprise !
Sur l'autel renversé la mort étoit assise.
Je n'ai point de l'hymen vu briller les flambeaux ;
C'étoient ces feux obscurs destinés aux tombeaux :
Une lampe lugubre et des torches funèbres
Méloient un jour horrible à d'horribles ténèbres.
J'avance , et tout-à-coup , devenu plus cruel ,
Le fantôme indigné m'écarte de l'autel ;
Ses menaces , ses cris , du temple m'ont chassée ;
Et vous-même , seigneur , vous m'avez repoussée.
La peur hâtoit mes pas incertains , égarés.

A peine je sortois des portiques sacrés,
 Le tonnerre a grondé, les voûtes ébranlées
 Sur mille malheureux soudain sont écroulées :
 Et le choc imprévu de leurs vastes débris
 Du plus affreux réveil a frappé mes esprits.

ALTAMONT.

Jamais la politique, à ma tendresse unie,
 Du pouvoir paternel n'arma la tyrannie :
 Altamont ne sait point l'art d'usurper les cœurs ;
 Il ne s'est plaint qu'à vous de toutes vos rigueurs.
 Il est vrai, je croyois que mes soins, ma constance,
 Avoient de vos mépris forcé la résistance ;
 Et quand le temple est prêt, je ne m'attendois pas
 Qu'un obstacle nouveau dût enchaîner vos pas.
 D'un plus beau feu sans doute en secret prévenue,
 Vous...

CALISTE.

Caliste, seigneur, vous est-elle connue ?
 Altamont ne peut-il, sans les interpréter,
 Souscrire à des refus qu'il devoit respecter ?
 Cédez à des motifs que ma vertu doit taire.
 Ah ! ce n'est pas à vous d'en percer le mystère.
 Ils sont affreux.

ALTAMONT.

Sortez du trouble où je vous voi,
 Caliste, éclaircissez...

CALISTE.

Altamont, laissez-moi.

ALTAMONT.

Quel prix de mon amour !

SCÈNE II.

CALISTE, LUCILE.

CALISTE.

Il faut hâter ma perte ,
 Lucile. C'en est fait ; ma honte est découverte.
 On n'avoit point encor soupçonné mes douleurs ;
 A la mort d'une mère on imputoit mes pleurs.
 Tout est connu , te dis-je , et si ma prévoyance
 A la voix d'Altamont n'eût imposé silence—
 Il accusoit mon cœur pour un autre enflammé :
 Lothario sans doute alloit être nommé.
 Cent fois dans mes transports ton bras m'a désarmée ;
 Sous mes pas fugitifs la tombe s'est fermée.
 Tu vois quel est le fruit de tes cruels secours ;
 Au mépris , à la honte on condamne mes jours.

LUCILE.

Pourquoi du sein de l'ombre et de la solitude
 Traîner ici le poids de votre inquiétude ?
 Pourquoi vous refuser aux soins de ma pitié ?
 Si vous en eussiez cru les vœux de l'amitié ,
 Au fond de ce palais renfermant vos alarmes ,
 On n'eût point en ces lieux interrogé vos larmes.

CALISTE.

Sais-je où le désespoir précipite mes pas ?
 On presse mon hymen ou plutôt mon trépas.
 L'instant fatal approche... Eh quoi ! devois-je attendre
 Qu'au fond de ma retraite on osât me surprendre ,

Que mon époux , mon père , ardents à m'y chercher ,
Les flambeaux à la main vinssent m'en arracher ?
Qu'auroit pu leur répondre une femme éperdue ,
Le front couvert de honte , à leurs pieds confondue ?
Caliste , de ses pleurs les baignant tour-à-tour ,
N'auroit su que maudire et l'hymen et l'amour.
Malheureuse ! où traîner une vie importune ?
Où fuir et dans quels lieux cacher mon infortune ?
Que ne puis-je , Lucile , au bout de l'univers ,
Habiter des rochers , des antres , des déserts ;
Là , de mon lâche amant expier les outrages ,
N'entendre autour de moi que le bruit des orages ,
Ne voir à la clarté d'un ciel chargé de feux ,
Que des monstres sanglants , que des spectres hideux ,
Des mânes , des tombeaux , ou quelque infortunée ,
Aux larmes , comme moi , par l'amour condamnée !
Lothario , voilà le fruit de tes forfaits ,
Les remords que j'éprouve et les vœux que je fais !

LUCILE.

Les remords !... Ah ! pourquoi vous imputer son crime ?
L'audace avilit-elle une vertu sublime ?
Non , madame , un perfide , au gré de son ardeur ,
Ne peut dans son amante anéantir l'honneur :
L'honneur est dans notre ame , et , quoi qu'on entreprenne ,
C'est avec notre aveu qu'il faut qu'on l'y surprenne .
Quand un cœur noble et pur par la force est vaincu ,
Sa défaite devient un titre de vertu .

CALISTE.

Le ciel m'en est témoin , l'ennemi de ma gloire
Ne peut s'enorgueillir d'une injuste victoire :

Le triomphe odieux, surpris par sa fureur,
Fut celui d'un tyran et non pas d'un vainqueur.
Mais je montrai, Lucile, et sans doute l'envie
Répandra ses poisons sur le cours de ma vie.
D'un sexe qu'on adore, injurieux-destin !
On se fait de nos maux un plaisir inhumain :
Ce monde séducteur, qui nous vantoit nos charmes ,
Empoisonne bientôt la source de nos larmes ,
Et, satisfait de voir nos fronts humiliés ,
Il profane l'encens qu'il brûloit à nos pieds.
Lucile, c'est à toi de conter ma disgrâce ,
De venger ma vertu des transports de l'audace.
Dis que Lothario, dans ces murs élevé ,
A la main de Caliste en secret réservé ,
Dévoila tout-à-coup son affreux caractère ,
Qu'il outragea la fille, et poursuivit le père.
Ne dissimule point que son cœur déguisé
Fut cher (et j'en rougis) à mon cœur abusé.
Dans quel temps, par quel art, le fourbe m'a trompé !
De soins respectueux sa tendresse occupée ,
L'égal empressement et de plaire et d'aimer ,
Les serments si flatteurs de toujours m'estimer ,
Ma mère, qui près d'elle élevant notre enfance ,
De nos premiers penchants approuvoit l'innocence ,
Entre l'ingrat et moi les nœuds les plus sacrés ,
Les droits de la vertu, toujours si révérez ;
Tout m'abusoit, Lucile; et mon ame charmée
S'abandonnoit sans crainte au plaisir d'être aimée.

LUCILE.

Que l'hymen aujourd'hui par des liens plus doux...

CALISTE.

Quoi ! porter mes affronts pour dot à mon époux !
 Dans le sein des vertus la fortune ennemie
 Aura marqué mes jours du sceau de l'infamie,
 Et moi j'ajouterois , par des nœuds pleins d'horreur,
 Au crime involontaire un crime de mon cœur !
 De tant de maux , Lucile , amassés sur ma tête ,
 Le plus cruel sans doute est l'hymen qu'on apprête.

LUCILE.

Eh bien ! je l'avoueraï , moi-même j'en frémis :
 Mais un père commande , et vous avez promis.

CALISTE.

Hélas ! tu le connois ; sévère en ses tendresses ,
 De l'amour et du sang il n'a point les foiblesses :
 En vain j'ai devant lui fait parler mes douleurs ;
 Sa fière volonté résistoit à mes pleurs :
 Hier même à travers un silence farouche ,
 Le nom de mon perfide est sorti de sa bouche.
 A ce nom menaçant j'ai pâli , j'ai cédé ;
 Un refus m'eût trahie , et j'ai tout accordé.

LUCILE.

Cent fois vous m'avez lu la lettre attendrissante
 Que vous remit , madame , une mère expirante.
 Vous aviez dans son ame épanché vos malheurs ;
 Elle en prévint dès-lors la suite et les horreurs.
 A son superbe époux cette lettre adressée ,
 Pour le fléchir un jour en vos mains fut laissée :
 Montrez-lui cet écrit garant de vos vertus ;
 La nature a ses droits.

CALISTE.

Espoir que je n'ai plus !

La nature, crois-moi, dans le sein d'une mère
 Jette un cri plus plaintif que dans celui d'un père.
 Eh ! comment annoncer au plus fier des mortels
 Qu'on a chargé mon front d'opprobres éternels ?
 Vengeant, à cet aveu, l'honneur de sa famille,
 Du crime de l'amant il puniroit sa fille.
 Que dis-je ? Ce n'est pas sa fureur que je crains.
 Puisse mon trépas seul ensanglanter ses mains !
 Je tremble de porter dans son ame abattue
 Ce désir de la mort, ce poison qui me tue.
 Je crains son désespoir à ma douleur égal,
 Et son courroux vengeur à lui-même fatal.

LUCILE.

Sans doute il est affreux, sans avoir part au crime,
 D'en avouer la honte à ceux que l'on estime ;
 Mais enfin le temps presse, et bientôt sur ses pas,
 Sciolto... Vous pleurez... Vous ne m'écoutez pas !

CALISTE.

Des apprêts de l'hymen déjà l'on m'environne,
 Aux feux de son rival un traître m'abandonne.
 Mais ne m'as-tu pas dit que ce monstre odieux
 Tantôt par sa présence a profané ces lieux ?
 Dans ce séjour de pleurs quel motif le ramène ?
 Est-ce le repentir... ou l'amour... ou la haine ?
 Si jaloux... Lui jaloux ! Il le fut, mais hélas !
 Du faste des honneurs qu'il ne méritoit pas.
 Cependant à quel but a-t-il revu mon père ?

S'il avoit de ma honte éclairci le mystère ?
Voilà ce que je crains, ce que je veux savoir.
Quoi ! sentir mille maux, et toujours en prévoir !

SCÈNE III.

CALISTE, LUCILE, SCIOLO.

SCIOLO.

Au pied de nos autels, ma fille, il faut me suivre.
Le sombre désespoir où ton ame se livre,
Le refus d'un hymen consacré par mon choix,
Tes vains retardemens, le trouble où je te vois,
Tout m'offense.

CALISTE.

Seigneur !

SCIOLO.

D'où naissent tes alarmes ?

CALISTE.

Ces apprêts... cet hymen... pardonnez à mes larmes !

SCIOLO.

Quel secret ! Quelle horreur que je ne conçois pas !
Altamont éperdu s'est jeté dans mes bras ;
Il vient de m'implorer pour toi contre lui-même ;
Il consent de te perdre, et cependant il t'aime.
Je suis trop indigné d'essuyer ses refus ;
Viens.

CALISTE.

Quoi ! vous ordonnez...

SCIOLO.

Ne me résiste plus

CALISTE.

Non, non : j'ose embrasser les genoux de mon père :
 Malgré votre courroux Caliste vous est chère.
 C'est de vous, c'est pour vous que j'ai reçu le jour ;
 Quel bienfait, s'il n'est point un gage de l'amour !
 Oui, seigneur, vous m'aimez. Pour émouvoir votre ame
 Ce sont les droits du sang que ma douleur réclame.
 Caliste n'a jamais, indocile à vos lois,
 En faveur d'un amant combattu votre choix.
 Ce n'est point Altamont, c'est l'hymen que j'abhorre.
 Qui ? moi, me séparer d'un père que j'adore !
 De vos nobles destins ne me détachez pas.
 Mon père, je vivrai, je mourrai dans vos bras ;
 Que m'importe un époux et le reste du monde ?

SCIOLTO.

Lève-toi... sors enfin de ta douleur profonde.
 Va, je t'aime toujours... mais vois si ma honte
 Doit au gré de tes pleurs changer ma volonté.
 Un monstre, dans ces murs, opprime ma vieillesse ;
 Non content de trahir, de punir ma tendresse,
 Sa haine, enveloppant l'état dans ses forfaits,
 A vendu la patrie aux tyrans que je hais.
 Ma fille, tu frémis ! Lothario...

CALISTE.

Ce traître !

On dit qu'à vos regards il vient de reparoître.
 L'ingrat, que vouloit-il ?... Ah, mon père ! combien
 Mon cœur a redouté ce fatal entretien !

SCIOLTO.

A l'oubli de me, dans il ajoute l'outrage ;

Il t'aime.

CALISTE.

Lui!... L'amour s'unit-il à la rage?

Ah! qu'importe, après tout? Dans les cœurs corrompus,
L'amour même, l'amour est un crime de plus.
Qu'il meure! Punissez et ses feux et sa haine;
Vengez l'état et vous.

SCIOLTO.

Loiu de nous on l'entraîne;
J'ai marqué son exil au bout de l'univers.
Aux Corses mutinés il croit porter des fers.
Il va partir... il part.

CALISTE.

Tombe sur moi la foudre!
Il part!... vous l'ordonnez... Il a pu s'y résoudre!

SCIOLTO.

Q'entends-je? Me trompè-je? Où s'égarent tes vœux?

CALISTE.

Ce n'est pas son exil, c'est sa mort que je veux.
Qu'il périsse!... A ma honte, à la vôtre, il respire!
Du fond de ses déserts il peut encor vous nuire;
Chaque instant de sa vie est un instant d'horreur.

SCIOLTO.

Réserve à nos tyrans cette noble fureur.
O ma chère Caliste, ô toi, l'espoir de Gève,
Poursuis, ma fille, et prends l'aue d'une Romaine;
L'âme de ces héros, de ces grands citoyens,
La gloire de nos murs, mes aïeux et les tiens.
Sais-tu que dans ce jour tombe la tyrannie,
Que d'un doge odieux l'ambition punie

Va voir dans nos remparts triompher le sénat,
Et remettre en nos mains les rênes de l'état ?
De notre liberté ton hymen est le gage,
Nous brisons aujourd'hui le joug de l'esclavage.
Déjà même Altamont, pour prix de sa vertu,
Du rang de sénateur vient d'être revêtu.
Fiesque, Doria, ces fils de la patrie,
Voilà les conjurés que l'honneur t'associe :
Marche d'un pas superbe à côté des héros ;
Sois mon sang, sois ma fille, et viens finir nos maux.

CALISTE.

Jour affreux !

SCIOLTO.

Dans une heure aux autels on s'assemble.
Ton hymen célébré, le fer brille...

CALISTE.

Je tremble !

SCIOLTO.

On court dans leurs palais enchaîner nos tyrans.

CALISTE.

Ainsi du bien public mes malheurs sont garants.
Ah ! sans doute il manquoit à l'hymen qu'on apprête
Le sanglant appareil de cette horrible fête ?
Dieux ! parmi les combats, les flammes, les débris...
Vous me glacez d'effroi !

SCIOLTO.

Tu sauves ton pays.

J'ai souffert jusqu'ici tes pleurs, ta résistance ;
Mais j'attends plus de zèle et plus d'obéissance.
Il y va de ta gloire, il y va de tes jours ;

Je suis las de souffrir ces éternels retours.
Enfin, parmi les soins dont mon ame est remplie,
Songe que les plus grands sont ceux de la patrie,
Et qu'un républicain, qui se livre à ta foi,
Si tu trahis l'état, le vengera sur toi.
Je te laisse y penser; dans une heure on t'appelle.

SCÈNE IV.

CALISTE, LUCILE.

CALISTE.

Dans une heure, Lucile! ô disgrâce cruelle!

LUCILE.

Madame, désormais quels affronts craignez-vous?
Lothario banni fuit loin de votre époux.

CALISTE.

Nos nœuds en seront-ils moins souillés par le crime?
Va, cet exil ajoute au malheur qui m'opprime.
Il semble que mes pas, d'écueils environnés,
Dans des pièges nouveaux soient sans cesse entraînés.
Quels sont donc ces projets de haine et de vengeance?
On s'arme dans le temple! on attend ma présence!
C'est moi qui dois guider un peuple d'assassins!
Pompe digne en effet de l'hymen que je crains!
Viens! il est des moments où notre ame égarée
Veut mériter les maux dont elle est déchirée.
Je ne sais qui m'arrête... Ah! ce fatal départ...
Mais, s'il étoit encore au sein de ce rempart!

LUCILE.

Madame, quel projet? dieux! et qu'osez-vous dire?

CALISTE.

Je rougis des transports que le malheur m'inspire :

Mais l'innocence est-elle encore en mon pouvoir?

Allons, Lucile, allons; suivons mon désespoir.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

CALISTE, MONTALDE.

CALISTE.

Non , je ne puis souffrir le départ du perfide.
Ne me demandez point quel intérêt me guide;
Ce monstre , malgré moi , préside à mes destins.
Qu'il demeure... il le faut.

MONTALDE.

Madame , que je crains...

CALISTE.

Il fuit !

MONTALDE.

Déjà la voile aux vents abandonnée...
Mais , de quel soin votre ame est-elle importunée ?
Ah ! que Lothario quitte à jamais ces bords !
Cruel dans ses forfaits , il l'est dans ses remords.

CALISTE.

Quel discours ?

MONTALDE.

Pardonnez... votre vertu... son crime...

CALISTE.

J'entends ! il a comblé le malheur qui m'opprime !

De son lâche triomphe il a semé le bruit !
On ose m'en parler ! Montalde en est instruit !
Ah ! du moins , inconnue au miliea de mes peines ,
Je cachois dans la nuit la honte de mes chaînes ;
Mais , qu'un monstre , aux affronts dont il put m'accabler ,
Ajoute encor celui d'oser les révéler ,
Qu'il veuille que Caliste , en spectacle livrée ,
Aux yeux du monde entier vive déshonorée ,
Qu'il m'oblige à souffrir , dans ces moments d'horreurs ,
L'offensante pitié du témoin de mes pleurs ,
C'en est trop ! Je succombe à cet excès d'injure !

MONTALDE.

Le repentir...

CALISTE.

N'est point dans son ame parjure.
O ciel ! Et sur nos bords j'allois le retenir !
Non , non : je m'abandonne à mon triste avenir.
Ah ! tout cède au tourment de le voir , de l'entendre !
Qu'eût-il fait , après tout , et qu'en pouvois-je attendre ?
Sa haine et son amour ont d'égales fureurs.
Oni , qu'il fuie et me livre à toutes nues douleurs.
Le regret n'a point part au courroux qui m'anime ,
Il est affreux d'aimer ceux que l'on mésestime.

MONTALDE.

Lothario...

CALISTE.

Qu'il parte... Il est un ciel vengeur !
Sur ces mers , où déjà l'entraînoit son malheur ,
Que son vaisseau , brisé par l'effort des orages ,
Le laisse , sans secours , éloigné des rivages !

Que d'écueils en écueils, de rochers en rochers,
Sa mort se multiplie ainsi que ses dangers,
Et qu'enfin le tonnerre, ouvrant le sein des ondes,
Le consume englouti sous leurs vagues profondes.
Vous, foible et digne ami du tyran que je hais,
Vous m'avez fait rougir... ne me voyez jamais.

MONTALDE, *en s'éloignant.*

Respectons sa douleur.

SCÈNE II.

CALISTE.

Cruelle destinée,
Je suis donc sans retour à tes lois enchaînée !
Du gouffre de mes maux de quel côté sortir ?
Quoi, par-tout des forfaits ! par-tout le repentir !
Dans le temple où m'entraîne un père inexorable,
Il faut m'humilier sous le joug qui m'accable ;
Il faut à mon pays sacrifier l'honneur.
Tout, jusqu'à la vertu, coûte un crime à mon cœur !
D'un sexe impérieux, esclaves que nous sommes,
Dependrons-nous toujours du caprice des hommes ?
Dans eux les noms sacrés et de père et d'époux
Nous cachent des tyrans ou des maîtres jaloux.
Heureuses cependant, lorsque notre imprudence
Des titres de l'amour n'accroît point leur puissance !
Ces fiers adorateurs, ces superbes mortels,
Sous le faux nom d'amants sont encor plus cruels.

SCÈNE III.

CALISTE, LUCILE.

CALISTE.

Qu'a-t-on dit? Que sais-tu? N'est-il plus d'espérance?

LUCILE.

Madame, le temps fuit, et le moment s'avance.

CALISTE.

Altamont et mon père?

LUCILE.

Ils sortent de ces lieux;

Le courage et l'amour éclatent dans leurs yeux.

CALISTE.

Marchons donc aux autels où m'attend l'infamie,

Et là chargeons le ciel des horreurs de ma vie.

SCÈNE IV.

CALISTE, LOTHARIO, MONTALDE, LUCILE.

LOTHARIO.

Non, je ne reçois point ses barbares adieux.

(à Montalde qui se retire.)

Ami, veille sur nous.

CALISTE.

Où suis-je? Hélas!

LOTHARIO.

Tes yeux

Ne peuvent soutenir ma funeste présence :

Au ciel épouvanté tu demandes vengeance;

Mais je viens te l'offrir.

CALISTE.

Lucile, soutiens-moi.

LOTHARIO, *présentant un poignard à Caliste.*

Prends ce fer vengeur, frappe et calme ton effroi.

CALISTE.

C'est moi qui veux la mort, moi qui vis méprisable.
Cruel, Montalde sait...

LOTHARIO.

Que je suis seul coupable.

Toi, mourir!... Si je fus et barbare et jaloux,
Si la peur de te perdre égara mon courroux,
Tremble, n'augmente point le trouble où je me livre.
Ton cœur est innocent, il est pur; tu dois vivre.
Tu le dois, je le veux.

CALISTE.

Hélas! ces tristes jours,
Dont ta flamme odieuse empoisonna le cours,
A de nouveaux périls tu les livres encore.
Mon père...

LOTHARIO.

Le barbare! Ah! combien je l'abhorre!
A mes vrais sentiments garde-toi d'imputer
Les coupables excès où j'ai pu m'emporter.
Ton père! va, sans lui l'amour t'eût respectée.
Sur l'heureux Altamont sa faveur arrêtée,
Son choix, qui du perfide autorisoit les vœux,
L'aspect de mon rival, son audace, ses feux,
Tout frappa mes esprits d'une fureur soudaine :
Le crime de l'amour fut commis par la haine.

Ne crois pas que je veuille excuser mes transports;
Tremblant, désespéré, suivi de ses remords,
L'amant impétueux, qui te plaint, qui t'outrage,
Frémit à tes genoux de douleur et de rage.
Tu le connois, pardonne, et crains de l'irriter.

CALISTE.

Le refus de la mort peut seul m'épouvanter.
Ah! si de la pitié la voix plaintive et tendre
A ton ame inflexible eût pu se faire entendre,
Ton bras auroit fini mes jours infortunés,
Mes lamentables jours au mépris destinés.
Tant d'affronts, tant de maux n'ont-ils pu te suffire?
Penses-tu m'émouvoir, penses-tu me séduire
Par ces larmes, ces cris, ces vains emportements,
Prestige accoutumé des vulgaires amants?
C'est en vain que ta rage, au comble parvenue,
Sous le nom de remords se déguise à ma vue.
Au travers de ce voile, utile à tes fureurs,
Je lis tes noirs chagrins, tes honteuses douleurs,
Barbare, qui peut-être, en implorant ta grace,
Gémis de ma vertu plus que de ton audace.
Né fourbe, né cruel, nourri dans les forfaits,
Tu respires ma honte, et ne m'aimas jamais.

LOTHARIO.

Je ne t'ai point aimée!... Arrête! cette injure
Mêle trop d'amertume aux regrets d'un parjure.
Amant audacieux, sans honneur et sans foi,
J'ai mérité ce titre, et je l'attends de toi.
Mais nier mon amoar, désavouer ma flamme,
Croire ton infortune étrangère à mon ame;

Quand je remplis ces lieux des cris du repentir,
Quand je sens tous les maux qu'un mortel peut sentir,
Ne voir dans mes douleurs que des peines légères ,
Dans des larmes de sang voir des pleurs volontaires ;
C'en est trop ! tu m'as fait , par ces nouveaux transports ,
Souffrir plus que mon crime et plus que mes remords.

CALISTE.

Fuis donc , et loin de moi remplis ta destinée.
Pars.

LOTHARIO.

Ah ! qu'ordonnes-tu ?

CALISTE.

Laisse une infortunée ,
Je me livre à mon sort , je t'abandonne au tien.
Fuis , dis-je... je rougis de ce lâche entretien.

LOTHARIO.

Quel trouble !

CALISTE.

Je m'arrache au crime où tu m'entraînes.
De ton fatal aspect purge les murs de Gènes.
Crains mon père , crains-moi ; ne revois point ces lieux :
Va , pars , meurs , je mourrai ; voilà tous mes adieux.

LOTHARIO.

Je ne te quitte point : à ces cris , à ces larmes ,
A la mort , dont les traits défigurent tes charmes ,
J'entrevois des malheurs que tu veux me cacher.
Ton ame dans mon sein n'ose les épancher :
Mais j'en crois ce courroux , ces plaintes , ces menaces ;
Mes yeux plus éclairés s'ouvrent sur tes disgraces.
Sciolto... Son nom seul glace mes sens d'effroi !

Que fait-il, et d'où vient qu'il s'éloigne de moi ?

Peut-être t'accablant du poids de sa colère...

Ah ! je cours me venger.

CALISTE.

Et de qui ?

LOTHARIO.

De ton père.

Tu pleures ! Ah ! pardonne au trouble où tu me vois.

Malheureux, je menace et supplie à-la-fois !

Indigne de t'aimer, je sens que je t'adore ;

Je redoute un rival, ou plutôt je l'abhorre.

Dans ce désordre affreux retiens ici mes pas :

Que sais-je ? je craindrois d'ensanglanter mon bras.

Eh bien ! ose venger l'amour et la nature.

Caliste, que ce fer, teint du sang d'un parjure ,

Atteste au monde entier mes remords, tes vertus ;

Prévien un furieux qui ne se connoît plus.

CALISTE.

N'en doute point, ingrat ; j'ai désiré ta perte.

A mes vœux empressés les mortels l'ont offerte ,

Le ciel, moins équitable, a pu la négliger ;

Que dis-je ? il m'intéresse à ton propre danger.

Je n'envisage, hélas ! dans ma triste vengeance ,

Qu'un malheur plus certain, des maux sans espérance .

Et, libre d'obtenir ta fuite ou ton trépas ,

Mon cœur intimidé ne les accepte pas.

Tout se présente à moi sous un aspect barbare !

Ces armes... ces soldats... ces vaisseaux qu'on prépare...

Dans le piège où tu cours, mes pas embarrassés...

Que sais-je ?... Mes sanglots doivent t'en dire assez.

Quelle femme jamais fut plus infortunée ?
De quels liens affreux m'as-tu donc enchaînée ?
L'instant qui doit les rompre est horrible pour moi.

LOTHARIO.

Quel étrange discours ? Achève, explique-toi.
Ces mots interrompus...

CALISTE.

Dans ma douleur extrême,
Sais-je ce que je dis ? Je m'ignore moi-même.

LOTHARIO.

Ah ! détermine...

CALISTE.

Eh bien ! je n'ai plus qu'un espoir,
D'autant plus incertain qu'il est en ton pouvoir ;
Voudras-tu le remplir ?

LOTHARIO.

O doute qui m'offense !
Quel est-il ? Parle, et cède à mon impatience.
Commande, exige tout.

CALISTE.

Abaisse ta fierté.
Viens aux genoux d'un maître et d'un père irrité ;
Suis mes pas, tu le dois : viens m'épargner un crime.
Mais, jure...

LOTHARIO.

Que dis-tu ? Le tyran qui m'opprime
Me verroit à ses pieds baisser un front soumis !

CALISTE.

Quoi ! tu peux balancer ?

LOTHARIO.

Il est vrai, je frémis.

Mais, tu le veux... je cours... quel crime?... Ah, le perfide !
Que lui dirai-je ? hélas !

CALISTE.

Laisse à ma voix timide ,

Laisse à mes cris plaintifs le soin de l'attendrir.

Va, ce n'est pas à toi de vouloir le fléchir,

Malheureux, qui, t'armant des bienfaits de mon père,

Ravis à son amour la fille la plus chère.

Dissimule ta haine, et du moins à ses yeux

Affecte les respects dont tu trompas mes feux.

LOTHARIO.

A quel abaissement l'amour va me réduire !

Ta bouche me l'ordonne, et je dois y souscrire ;

Mais, après cet effort sur mon orgueil, sur moi,

Puis-je implorer ma grace et l'obtenir de toi ?

CALISTE.

Qu'oses-tu demander ? Dans ta fureur extrême ,

Ne m'as-tu pas rendue indigne de toi-même ?

Méprisable à tes yeux, aux yeux de l'univers,

J'irai loin de ces murs, dans l'ombre des déserts .

Ensevelir ma vie et ton crime et ma honte.

Heureuse, si le ciel, par la mort la plus prompte ,

Retranche, au gré des vœux de ce cœur opprime ,

Les jours où je te hais et ceux où je t'aimai !

Mais le temps presse, viens.

LOTHARIO.

Oui, je te suis.

SCÈNE V.

CALISTE, LOTHARIO, MONTALDE.

MONTALDE.

Arrête.

Au fer des assassins vas-tu porter ta tête?
De gardes , de soldats ce palais est rempli.
Je te sauve à regret.

LOTHARIO.

Mon sort est accompli.

Je pérís trop heureux.

MONTALDE.

Eh quoi ! loiu de te plaindre...

LOTHARIO.

Va , ma mort est trop belle , et je ne puis la craindre.
Caliste , il est donc vrai ? tu plains mes malheurs !
Ton père vent ma tête , et tu verses des pleurs !

CALISTE.

Qu'entends-je ? jour affreux !

LOTHARIO.

Qu'il vienne et me punisse.

Je mourrai... tu vivras... on nous rendra justice.

SCÈNE VI.

CALISTE, LOTHARIO, MONTALDE; UN GÉNOIS
de la suite de Sciolto.

LE GÉNOIS.

(*à Caliste.*) (*apercevant Lothario.*)

Madame... Vous, seigneur, tranquille en ce palais!
Doria, sur la flotte accusant vos délais,
Se plaint d'une lenteur qui l'enchaîne au rivage.
On vous attend; volez.

LOTHARIO.

Quel étonnant langage!

LE GÉNOIS, *à Caliste.*

Vous, madame, aux autels allez joindre un époux.

CALISTE.

Malheureux, qu'as-tu dit?

LE GÉNOIS.

Aitamment...

CALISTE.

Laissez-nous.

(*à Lothario.*)

Eh bien! tout est connu: tu vois ma destinée.

LOTHARIO.

De cet indigne hymen la pompe est ordonnée?

CALISTE.

De ton funeste amour voilà quels sont les fruits.
Heureuse cependant, si ta haine...

Poursuis ,
Ou plutôt cours , ingrate , aux autels du parjure.
Va , tu n'entendras plus ni plainte ni murmure.

(*après un silence.*)

C'est donc à ce dessein qu'on pressoit mon départ ?
La fête commençoit et je fuyois trop tard.
On craignoit que mes mains , vengeant tes perfidies ,
Ne troublassent le cours de ces noces impies.
A ces coupables nœuds ton cœur a consenti.
Le temple... tout est prêt... Qué ne suis-je parti !
Non , non , je ne veux point rompre cet hyménée.
Va rejoindre l'époux à qui tu t'es donnée.
Ma juste inimitié se ranime aujourd'hui.
Que ta honte me venge et retombe sur lui.

CALISTE.

Oui , j'embrasse en mourant l'écueil où je me brise :
Je vois qu'en vains efforts mon désespoir s'épuise ;
Je vois tous les malheurs dont tu vas m'accabler
O ciel ! quel vain prestige avoit pu m'aveugler !
A ces lâches transports il eût fallu m'attendre.
Je frémis à ta vue et frémis de t'entendre.
N'importe , viens au temple , et là , d'un œil serein ,
Observe si mon cœur suit le don de ma main.

LOTHARIO.

Moi , souffrir cet hymen ! Tu l'espères peut-être ;
Tu me hais... Mais enfin je veux punir un traître.
Si jamais à l'amour un plaisir fut égal ,
Je le sens , c'est celui d'immoler son rival ,
D'arracher de son cœur le cœur de son amante.

Ah ! je vais le goûter , et ma rage contente
 Dans ce jour de terreur ne suspendra ses coups
 Qu'après avoir uni ton père à ton époux.

CALISTE.

Barbare !

LOTHARIO.

C'en est fait.

SCÈNE VII.

SCIOLTO, CALISTE, LOTHARIO, MONTALDE.

GARDES.

SCIOLTO, à *Lothario*.

Toi, dans ces murs, perfide !
 Viens-tu pour m'y braver ? Quelle fureur te guide ?
 Au palais des tyrans porte tes pas impurs ;
 Ou plutôt vers le port...

LOTHARIO.

Je reste dans nos murs.

Tremble !

SCÈNE VIII.

SCIOLTO, CALISTE, LUCILE, GARDES.

SCIOLTO.

Parle , à tes yeux quel motif le ramène ?

CALISTE.

Ne connoissez-vous pas son amour et sa haine ?
 Caliste à vos projets cesse de s'opposer ;

Mon père, de ma main vous pouvez disposer.
Lathario vous brave, et sa rage égaree
Ose encor menacer votre tête sacrée.
Donnez, seigneur, donnez on retenez ma foi;
Songez à vous sauver, vengez-vous, vengez-moi.

SCÈNE IX.

SCIOLTO, GARDES.

SCIOLTO.

Que dois-je présumer? O père déplorable!
Quoi! mon sang! quoi ma fille... elle seroit coupable!
Tant de soins, tant d'amour n'auroient... ciel!

SCÈNE X.

ALTAMONT, SCIOLTO, GARDES.

SCIOLTO.

Ah! mon fils!

Lothario demeure, et nous sommes trahis.

ALTAMONT.

Je le sais; mais Caliste, à vos ordres soumise,
Va nous suivre aux autels, et tout nous favorise.
Les traîtres périront.

SCIOLTO.

Il n'y faut plus penser.

ALTAMONT.

A d'illustres desseins pourquoi donc renoncer?

Un ennemi de plus, si foible dans sa haine,
De vos vastes projets doit-il rompre la chaîne?
Ah! qu'il reste en ces lieux : je sens que mon courroux
S'irrite, impatient de lui porter mes coups.
Du mépris des tyrans donnons l'exemple au monde ;
Un peuple libre et fier dans ces murs nous seconde ;
Fiesque et Doria commandent dans le port :
Nos heureux conjurés sont les maîtres du fort.
Enfin n'avons-nous pas, pour venger la patrie ,
Ces braves habitants des monts de Ligurie ,
Qui, du haut des rochers cultivés par leurs mains ,
Fondent sur les tyrans et changent nos destins?

SCIOLTO.

Oui ! j'embrasse un parti cruel , mais nécessaire.
De nos desseins peut-être on connoît le mystère :
Peut-être à nos tyrans sont-ils sacrifiés.
Dans des temps orageux ces murs fortifiés,
Du moins, à leur abri nous permettront d'attendre
Un peuple de vengeurs armé pour nous défendre.
Au temple et dans ces lieux disposez mes soldats.
Mon fils, puisqu'il le faut , soyons prêts aux combats.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

LUCILE.

O triomphe du crime ! ô jour épouvantable !
Plus d'honneur , plus de gloire , et Caliste est coupable !
Caliste est dans le temple ; elle-même a voulu
L'hymen que rejetoit son cœur irrésolu.
Tantôt , malgré mes pleurs , inflexible et sévère ,
Sa vertu résistoit aux volontés d'un père ;
Et lorsque Sciolto veut révoquer ses lois ,
Elle exige des nœuds dédaignés tant de fois !
Mais pourquoi sa douleur plus sombre et plus tranquille
Vient-elle d'éloigner sa fidèle Lucile ?
Pourquoi ne puis-je au temple accompagner ses pas ?
Ces apprêts de la mort , cet hymen , ces combats ,
Caliste , qui , peut-être éperdue , égarée ,
Saisit l'instant d'armer sa main désespérée ;
Tout me remplit d'effroi... seule dans ce palais ,
Je frissonne... je cours et ne sais où je vais.
Mais quel mortel ici fond et se précipite ?
Vient-il mettre le comble au trouble qui m'agite ?

SCÈNE II.

MONTALDE, LUCILE.

LUCILE.

Ah, Montalde !

MONTALDE.

Caliste est-elle dans ces lieux ?

Parlez.

LUCILE.

Que voulez-vous ?

MONTALDE.

Parlez, au nom des cieux !

Venez, guidez mes pas vers cette infortunée.

LUCILE.

Caliste est aux autels.

MONTALDE.

Non, non; plus d'hyménée.

LUCILE.

O ciel ! se pourroit-il...

MONTALDE.

Entendez-vous ces cris,

Ce choc tumultueux d'armes et de débris ?

Caliste... son malheur m'arrache encor des larmes !

Ah ! si vous l'aviez vue, au milieu des alarmes,

Embrasser les autels pour l'hymen préparés,

Frapper, meurtrir son sein... Lucile, vous pleurez !

Oui, pleurez... Voyez-la, victime involontaire,

Aux genoux d'Altamont, aux genoux de son père,

Loin d'oser prononcer de coupables serments,
Ne pousser que sanglots, que longs gémissements.
Du torrent de ses pleurs leurs mains sont arrosées.
Du temple cependant les portes sont brisées :
Lothario paroît suivi de ses vengeurs,
De ces mêmes brigands vendus à ses fureurs ;
Il se fait jour, il entre au fond du sanctuaire.
Mon criminel ami, d'une main sanguinaire ,
Saisit Caliste aux yeux du pontife en courroux.
Que d'affreuses clameurs ! que d'effroyables coups !
Sciolto qui sans doute avoit prévu l'orage ,
Menace, et donne enfin le signal du carnage.
Des autres du trépas, de ces noirs souterrains
Où la mort sous le marbre enferme les humains ,
Soulevant tout-à-coup ces tombes révérees ,
Sortent des légions au combat préparées.
Figurez-vous Caliste au milieu des poignards ,
Le front pâle, l'œil sombre et les cheveux épars ,
Courir et s'élancer, se jeter pour barrière
Entre Lothario, son époux et son père ,
Retenir tour-à-tour leurs bras ensanglantés ,
S'écrier en pleurant : « Arrêtez ! arrêtez !
« C'est Caliste, c'est moi qu'il faut qu'on sacrifie ,
« Moi qui vous trahis tous, qui déteste la vie ! »
On répond à ces cris par ces cris différents :
VIVE LA LIBERTÉ ! PÉRISSENT LES TYRANS !
Frégose alors, Frégose, en prêtre sacrilège ,
Vient souiller du lieu saint l'auguste privilège.
Le beau-père, le gendre et son cruel rival ,
Gène entière combat dans ce moment fatal.

LUCILE.

Au milieu des horreurs de ce trouble funeste,
Que fait Caliste?... Hélas? que m'importe le reste?

MONTALDE.

Et voilà le motif qui m'amène en ces lieux :
J'ai cru que ce palais l'offrirait à mes yeux.
Pendant ces mouvements, du temple elle est sortie;
Lothario suivoit sa marche appesantie;
Peut-être épioit-il l'instant de l'enlever.

SCÈNE III.

LOTHARIO, CALISTE, MONTALDE, LUCILE.

(*Lothario poursuit Caliste, et l'arrête lorsqu'elle est vers le milieu de la scène. Montalde s'oppose aux efforts de Lothario.*)

MONTALDE.

Arrête.

LOTHARIO, *furieux*.

Laisse-moi.

MONTALDE.

Non, je veux t'observer.

LUCILE.

Courons vers Sciolto.

CALISTE, *se jetant dans un fauteuil*.

Suis-je assez confondue?

Quoi! tu poursuis encore une femme éperdue!

Monstre, sors de ces lieux.

LOTHARIO.

Non , ne l'espère pas :
La vengeance et l'amour m'attachent sur tes pas.
De ton hymen, ici, je veux laver l'outrage.

CALISTE.

Eh bien ! venge-toi, frappe, épuise enfin ta rage.

LOTHARIO.

Je dédaigne tes cris, perfide : tu n'as plus
Cet empire usurpé par tes fausses vertus,
Ce pouvoir inconnu, cet ascendant suprême
Que mon cœur étonné te donnoit sur lui-même.
Je viens de t'arracher des bras de ton époux ;
Le crime désormais est égal entre nous.
Tu perds par ton hymen le droit de me confondre ;
Je t'accuse à mon tour, c'est à toi de répondre.

CALISTE.

Quoi ! j'étois réservée à ce comble d'horreur !
Du moins, en l'arrachant, n'avilis point mon cœur !
Tu m'accuses, barbare, et si l'on veut t'en croire,
J'ai cherché dans l'hymen mon bonheur et ma gloire,
Moi-même de ces nœuds je formai le tissu.
Tigre, que les rochers dans leurs flancs ont conçu,
Ne pouvois-tu tautôt lire ma résistance
Dans mes pleurs, dans mes cris, même dans mon silence ?
Juge si cet hymen me remplissoit d'effroi :
Cruel, j'ai souhaité qu'il fût rompu par toi,
Par toi qui, n'inspirant ni l'amour ni l'estime,
Aux vertus d'Altamont n'opposes que ton crime,
Qui n'as sur ton rival que l'avantage affreux
D'avoir trompé le cœur qu'il voulut rendre heureux

Ta haine pour mon père, inflexible, obstinée,
 Aux pieds de nos autels malgré moi m'a traînée.
 J'ai cru que Sciolto, poursuivant ses desseins,
 T'uniroit aux tyrans combattus par ses mains;
 J'ai cru que dans le trouble où Gènes est plongée,
 Je serois aisément ou perdue ou vengée.
 Le ciel anéantit et l'un et l'autre espoir;
 Je vis encore, et vis soumise à ton pouvoir.
 Non que de mon hymen la honte prévenue
 Te rende désormais plus coupable à ma vue.
 Mais que t'a fait mon père, et pourquoi ta fureur
 L'a-t-elle environné du glaive destructeur?
 Hélas! il ignoroit que tes feux sacrilèges
 Avoient sur Altamont de honteux privilèges?
 Des tyrans qu'il combat ne deviens-tu l'appui
 Que pour l'assassiner et me perdre avec lui?
 J'espérois...

LOTHARIO.

Connois donc le pouvoir de tes larmes.
 Cette ville est en proie au tumulte des armes :
 On attaque, on repousse; une égale valeur
 Ne laisse aucun parti ni vaincu ni vainqueur.
 La victoire étendant ses ailes incertaines
 Plane, sans se fixer, sur les remparts de Gènes.
 Je puis seul décider des destins de l'état,
 Favoriser le doge ou servir le sénat.
 Un signal, un seul mot échappé de ma bouche
 Pourroit... N'irrite point un mortel né farouche :
 Et si de Sciolto tu veux sauver les jours,
 Viens, suis-moi.

CALISTE.

Dans quels lieux ? Parle , achève , et j'y cours

LOTHARIO.

A ces mêmes autels parés pour mon injure
Viens me jurer la foi que mon amour te jure.
Viens m'unir à ton sort par un nœud solennel,
M'épouser, en un mot.

CALISTE.

T'épouser ! toi , cruel ?

LOTHARIO.

Ton père à ce prix seul obtiendra la victoire.

CALISTE.

Un triomphe à ce prix seroit acquis sans gloire ;
Il m'en désavoueroit.

LOTHARIO.

Ingrate , que dis-tu ?

CALISTE.

Je ne me pare point d'un faste de vertu.
Voici l'affreux moment où tu dois me connoître :
Perfide , je t'aimai , j'en rongis ; mais peut-être
Le ciel attachoit-il le bonheur de mes jours
A celui de te plaire et de t'aimer toujours.
Mais tu sais quel affront j'ai reçu de ta rage ;
Et ma main deviendrait le prix de cet outrage !
Dût ton bras ou la foudre ensanglanter ces lieux ,
Dût Caliste elle-même en ce jour odieux ,
Sur les restes fumants de sa famille entière ,
Mourir de mille morts et mourir la dernière ,
J'ose ici t'annoncer ma haine et mes refus.
Qui me put avilir ne m'estimeroit plus ,

Et dans les longs dégoûts d'un bonheur légitime ,
Rougiroit d'un hymen précédé par le crime.
Rien n'égale l'horreur de m'unir avec toi.

MONTALDE.

A quels titres peux-tu redemander sa foi?
Les tiens ne sont fondés que sur la violence ,
Malheureux , qui toujours opprimant l'innocence ,
Crois par des attentats justifier tes droits ,
Qui places sous ses yeux , pour contraindre son choix ,
Près des flambeaux d'hymen la torche funéraire ,
Et mets encore à prix la tête de son père !

LOTHARIO.

La cruelle ! ses vœux vont être satisfaits :
Pour la première fois je sens que je la hais.
S'il lui restoit encor quelques droits sur mon ame ,
C'est dans des flots de sang que j'éteindrai ma flamme.
Je vais punir...

CALISTE.

Eh bien ! par mes funestes jours
De tes assassinats commence ici le cours.
De mon père irrité sauve-moi les approches ;
Épargne-moi ses cris , ses plaintes , ses reproches ,
Ses reproches affreux d'avoir trahi pour toi
Le secret de l'état , sa tendresse et ma foi.
Le poids de l'infortune entraîne vers le crime
L'ame la plus constante et la plus magnanime.
Mets un terme aux tourments de mon cœur éperdu :
Je tombe à tes genoux ; que mon sang répandu...

SCÈNE IV.

SCIOLTO, CALISTE, LOTHARIO, MONTALDE.
LUCILE.

SCIOLTO.

Lucile, il n'est plus temps... Que vois-je? Quoi, ma fille
Aux pieds de ce barbare avilit sa famille!
Quel spectacle d'horreur s'offre encore à mes yeux?

CALISTE.

Mon père!

SCIOLTO.

Fuis, perfide, et fuis loin de ces lieux.
Tu m'as trahi.

CALISTE.

Mon père!

SCIOLTO.

Ote-toi de ma vue.

CALISTE.

Ne désespérez point votre fille éperdue.

SCIOLTO.

Tu m'as trahi, te dis-je, et le doge a vaincu.
Frégose enfin l'emporte.

LOTHARIO.

Il triomphe, dis-tu?

SCIOLTO.

Va de ce vil tyran partager la victoire.
Il triomphe, il est vrai, mais sans honneur, sans gloire.

Ministre audacieux, du haut de ses autels
 Il inspire la crainte aux timides mortels.
 Le fourbe tonne au nom du Dieu qui le condamne;
 A l'abri d'un pouvoir moins sacré que profane,
 Ce monstre fait servir à son ambition
 Les dehors imposants de la religion.
 Le crédule Génois tremble sous l'anathème.
 J'ai vu ce peuple esclave, ennemi de lui-même,
 Quitter mes étendards, revoler dans les fers,
 Adorer à genoux le tyran que tu sers.
 Va, cours, vole, te dis-je... Et toi, fille infidèle,
 Dévoile à mes regards la vérité cruelle :
 Apprends-moi des forfaits que j'ai dû soupçonner;
 Vaincu, trahi par toi, rien ne peut m'étonner.

LOTHARIO.

Caliste !

CALISTE.

Puisqu'il faut que mon sort s'éclaircisse ,
 Que la honte du moins soit ton premier supplice.
 Vous, mon père, croyez qu'il en coûte à mon cœur
 Pour porter le flambeau dans cette nuit d'horreur,
 Pour ouvrir à vos yeux l'impénétrable abyme
 Où j'ai caché long-temps les outrages du crime.
 Mais il le faut... Hélas ! mon silence a produit
 Les maux accumulés dont la foule nous suit.
 Cette lettre fatale...

(Elle tire de son sein la lettre dont il est question au
 second acte , et dont le contenu est indiqué.)

LOTHARIO.

Arrête !

CALISTE.

Non, perfide;

De ton sort et du mien que ce moment décide.

Seigneur, dans cet écrit mes malheurs sont tracés.

SCIOLTO.

Donne.. Quoi! tu frémis?

CALISTE.

Vous-même, frémissez.

SCIOLTO.

Je reconnois les traits d'une épouse adorée.

(Il lit.)

LOTHARIO.

A quel emportement ta douleur s'est livrée!

CALISTE.

O terre, entr'ouvre-toi! que ton obscurité

Me dérobe aux regards d'un père épouvanté!

Ah, Lucile! où fuir?

SCIOLTO, *tirant son épée, et s'élançant vers Lothario.*

Frappe, on donne-moi ta vie.

LOTHARIO, *tirant aussi son épée.*

Fier et foible ennemi, que prétend ta furie?

SCIOLTO.

Frappe, te dis-je, ou meurs.

CALISTE, *se jetant entre son père et Lothario.*

Arrêtez, inhumains!

Ah! tournez contre moi vos parricides mains.

(Elle tombe évanouie dans un fauteuil.)

Je succombe à mes maux.

SCIOLTO.

Que ce palais s'embrase!

De ces murs écroulés que la chute m'écrase !
O ma fille !... ce nom ne fait plus naître en moi
Que d'affreux sentiments de douleur et d'effroi.
Lâche, tu m'as rendu le plus malheureux père.

LOTHARIO.

L'un et l'autre étouffons une aveugle colère :
Sans m'excuser ici sur ta propre fureur,
Je m'offre à réparer mon crime et ton malheur.
Ah ! du moins, prends pitié de ta fille expirante :
Qu'un lien plus heureux...

SCIOLTO.

Quoi ! ta bouche insolente
Ose attester des droits acquis par des forfaits !
Va, tu peux me haïr autant que je te hais.
Ce cœur sait mieux que toi ce que l'honneur commande :
Ce n'est point ton hymen que ma gloire demande,
C'est ta mort ; entre nous il n'est que ce traité.
Si la loi des tyrans, si la nécessité,
Entraînoit aux autels ma fille infortunée,
N'en doute point, cruel, ma main déterminée,
Sur le marbre du temple orné pour vous unir,
Immoleroit Caliste, et sauroit t'en punir.
Va, l'honneur offensé ne veut que des victimes.

LOTHARIO.

N'impute donc qu'à toi ton opprobre et mes crimes.
J'allois finir tes maux, et je vais les combler :
Tu demandes du sang, et le sang va couler.
Que dis-je ? Je connois ton orgueil inflexible ;
Lui seul en ces instants rend ton ame insensible.
Eh bien ! pour te punir il faut t'humilier :

J'avois caché ta honte , il faut la publier ;
Je veux que mon rival de tes bienfaits rougisse ,
Et qu'immolé pour toi lui-même te maudisse.

SCÈNE V.

SCIOLTO; CALISTE, *évanouie*; LUCILE.

SCIOLTO.

Quoi ! le barbare encore insulte à ma douleur !
Où va-t-il ? Je frémis !... Dieu puissant , Dieu vengeur !
Veille sur Altamont , et punis le coupable.
Cher et fatal objet , ô fille déplorable ,
Caliste ! je devrois dans ce fatal moment
Où son cœur oppressé se ferme au sentiment ,
Je devrois... quoi , faut-il m'armer pour son supplice ?
Épargne-moi , grand Dieu , ce sanglant sacrifice ,
Ou , si l'ordre éternel le réserve à mon bras ,
Donne-moi des vertus que je ne connois pas.

CALISTE.

Où suis-je , et quelle voix me rappelle à la vie ?
O mon père , est-ce vous ?

SCIOLTO.

Ton funeste génie
Nous abandonne au glaive , et je crains qu'égorgé...

SCÈNE VI.

SCIOLTO; ALTAMONT, *entrant l'épée à la main;*
CALISTE, LUCILE.

ALTAMONT.

Nature, amour, honneur, enfin tout est vengé.

CALISTE.

O ciel ! Lothario...

ALTAMONT.

Je triomphe, il expire.

Ah ! de quels attentats sa voix vient de m'instruire ?

Ma trop juste fureur le cherchoit dans ces lieux.

Je l'aperçois... le crime étoit peint dans ses yeux.

Je fonds sur le perfide, et lui-même il s'élance.

J'ai plongé dans son sein le fer de la vengeance.

Il ne lui reste plus, dans les bras de la mort,

Que le poids des forfaits, et l'horreur du remord.

SCIOLTO, *regardant Caliste, et voulant pénétrer ses sentiments.*

Tu pleures ! tu le plains !

CALISTE.

Vous observez mes larmes,

Barbares... Laissez-moi me saisir de ces armes.

(*Elle se jette sur l'épée d'Altamont, qui s'oppose à ses efforts.*)

Ah ! finissez les maux à mes jours attachés :

Je l'ai vu.

SCIOLTO.

Quel aveu !

CALISTE.

C'est vous qui l'arrachez.

N'en doutez point, cruels ; sans votre tyrannie ,
Sans l'hymen dont j'ai dû craindre l'ignominie ,
Mon malheureux amour, combattu par l'honneur,
Alloit s'anéantir au sein de ma douleur.
L'ombre de la retraite environnoit ma vie,
Dans son obscurité vous m'avez poursuivie.
On m'a rendue au jour, et mes yeux effrayés
N'ont vu qu'un vaste abyme entr'ouvert sous mes pieds.
A l'opprobre, aux affronts j'ai préféré le crime.
J'ai trahi vos desseins... frappez votre victime.
Sachez, s'il faut encore exciter vos fureurs,
Qu'à Lothario seul je donne ici des pleurs.
Il n'est plus : soit amour, soit la honte de vivre,
Dans la nuit du tombeau Caliste veut le suivre.

(Elle sort.)

SCIOLTO.

Oui, sans doute, et c'est là que je dois vous unir.
Mais il faut disposer ton cœur au repentir.
Va, j'en sais un moyen.

SCÈNE VII.

SCIOLTO, ALTAMONT, LE GÉNOIS.

SCIOLTO, *au Génois*

Quel trouble vous égare ?

LE GÉNOIS.

A forcer le palais le doge se prépare.
Lui-même aux assiégeants prescrit l'ordre fatal ,
Et de Lothario le nom sert de signal.
On l'appelle à grands cris.

SCIOLTO.

Oni, je vais le leur rendre,
Mais sanglant, tel enfin qu'ils auroient dû l'attendre.
Malheureux ! nos vengeurs vont recevoir des fers.
Nos fronts , charges du joug , d'opprobres sont couverts.
Fille ingrate , c'est toi qui combles nos murailles
De ruines , de feux , d'horribles funérailles :
Ta tête en répondra.

ALTAMONT.

Quoi ! vous pourriez , seigneur...

SCIOLTO.

Les droits les plus sacrés sont les droits de l'honneur.
La nuit vient, et déjà ses épaisses ténèbres
Enveloppent ces lieux de leurs voiles funèbres.
De l'ombre et du silence empruntons le secours :
Au fond de ce palais , à l'abri de nos tours ,
Vendons à nos tyrans leur sanglante victoire ;
Au sein de l'infamie expirons avec gloire.

Ce poignard dans mes flancs est près de s'enfoncer ;
Mais ce n'est pas par moi que je dois commencer.
Allons.

ALTAMONT.

Où courez-vous ? O trop malheureux père !

SCIOLTO.

Ah ! je ne le suis plus : ce nom me désespère.

ALTAMONT.

Quels funestes desseins il me laisse entrevoir !
Volons : pour les sauver il me reste un espoir.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre est tendu de noir, et n'est que foiblement éclairé. Une lampe pend au milieu. A l'un des côtés est une espèce de lit funèbre où est le corps de Lothario. De l'autre, on voit une table sur laquelle est une coupe empoisonnée.

SCÈNE I.

CALISTE, LE GÉNOIS *de la suite de Sciolto.*

CALISTE, *au Génois qui la conduit.*

Éclaircissez mon sort, parlez, rien ne m'étonne.

(*Le Génois sort.*)

Où me conduisez-vous?... Il fuit!... Il m'abandonne!

(*Caliste, après avoir considéré l'horreur du lieu où elle se trouve.*)

Ces terribles objets dont mes sens sont frappés,
Des voiles de la mort ces murs enveloppés,
Ce lugubre flambeau dont le jour pâle et sombre
Luit à peine et s'éteint dans l'épaisseur de l'ombre,
Ce sinistre appareil, le silence, la nuit,
Tout convient aux forfaits dont l'horreur me poursuit.
Qu'il est dur cependant que la main paternelle
Ait disposé pour moi cette pompe cruelle!

Ah ! pour m'épouvanter , étoit-il donc besoin
Que de ces noirs apprêts mon œil fût le témoin ?
Mon père , accables-tu ta fille désolée ?

(*apercevant le tombeau de Lothario , et levant le voile
qui le couvre.*)

Mais qu'entrevois-je encor ? Quel est ce mausolée ?

Hélas ! pour qui ce deuil , ces festons odieux ?

Anroit-on préparé... Lothario ! grands dieux !

L'antômes de la nuit , redoutables ténèbres ,

O spectres qui traînez vos dépouilles funèbres ,

Des enfers avec vous dût sortir la terreur ,

Jamais de cet objet vous n'atteindrez l'horreur.

Voyez-vous sur ce front , où se peignoit l'audace ,

Cette pâleur livide et ce froid qui le glace ?

Est-ce là le mortel dont le fatal amour

Me coûte l'innocence , et la gloire , et le jour ?

De quel spectacle affreux me vois-je environnée ?

(*Elle s'éloigne du tombeau , et se trouve près de la table
sur laquelle est la coupe.*)

Mais à qui cette coupe est-elle destinée ?

(*Elle s'avance auprès de la table.*)

Ah ! c'est à moi sans doute... Il est temps que mon cœur
S'apprête au sacrifice exigé par l'honneur ;

Dans le fond de mon ame osons porter la vue.

Mes malheurs , mes combats , ma honte inattendue ,

Mes sentiments de haine et ceux de ma pitié ,

La pesanteur du joug où mon sort fut lié ,

L'illusion , l'amour , mon hymen déplorable ,

Mon infortune enfin me rend-elle coupable ?

Oui , Caliste , tu l'es... Le sénat dispersé ;

Dans son propre palais, Sciolto menacé ;
Frégose , ce barbare égorgeant ses victimes ;
Ton pays dans les fers : tremble , voilà tes crimes !
Viens donc , ô mort , entends mon lamentable cri !

(Elle porte la main à la coupe.)

Viens , mes jours sont à toi !... mon père !

SCÈNE II.

SCIOLTO, CALISTE.

SCIOLTO.

La voici.

O soutien des héros , amour de la patrie ,
Étouffe dans mon sein la nature attendrie.
Qu'un père qui punit a besoin de vertu !

CALISTE.

Relevons à ses yeux mon courage abattu.
Qu'il reconnoisse en moi l'éclat de sa famille ;
Soyons digne de lui.

SCIOLTO, *froidement*.

Tu fus jadis ma fille.

CALISTE.

Malheureux le moment où mon cœur égaré
Cessa de mériter ce nom doux et sacré !

SCIOLTO.

Sais-tu que dans la nuit , retenus par la crainte ,
Nos tyrans , pour forcer cette fatale enceinte ,
N'attendent que l'instant où dans l'obscurité
L'aurore répandra sa première clarté ?

Sous nos murs démolis , sous nos tours embrasées ,
 Ils vont ensevelir nos têtes écrasées ,
 Ou , croyant te payer mes secrets découverts ,
 En vainqueurs dédaigneux te proposer des fers.
 Le mépris ou la mort , voilà notre espérance.
 J'oppose à nos destins une vaine prudence.
 Altamont , loin de nous par son zèle entraîné ,
 Peut-être en ces instants expire assassiné.
 As-tu prévu ces maux ?

CALISTE.

Ah ! pourquoi me les peindre ?
 Je les ai tous causés ; je vois ce qu'il faut craindre ;
 Et ma honte...

SCIOLTO.

La honte est un de ces malheurs
 Que ne réparent point les regrets ni les pleurs.
 Involontaire ou libre , apprends qu'on mésestime ,
 Et celui qui la souffre , et celui qui l'imprime.
 Dis-moi : de tous les biens dispensés par le sort ,
 Quel bien préfères-tu ?

CALISTE.

L'honneur.

SCIOLTO.

Sans lui ?

CALISTE.

La mort.

SCIOLTO.

J'applaudis à ton choix... Ainsi donc ton courage
 De cette affreuse coupe a pressenti l'usage ?

CALISTE.

Oui, mon père, et, sans vous, ce bras déterminé
Eût versé dans mon sein le vase empoisonné.

SCIOLTO.

Sur les bords du cercueil l'humanité succombe.
L'œil mesure, en tremblant, l'abyme de la tombe.
Des lenteurs du poison le supplice à souffrir,
Le regret de la vie, et l'horreur de mourir,
Tout peut t'intimider.

CALISTE.

Eh bien ! frappez vous-même ;
Percez ce triste cœur qui vous craint, mais vous aime.

SCIOLTO.

Quand je compare, hélas ! à dès jours plus sereins
L'horreur de cette nuit et nos cruels destins,
Quand la pitié rappelle à ma triste mémoire
Le temps de tes vertus et celui de ma gloire,
Le temps où ma fierté rendoit graces aux cieux
D'avoir transmis en toi le sang de mes aïeux,
Incertain, déchiré, je flotte et délibère.
Je n'ose te punir, et frémis d'être père ;
Tumultueux combats où, d'une égale voix,
La nature et l'honneur se disputent leurs droits !
Ma fille !... ah, malheureux !

CALISTE.

Quoi ! vous versez des larmes !

SCIOLTO.

Les traits du repentir, ta jeunesse, tes charmes,
Hélas ! tout m'attendrit !

CALISTE.

La mort est mon espoir.

SCIOLTO, *portant la main à son poignard, et lui
présentant la coupe en détournant les yeux.*

Eh bien ! je vais... mais, non ! tiens, prends, fais ton devoir.

CALISTE.

Ah ! j'y consens.

SCIOLTO.

Arrête ! ô nature ! ô tendresse !

O ma chère Caliste, épargne ma faiblesse !

Hélas ! je me croyois un cœur plus inhumain.

J'ai tenu la balance avec un bras d'airain ;

Vengeur de mon pays, vengeur de ma famille ,

En juge indifférent j'ai condamné ma fille :

Ma farouche vertu se borne à cet effort ;

Mes yeux ne seront point les témoins de ta mort.

CALISTE.

Pourquoi me fuir ? Vos mains...

SCIOLTO.

Non, fille infortunée :

Que ta seule vertu règle ta destinée.

Le danger presse... entends ces cris sourds et confus.

CALISTE.

O mon père !

SCIOLTO.

Je sors, et ne te verrai plus.

Adieu, Caliste, adieu !

CALISTE.

suis-je encor votre fille ?

SCIOLTO.

Oui, je t'aime toujours, et te plains.

CALISTE.

Le fer brille ;

Fuyez, de nos tyrans évitez le courroux.

SCIOLTO.

Je mourrai de ta mort, ou mourrai par leurs coups :
N'importe.

CALISTE.

Ayez pitié de ma douleur amère.

SCIOLTO.

Pour la dernière fois viens embrasser ton père.

CALISTE, *en se jetant dans ses bras.*

O joie !... ô désespoir !

SCIOLTO.

Adieu !... je vais mourir !

SCÈNE III.

CALISTE.

Oui, je n'aspire plus qu'au moment de périr ;

Mais quelle solitude enferme la victime ?

Hélas ! le remords seul accompagne le crime !

Le plus vil des humains, au terme de ses jours,

Voit d'autres malheureux lui prêter des secours ;

Et moi seule en ces murs, tremblante et consternée,

De l'univers entier je meurs abandonnée.

Le souffle de ma vie est prêt à s'exhaler :

(regardant le tombeau de Lothario)

Et c'est sur ce tombeau que mon sang doit couler !

L'autel est , après tout , digne du sacrifice.

Non , non ; la mort pour moi ne peut être un supplice.

(Elle prend la coupe.)

Que sais-je ? En préparant ces poisons destructeurs ,

Peut-être que mon père y mêla quelques pleurs ?

Ah ! cette douce idée affermit mon courage.

(Elle boit le poison , et après un silence :)

C'en est fait , et la mort est enfin mon partage.

Déjà d'un voile épais mes yeux sont obscurcis.

Où vais-je ? Où reposer mes pas appesantis ?

Où me traîner?... Je cède... et ma force succombe.

(En s'égarant, elle est arrivée au pied du tombeau , où
elle se précipite.)

Mais où suis-je... Ah , grands dieux ! au pied de cette tombe !

Infortuné mortel , que je n'ose nommer ,

Dont j'ai plaint le trépas... que mon cœur put aimer ,

An fond de ton cercueil tu triomphes encore :

Plus coupable que moi , c'est toi que je déplore.

SCÈNE IV.

CALISTE, LUCILE.

LUCILE.

O père impitoyable autant que malheureux !

(s'élançant vers Caliste.)

Ah , madame !

CALISTE.

Il est fait , ce sacrifice affreux !

Lucile , arrache-moi de ce tombeau funeste.

Mourir près de mon père est l'espoir qui me reste.

LUCILE.

Il n'est plus.

CALISTE.

Il n'est plus !

LUCILE.

Vainqueur de nos tyrans ,

Altamont l'eût sauvé du fer des assiégeants ;

Le fidèle Altamont venoit , couvert de gloire ,

Partager avec lui les fruits de sa victoire ,

Et suivi des héros les soutiens de l'état ,

Triomphant et vengé , le conduire au sénat :

Mais l'auteur de vos jours a craint de vous survivre ;

Il a cherché la mort.

CALISTE.

Mon ame va le suivre.

Honore ma mémoire , en plaignant mes malheurs.

Victime de l'amour , de la vertu... je meurs.

FIN DE CALISTE.



LE
PÈRE DE FAMILLE,
DRAME EN CINQ ACTES,
PAR DIDEROT,

Représenté, pour la première fois, le 18 février
1761.

*Ætatis cujusque notandi sunt tibi mores,
Mobilibusque decor maturis dandus et annis.*

HORAT. *de Art. poet.*

NOTICE

SUR DIDEROT.

DENIS DIDEROT, fils d'un coutelier de Langres, y naquit en 1713. Il fit ses études chez les jésuites. Tandis que ceux-ci tâchoient de le décider à entrer dans leur société, son oncle le pressoit d'embrasser l'état ecclésiastique, en promettant de lui céder son canonicat. Déjà il avoit reçu la tonsure, lorsque son père, ne goûtant aucun des deux projets, l'envoya à Paris où il le plaça chez un procureur. Mais le palais ne lui plaisant pas plus que l'église, il quitta son nouvel état pour se livrer entièrement à l'ardeur de son imagination. On a recueilli ses ouvrages en quinze volumes in-8°, sans compter ses nombreux articles au dictionnaire de l'*Encyclopédie*, dont il fut le fondateur, et auquel il travailla pendant vingt ans.

Diderot ne composa que deux pièces pour le théâtre Français.

Le Fils naturel, ou *les Épreuves de la vertu*, drame en cinq actes, en prose, fut donné le 26 juillet 1757; l'auteur le retira le lendemain.

Le Père de famille, drame en cinq actes, en prose, représenté, pour la première fois, le 18 février 1761, obtint un très grand succès.

Diderot n'ayant pu être membre de l'Académie dans sa patrie en fut consolé par sa nomination à l'Académie de Berlin, et par les bienfaits de l'impératrice de Russie. Il mourut à Paris le 31 juillet 1784.

PERSONNAGES.

M. D'ORBESSON, père de famille.

M. LE COMMANDEUR D'AUVILÉ, beau-frère
du père de famille.

SAINT-ALBIN, fils du père de famille.

GERMEUIL, fils de feu M. de***, un ami du père
de famille.

M. LE BON, intendant de la maison.

LA BRIE, } domestiques du père

PHILIPPE, } de famille.

DESCHAMPS, domestique de Germeuil.

CÉCILE, fille du père de famille.

SOPHIE, une jeune inconnue.

MADemoiselle CLAIRET, femme de chambre
de Cécile.

MADAME HÉBERT, hôtesse de Sophie.

M***, pauvre honteux.

UN PAYSAN,

UN EXEMPT,

GARDES,

DOMESTIQUES

de la maison,

} personnages muets.

La scène est à Paris, dans la maison du père
de famille.

LE
PÈRE DE FAMILLE,
DRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle de compagnie, décorée de tapisseries, glaces, tableaux, pendule, etc. C'est celle du père de famille. La nuit est fort avancée ; il est entre cinq et six heures du matin.

SCÈNE I.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR,
CÉCILE, GERMEUIL.

(Sur le devant de la salle , on voit le père de famille qui se promène à pas lents ; il a la tête baissée , les bras croisés , et l'air tout-à-fait pensif. Un peu sur le fond , vers la cheminée , qui est à l'un des côtés de la salle , le commandeur et sa nièce font une partie de trictrac. Derrière le commandeur , un peu plus près du feu , Germeuil est assis négligemment dans un fauteuil , un livre à la main ; il en interrompt de temps en temps la lecture pour regarder tendrement Cécile dans les moments où elle est occupée de son jeu , et où il ne peut en être aperçu. Le

commandeur se doute de ce qui se passe derrière lui : ce soupçon le tient dans une inquiétude qu'on remarque à ses mouvements.)

CECILE.

Mon oncle , qu'avez-vous ? vous me paraissez inquiet.

LE COMMANDEUR, *en s'agitant dans son fauteuil.*

Ce n'est rien, ma nièce , ce n'est rien. (*Les bougies sont sur le point de finir ; il dit à Germeuil :*)
Monsieur, voudriez-vous bien sonner ?

(*Germeuil va sonner. Le commandeur saisit ce moment pour déplacer le fauteuil de Germeuil, et le tourner en face du trictrac. Germeuil revient, remet son fauteuil comme il étoit.*)

SCÈNE II.

LA BRIE, LE PÈRE DE FAMILLE, LE
COMMANDEUR, CÉCILE, GERMEUIL.

LE COMMANDEUR, *à La Brie, qui entre.*
Des bougies.

(*La Brie sort.*)

SCÈNE III.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR,
CÉCILE, GERMEUIL.

(Cependant la partie de trictrac s'avance. Le commandeur et sa nièce jouent alternativement, et nomment leurs dés.)

LE COMMANDEUR.

Six, cinq.

GERMEUIL

Il n'est pas malheureux.

LE COMMANDEUR.

Je couvre de l'une et je passe l'autre.

CÉCILE.

Et moi, mon cher oncle, je marque six points d'école. Six points d'école....

LE COMMANDEUR, *à Germeuil.*

Monsieur, vous avez la fureur de parler sur le jeu.

CÉCILE.

Six points d'école...

LE COMMANDEUR.

Cela me distrait, et ceux qui regardent derrière moi m'inquiètent.

CÉCILE.

Six et quatre que j'avois font dix.

LE COMMANDEUR, *toujours à Germeuil.*

Monsieur, ayez la bonté de vous placer autrement, et vous me ferez plaisir.

LE PÈRE DE FAMILLE, *à part.*

Est-ce pour leur bonheur, est-ce pour le nôtre qu'ils sont nés ?... Hélas ! ni l'un ni l'autre.

SCÈNE IV.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR,
CÉCILE, GERMEUIL, LA BRIE.

(La Brie vient avec des bougies, en place où il en faut, et, lorsqu'il est sur le point de sortir, le père de famille l'appelle.)

LE PÈRE DE FAMILLE.

La Brie ?

LA BRIE.

Monsieur.

LE PÈRE DE FAMILLE, *après une petite pause, pendant laquelle il a continué de rêver et de se promener.*

Où est mon fils ?

LA BRIE.

Il est sorti.

LE PÈRE DE FAMILLE.

A quelle heure ?

LA BRIE.

Monsieur, je n'en sais rien.

LE PÈRE DE FAMILLE, *après une pause.*
Et vous ne savez pas où il est allé?

LA BRIE.

Non, monsieur.

LE COMMANDEUR.

Le coquin n'a jamais rien su. Double deux.

CÉCILE.

Mon cher oncle, vous n'êtes pas à votre jeu.

LE COMMANDEUR, *ironiquement et brusquement.*

Ma nièce, songez au vôtre.

LE PÈRE DE FAMILLE, *à La Brie, toujours en se promenant et rêvant.*

Il vous a défendu de le suivre?

LA BRIE, *feignant de ne pas entendre.*
Monsieur?

LE COMMANDEUR.

Il ne répondra pas à cela. Terne.

LE PÈRE DE FAMILLE, *toujours en se promenant et rêvant.*

Y a-t-il long-temps que cela dure?

LA BRIE, *feignant de ne pas entendre.*
Monsieur?

LE COMMANDEUR.

Ni à cela non plus. Terne encore. Les doublets me poursuivent.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Que cette nuit me paroît longue!

LE COMMANDEUR.

Qu'il en vienne encore un, et j'ai perdu. Le voilà. (*Germeuil rit.*) Riez, monsieur; ne vous contraignez pas.

(*La Brie sort.*)

SCÈNE V.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR,
CÉCILE, GERMEUIL.

(*La partie de trictrac finit. Le commandeur, Cécile, et Germeuil s'approchent du père de famille.*)

LE PÈRE DE FAMILLE.

Dans quelle inquiétude il me tient! Où est-il?
Qu'est-il devenu?

LE COMMANDEUR.

Et qui sait cela?... Mais vous vous êtes assez tourmenté pour ce soir. Si vous m'en croyez, vous irez prendre du repos.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Il n'en est plus pour moi.

LE COMMANDEUR.

Si vous l'avez perdu, c'est un peu votre faute, et beaucoup celle de ma sœur. C'étoit (Dieu lui

pardonne) une femme unique pour gâter ses enfants...

CÉCILE, *peinée.*

Mon oncle !

LE COMMANDEUR.

J'avois beau dire à tous les deux : Prenez-y garde, vous les perdez...

CÉCILE.

Mon oncle !

LE COMMANDEUR.

Si vous en êtes fous à présent qu'ils sont jeunes, vous en serez martyrs quand ils seront grands.

CÉCILE.

Monsieur le commandeur !

LE COMMANDEUR.

Bon ! est-ce qu'on m'écoute ici ?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Il ne vient point !

LE COMMANDEUR.

Il ne sagit pas de soupirer, de gémir, mais de montrer ce que vous êtes. Le temps de la peine est arrivé. Si vous n'avez pu la prévenir, voyons du moins si vous saurez la supporter... Entre nous, j'en doute. (*La pendule sonne six heures.*) Mais voilà six heures qui sonnent... Je me sens las... J'ai des douleurs dans les jambes comme si ma goutte vouloit me reprendre. Je ne suis bon

à rien. Je vais m'envelopper de ma robe de chambre, et me jeter dans un fauteuil. Adieu, mon frère... Entendez-vous?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Adieu, monsieur le commandeur.

LE COMMANDEUR, *en s'en allant.*

La Brie!

SCÈNE VI.

LA BRIE, LE PÈRE DE FAMILLE, LE
COMMANDEUR, CÉCILE, GERMEUIL.

LA BRIE, *arrivant.*

Monsieur.

LE COMMANDEUR.

Éclairez-moi; et quand mon neveu sera rentré, vous viendrez m'avertir.

SCÈNE VII.

LE PÈRE DE FAMILLE, CÉCILE, GERMEUIL.

LE PÈRE DE FAMILLE, *après s'être encore promené tristement.*

Ma fille, c'est malgré moi que vous avez passé la nuit.

CÉCILE.

Mon père, j'ai fait ce que j'ai dû.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je vous sais gré de cette attention, mais je crains que vous n'en soyez indisposée. Allez vous reposer.

CÉCILE.

Mon père, il est tard. Si vous me permettiez de prendre à votre santé l'intérêt que vous avez la bonté de prendre à la mienne...

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je veux rester. Il faut que je lui parle.

CÉCILE.

Mon frère n'est plus un enfant.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Et qui sait tout le mal qu'a pu apporter une nuit?

CÉCILE.

Mon père...

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je l'attendrai. Il me verra. (*En appuyant tendrement ses mains sur les bras de sa fille.*) Allez, ma fille, allez. Je sais que vous m'aimez.

(*Cécile sort. Germeuil se dispose à la suivre.*)

SCÈNE VIII.

LE PÈRE DE FAMILLE, GERMEUIL.

(La marche de cette scène est lente.)

LE PÈRE DE FAMILLE, *retenant Germeuil.*

Germeuil, demeurez. (*Comme s'il étoit seul, et en regardant aller Cécile.*) Son caractère a tout-à-fait changé ; elle n'a plus sa gaieté, sa vivacité... Ses charmes s'effacent... Elle souffre... Hélas ! depuis que j'ai perdu ma femme et que le commandeur s'est établi chez moi, le bonheur s'en est éloigné!... Quel prix il met à la fortune qu'il fait attendre à mes enfants!... Ses vues ambitieuses et l'autorité qu'il a prise dans ma maison me deviennent de jour en jour plus importunes... Nous vivions dans la paix et dans l'union. L'humeur inquiète et tyrannique de cet homme nous a tous séparés. On se craint, on s'évite, on me laisse ; je suis solitaire au sein de ma famille, et je périclite. Mais le jour est prêt à paroître, et mon fils ne vient point!... Germeuil, l'amertume a rempli mon âme. Je ne puis plus supporter mon état...

GERMEUIL.

Vous, monsieur ?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Oui, Germeuil.

GERMEUIL.

Si vous n'êtes pas heureux, quel père l'a jamais été?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Aucun... Mon ami, les larmes d'un père coulent souvent en secret. (*Il soupire, il pleure.*) Tu vois les miennes... Je te montre ma peine.

GERMEUIL.

Monsieur, que faut-il que je fasse?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Tu peux, je crois, la soulager.

GERMEUIL.

Ordonnez.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je n'ordonnerai point, je prierai. Je dirai : Germeuil, si j'ai pris de toi quelque soin ; si depuis tes plus jeunes ans je t'ai marqué de la tendresse, et si tu t'en souviens ; si je ne t'ai point distingué de mon fils ; si j'ai honoré en toi la mémoire d'un ami qui m'est et me sera toujours présent... je t'afflige ; pardonne ; c'est la première fois de ma vie et ce sera la dernière... si je n'ai rien épargné pour te sauver de l'infortune, et remplacer un père à ton égard ; si je t'ai chéri ; si je t'ai gardé chez moi, malgré le commandeur

à qui tu déplaïs ; si je t'ouvre aujourd'hui mon cœur, reconnais mes bienfaits et réponds à ma confiance.

GERMEUIL.

Ordonnez, monsieur, ordonnez.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Ne sais-tu rien de mon fils?... Tu es son ami, mais tu dois être aussi le *mien*... Parle... Rends-moi le repos ou achève de me l'ôter... Ne sais-tu rien de mon fils?

GERMEUIL.

Non, monsieur.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Tu es un homme vrai, et je te crois : mais vois combien ton ignorance doit ajouter à mon inquiétude. Quelle est la conduite de mon fils, puisqu'il la dérobe à un père dont il a tant de fois éprouvé l'indulgence, et qu'il en fait un mystère au seul homme qu'il aime !... Germeuil, je tremble que cet enfant...

GERMEUIL.

Vous êtes père ; un père est toujours prompt à s'alarmer.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Tu ne sais pas, mais tu vas savoir et juger si ma crainte est précipitée... Dis-moi, depuis un temps n'as-tu pas remarqué comme il est changé?

GERMEUIL.

Oui; mais c'est en bien. Il est moins curieux dans ses chevaux, ses gens, son équipage; moins recherché dans sa parure. Il n'a plus aucune de ces fantaisies que vous lui reprochiez. Il a pris en dégoût les dissipations de son âge. Il fuit ses complaisants, ses frivoles amis. Il aime à passer les journées retiré dans son cabinet. Il lit; il écrit; il pense. Tant mieux. Il a fait de lui-même ce que vous en auriez tôt ou tard exigé.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je me disois cela comme toi; mais j'ignorois ce que je vais t'apprendre... Écoute... Cette réforme, dont, à ton avis, il faut que je me félicite, et ces absences de nuit qui m'effraient...

GERMEUIL.

Ces absences et cette réforme?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Ont commencé en même temps (*Germeuil marque sa surprise*); oui, mon ami, en même temps.

GERMEUIL.

Cela est singulier.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Cela est. Hélas! le désordre ne m'est connu que depuis peu, mais il a duré... Arranger et suivre à-la-fois deux plans opposés, l'un de régu-

larité qui nous en impose de jour, un autre de dérèglement qu'il remplit la nuit; voilà ce qui m'accable... Que, malgré sa fierté naturelle, il se soit abaissé jusqu'à corrompre des valets; qu'il se soit rendu maître des portes de ma maison; qu'il attende que je repose; qu'il s'en informe secrètement; qu'il s'échappe seul, à pied, toutes les nuits, par toutes sortes de temps, à toute heure; c'est peut-être plus qu'aucun père ne puisse souffrir, et qu'aucun enfant de son âge n'eût osé... Mais avec une pareille conduite, affecter l'attention aux moindres devoirs, l'austérité dans les principes, la réserve dans les discours, le goût de la retraite, le mépris des distractions... ah, mon ami!... qu'attendre d'un jeune homme qui peut tout-à-coup se masquer et se contraindre à ce point?... Je regarde dans l'avenir, et ce qu'il me laisse entrevoir me glace... S'il n'étoit que vicieux, je n'en désespérerois pas; mais s'il joue les mœurs et la vertu!...

GERMEUIL.

En effet, je n'entends pas cette conduite; mais je connois votre fils : la fausseté est de tous les défauts le plus contraire à son caractère.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Il n'en est point qu'on ne prenne bientôt avec les méchants; et maintenant avec qui penses-tu

qu'il vive?... Tous les gens de bien dorment quand il veille... Ah, Germeuil... Mais il me semble que j'entends quelqu'un... C'est lui peut-être... Éloigne-toi.

SCÈNE IX.

LE PÈRE DE FAMILLE.

(Il s'avance vers l'endroit où il a entendu marcher.
Il écoute, et dit tristement :)

Je n'entends plus rien. (*Il se promène un peu, puis il dit :*) Asseyons-nous. (*Il cherche du repos ; il n'en trouve point.*) Je ne saurois... Quels pressentiments s'élèvent au fond de mon âme, s'y succèdent et l'agitent!... O cœur trop sensible d'un père, ne peux-tu te calmer un moment?..... A l'heure qu'il est, peut-être il perd sa santé... sa fortune... ses mœurs... Que sais-je! sa vie... son honneur... le mien. . (*Il se lève brusquement.*) Quelles idées me poursuivent!

SCÈNE X.

LE PÈRE DE FAMILLE, SAINT-ALBIN.

(Tandis que le père de famille erre accablé de tristesse, entre Saint-Albin vêtu comme un homme du peuple, en redingote et en veste; les bras cachés sous sa redingote,

et le chapeau rabattu et enfoncé sur les yeux. Il s'avance à pas lents. Il paroît plongé dans la peine et la rêverie. Il traverse sans apercevoir personne.)

LE PÈRE DE FAMILLE, *qui le voit venir à lui, l'attend, l'arrête par le bras, et lui dit :*

Qui êtes-vous? Où allez-vous? (*Saint-Albin ne répond point.*) Qui êtes-vous? Où allez-vous? (*Saint-Albin ne répond point encore. Le père de famille relève lentement le chapeau de Saint-Albin, reconnoît son fils, et s'écrie :*) Ciel... c'est lui!... c'est lui!... Mes funestes pressentiments, les voilà donc accomplis!... Ah!... (*Il pousse des accents douloureux, il s'éloigne, il revient. Il dit :*) Je veux lui parler.... je tremble de l'entendre.... Que vais-je savoir?... J'ai trop vécu; j'ai trop vécu.

SAINT-ALBIN, *en s'éloignant de son père et soupirant de douleur.*

Ah!

LE PÈRE DE FAMILLE, *le suivant.*

Qui es-tu? d'où viens-tu?... Aurois-je eu le malheur?...

SAINT-ALBIN, *en s'éloignant encore.*

Je suis désespéré.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Grand Dieu! que faut-il que j'apprenne?

SAINT-ALBIN.

Elle pleure ; elle soupire ; elle songe à s'éloigner ; et , si elle s'éloigne , je suis perdu.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Qui , elle ?

SAINT-ALBIN.

Sophie... Non , Sophie , non... Je périrai plutôt.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Qui est cette Sophie ?.. Qu'a-t-elle de commun avec l'état où je te vois , et l'effroi qu'il me cause ?

SAINT-ALBIN , *se jetant aux pieds de son père.*

Mon père , vous me voyez à vos pieds. Votre fils n'est pas indigne de vous ; mais il va périr , il va perdre celle qu'il chérit au-delà de la vie. Vous seul pouvez la lui conserver. Écoutez-moi , pardonnez-moi , secourez-moi. (*Toujours à genoux.*) Si j'ai jamais éprouvé votre bonté , si , dès mon enfance , j'ai pu vous regarder comme l'ami le plus tendre , si vous fûtes le confident de toutes mes joies et de toutes mes peines , ne m'abandonnez pas. Conservez-moi Sophie ; que je vous doive ce que j'ai de plus cher au monde. Protégez-la... Elle va nous quitter , rien n'est plus certain... Voyez-la , détournez-la de son projet... la vie de votre fils en dépend... Si vous la voyez , je serai le plus heureux de tous les enfants , et vous serez le plus heureux de tous les pères.

LE PÈRE DE FAMILLE, *à part.*

Dans quel égarement il est tombé! (*à son fils.*)
Qui est-elle, cette Sophie? qui est-elle?

SAINT-ALBIN, *relevé, allant et venant avec enthousiasme.*

Elle est pauvre, elle est ignorée, elle habite un réduit obscur; mais je ne vois rien, dans ma vie dissipée et tumultueuse, à comparer aux heures innocentes que j'ai passées près d'elle. J'y voudrais vivre et mourir, dussè-je être méconnu, méprisé du reste de la terre... Je croyois avoir aimé; je me trompois... C'est à présent que j'aime... (*En saisissant la main de son père.*) Oui... j'aime pour la première fois.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Vous vous jouez de mon indulgence et de ma peine. Malheureux! laissez là vos extravagances. Regardez-vous, et répondez-moi. Qu'est-ce que cet indigne travestissement? que m'annonce-t-il?

SAINT-ALBIN.

Ah, mon père! c'est à cet habit que je dois mon bonheur, ma Sophie, ma vie!

LE PÈRE DE FAMILLE.

Comment? Parlez.

SAINT-ALBIN.

Il a fallu me rapprocher de son état; il a fallu

lui dérober mon rang, devenir son égal. Écoutez, écoutez.

LE PÈRE DE FAMILLE.

J'écoute, et j'attends.

SAINT-ALBIN.

Près de cet asile écarté qui la cache aux yeux des hommes... Ce fut ma dernière ressource.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Eh bien?...

SAINT-ALBIN.

A côté de ce réduit... il y en avoit un autre.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Achevez.

SAINT-ALBIN.

Je le loue. J'y fais porter les meubles qui conviennent à un indigent. Je m'y loge, et je deviens son voisin sous le nom de Sergi et sous cet habit.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Ah! je respire!... Grace à Dieu, du moins je ne vois plus en lui qu'un insensé.

SAINT-ALBIN.

Jugez si j'aimois!.. Qu'il va m'en coûter cher!.. Ah!

LE PÈRE DE FAMILLE.

Revenez à vous, et songez à mériter par une entière confiance le pardon de votre conduite.

SAINT-ALBIN.

Mon père, vous saurez tout. Hélas! je n'ai que ce moyen pour vous fléchir... La première fois que je la vis, ce fut à l'église. Elle étoit à genoux auprès d'une femme âgée que je pris d'abord pour sa mère. Elle attachoit tous les regards... Ah, mon père! quelle modestie, quels charmes!... Non, je ne puis vous rendre l'impression qu'elle fit sur moi, quel trouble j'éprouvai, avec quelle violence mon cœur palpita, ce que je ressentis, ce que je devins... Depuis cet instant je ne pensai, je ne rêvai qu'elle. Son image me suivit le jour, m'obséda la nuit, m'agita partout. J'en perdis la gaieté, la santé, le repos. Je ne pus vivre sans chercher à la retrouver. J'allois par-tout où j'espérois de la revoir. Je languissois, je périssois, vous le savez; lorsque je découvris que cette femme âgée qui l'accompagnoit se nommoit madame Hébert, que Sophie l'appeloit sa bonne, et que, reléguées toutes deux à un quatrième étage, elles y vivoient d'une vie misérable... Vous avouerez-je les espérances que je conçus alors, tous les projets que je formai? Que j'eus lieu d'en rougir, lorsque le ciel m'eut inspiré de m'établir à côté d'elle!... Ah, mon père! il faut que tout ce qui l'approche devienne honnête ou s'en éloigne... Vous ignorez ce que je

dois à Sophie, vous l'ignorez... Elle m'a changé. Je ne suis plus ce que j'étois... Dès les premiers instants, je sentis les desirs honteux s'éteindre dans mon ame, le respect et l'admiration leur succéder. Sans qu'elle m'eût arrêté, contenu, peut-être même avant qu'elle eût levé les yeux sur moi, je devins timide; de jour en jour je le devins davantage, et bientôt il ne me fut pas plus libre d'attenter à sa vertu qu'à sa vie.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Et que font ces femmes? Quelles sont leurs ressources?

SAINT-ALBIN.

Ah! si vous connoissiez la vie de ces infortunées! Imaginez que leur travail commence avant le jour, et que souvent elles y passent les nuits. La bonne file au rouet. Une toile dure et grossière est entre les doigts tendres et délicats de Sophie, et les blesse. Ses yeux, les plus beaux yeux du monde, s'usent à la lumière d'une lampe. Elle vit sous un toit, entre quatre murs tout dépouillés. Une table de bois, deux chaises de paille, un grabat; voilà ses meubles... O ciel! étoit-ce là le sort que tu lui destinois?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Et comment eûtes-vous accès? Soyez vrai.

SAINT-ALBIN.

Il est inouï tout ce qui s'y opposoit, tout ce que je fis. Établi auprès d'elles, je ne cherchai point d'abord à les voir; mais, quand je les rencontrois en descendant, en montant, je les saluois avec respect. Le soir, quand je rentrois (car le jour on me croyoit à mon travail), j'allois doucement frapper à leur porte, et je leur demandois les petits services qu'on se rend entre voisins, comme de l'eau, du feu, de la lumière. Peu à peu elles se firent à moi. Elles prirent de la confiance. Je m'offris à les servir dans des bagatelles. Par exemple, elles n'aimoient pas à sortir la nuit, j'allois et je venois pour elles.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Que de mouvements et de soins! Et à quelle fin? Ah! si les gens de bien... Continuez.

SAINT-ALBIN.

Un jour j'entends frapper à ma porte : c'étoit la bonne. J'ouvre. Elle entre sans parler, s'assied, et se met à pleurer. Je lui demande ce qu'elle a. Sergi, me dit-elle, ce n'est pas sur moi que je pleure. Née dans la misère, j'y suis faite; mais cette enfant me désole... Qu'a-t-elle! que vous est-il arrivé?... Hélas! répond la bonne, depuis huit jours nous n'avons plus d'ouvrage, et nous sommes sur le point de manquer de pain. Ciel! m'é-

criai-je ; tenez , allez , courez. Après cela... je me renfermai , et on ne me vit plus.

LE PÈRE DE FAMILLE.

J'entends. Voilà le fruit des sentiments qu'on leur inspire. Ils ne servent qu'à les rendre plus dangereux.

SAINT-ALBIN.

On s'aperçut de ma retraite , et je m'y attendois. La bonne madame Hébert m'en fit des reproches. Je m'enhardis. Je l'interrogeai sur leur situation. Je peignis la mienne comme il me plut. Je proposai d'associer notre indigence , et de l'alléger en vivant en commun. On fit des difficultés. J'insistai , et l'on consentit à la fin. Jugez de ma joie ! Hélas ! elle a bien peu duré , et qui sait combien ma peine durera ! Hier j'arrivai à mon ordinaire. Sophie étoit seule. Elle avoit les coudes appuyés sur sa table , et la tête penchée sur sa main. Son ouvrage étoit tombé à ses pieds. J'entrai sans qu'elle m'entendit. Elle soupiroit. Des larmes s'échappoient d'entre ses doigts , et couloient le long de ses bras. Il y avoit déjà quelque temps que je la trouvois triste... Pourquoi pleuroit-elle ? Qu'est-ce qui l'affligeoit ? Ce n'étoit plus le besoin. Son travail et mes attentions pourvoyoit à tout... Menacé du seul malheur que je redoutois , je ne balançai point. Je me jetai à ses genoux. Quelle

fut ma surprise! Sophie, lui dis-je, vous pleurez! Qu'avez-vous? ne me celez pas votre peine. Parlez-moi; de grace, parlez-moi. Elle se taisoit. Ses larmes continuoient de couler. Ses yeux, noyés dans les pleurs, se tournoient sur moi, s'en éloignoient, y revenoient. Elle disoit seulement: Pauvre Sergi! malheureuse Sophie! Cependant j'avois baissé mon visage sur ses genoux, et je mouillois son tablier de mes larmes. Alors la bonne rentra. Je me lève. Je cours à elle. Je l'interroge. Je reviens à Sophie. Je la conjure. Elle s'obstine au silence. Le désespoir s'empare de moi. Je marche dans la chambre sans savoir ce que je fais. Je m'écrie douloureusement: C'est fait de moi. Sophie, vous voulez nous quitter: c'est fait de moi. A ces mots ses pleurs redoublent, et elle retombe sur sa table comme je l'avois trouvée. La lueur pâle et sombre d'une petite lampe éclairoit cette scène de douleur, qui a duré toute la nuit. A l'heure que le travail est censé m'appeler, je suis sorti, et je me retirois ici accablé de ma peine...

LE PÈRE DE FAMILLE.

Tu ne pensois pas à la mienne.

SAINT-ALBIN.

Mon père!

LE PÈRE DE FAMILLE.

Que voulez-vous? qu'espérez-vous?

SAINT-ALBIN.

Que vous mettrez le comble à tout ce que vous avez fait pour moi depuis que je suis; que vous verrez Sophie, que vous lui parlerez, que...

LE PÈRE DE FAMILLE.

Jeune insensé!... Et savez-vous qui elle est?

SAINT-ALBIN.

C'est là son secret. Mais ses mœurs, ses sentiments, ses discours, n'ont rien de conforme à sa condition présente. Un autre état perce à travers la pauvreté de son vêtement. Tout la trahit, jusqu'à je ne sais quelle fierté qu'on lui a inspirée, et qui la rend impénétrable sur son état... Si vous voyiez son ingénuité, sa douceur, sa modestie!... Vous vous souvenez bien de ma mère... Vous soupirez. Eh bien! c'est elle. Mon père, voyez-la; et si votre fils vous a dit un mot...

LE PÈRE DE FAMILLE.

Et cette femme chez qui elle est ne vous en a rien appris?

SAINT-ALBIN.

Hélas! elle est aussi réservée que Sophie. Ce que j'en ai pu tirer, c'est que cette jeune personne est venue de province implorer l'assistance

d'un parent qui n'a voulu ni la voir ni la secourir. J'ai profité de cette confiance pour adoucir sa misère, sans offenser sa délicatesse. Je fais du bien à ce que j'aime, et il n'y a que moi qui le sache.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Avez-vous dit que vous aimiez?

SAINT-ALBIN, *avec vivacité.*

Moi, mon père?... Je n'ai pas même entrevu dans l'avenir le moment où je l'oserois.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Vous ne vous croyez donc pas aimé?

SAINT-ALBIN.

Pardonnez-moi.... Hélas! quelquefois je l'ai cru. .

LE PÈRE DE FAMILLE.

Et sur quoi?

SAINT-ALBIN.

Sur des choses légères, qui se sentent mieux qu'on ne les dit. Par exemple, elle prend intérêt à tout ce qui me touche. Auparavant, son visage s'éclaircissoit à mon arrivée, son regard s'animoit, elle avoit plus de gaieté. J'ai cru deviner qu'elle m'attendoit. Souvent elle m'a plaint d'un travail qui prenoit toute ma journée; et je ne doute pas qu'elle n'ait prolongé le sien dans la nuit pour m'arrêter plus long-temps...

LE PÈRE DE FAMILLE.

Vous m'avez tout dit ?

SAINT-ALBIN.

Tout.

LE PÈRE DE FAMILLE, *après une pause.*

Allez vous reposer... Je la verrai !

SAINT-ALBIN.

Vous la verrez ? Ah ? mon père ! vous la verrez !
Mais songez que le temps presse...

LE PÈRE DE FAMILLE.

Allez, et rougissez de n'être pas plus occupé
des alarmes que votre conduite m'a données et
peut me donner encore.

SAINT-ALBIN.

Mon père, vous n'en aurez plus.

SCÈNE XI.

LE PÈRE DE FAMILLE.

De l'honnêteté, des vertus, de l'indigence, de
la jeunesse, des charmes, tout ce qui enchaîne
les ames bien nées !... A peine délivré d'une in-
quiétude, je retombe dans une autre... Quel
sort !... Mais peut-être m'alarmé-je encore trop
tôt... Un jeune homme passionné, violent, s'exa-
gère à lui-même, aux autres... Il faut voir... Il

faut appeler ici cette fille, l'entendre, lui parler... Si elle est telle qu'il me la dépeint, je pourrai l'intéresser, l'obliger... Que sais-je?

SCÈNE XII.

LE PÈRE DE FAMILLE ; LE COMMANDEUR,
en robe de chambre et en bonnet de nuit.

LE COMMANDEUR.

Eh bien ! monsieur d'Orbesson, vous avez vu votre fils ? De quoi s'agit-il ?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Monsieur le commandeur, vous le saurez. Entrons.

LE COMMANDEUR.

Un mot, s'il vous plaît... Voilà votre fils embarqué dans une aventure qui va vous donner bien du chagrin, n'est-ce pas ?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Mon frère !...

LE COMMANDEUR.

Afin qu'un jour vous n'en prétendiez cause d'ignorance, je vous avertis que votre chère fille et ce Germeuil que vous gardez ici malgré moi vous en préparent de leur côté, et, s'il plaît à Dieu, ne vous en laisseront pas manquer.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Mon frère, ne m'accorderez-vous pas un instant de repos ?

LE COMMANDEUR.

Ils s'aiment ; c'est moi qui vous le dis.

LE PÈRE DE FAMILLE, *impatiente*.

Eh bien ! je le voudrois. (*Il entraîne le commandeur hors de la scène, tandis qu'il parle.*)

LE COMMANDEUR.

Soyez content. D'abord ils ne peuvent ni se souffrir ni se quitter. Ils se brouillent sans cesse, et sont toujours bien. Prêts à s'arracher les yeux sur des riens, ils ont une ligue offensive et défensive envers et contre tous. Qu'on s'avise de remarquer en eux quelques uns des défauts dont ils se reprennent, on y sera bien venu !... Hâtez-vous de les séparer, c'est moi qui vous le dis...

LE PÈRE DE FAMILLE.

Allons, monsieur le commandeur ; entrons.

LE COMMANDEUR.

C'est-à-dire que vous voulez avoir du chagrin ?
Eh bien ! vous en aurez.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LE PÈRE DE FAMILLE, CÉCILE, MADEMOISELLE CLAIRET, M. LE BON, UN PAYSAN, LA BRIE; PHILIPPE, DOMESTIQUE *qui vient se présenter*; UN HOMME *vêtu de noir, qui a l'air d'un pauvre honteux, et qui l'est.*

(Toutes ces personnes arrivent les unes après les autres. Le paysan se tient debout, le corps penché sur son bâton. L'homme vêtu de noir est retiré à l'écart, debout dans un coin auprès d'une fenêtre. La Brie est en papillottes. Philippe est habillé; La Brie tourne autour de lui, et le regarde un peu de travers. Le père de famille entre, et tout le monde se lève. Il est suivi de sa fille, et sa fille précédée de sa femme de chambre, qui porte le déjeuner de sa maîtresse; elle sert le déjeuner sur une petite table. Cécile s'assied d'un côté de cette table, le père de famille est assis de l'autre. Mademoiselle Clairet est debout derrière le fauteuil de sa maîtresse.)

LE PÈRE DE FAMILLE, *au paysan.*

Ah! c'est vous qui venez enchérir sur le bail de mon fermier de Limeuil. J'en suis content; il est exact; il a des enfants. Je ne suis pas fâché qu'il fasse avec moi ses affaires. Retournez-vous-en.

SCÈNE II.

LE PÈRE DE FAMILLE, CÉCILE, MADemoiselle CLAIRET, M. LE BON, LE PAUVRE HONTEUX, LA BRIE, PHILIPPE.

LE PÈRE DE FAMILLE, *à son intendant.*
Eh bien ! M. Le Bon, qu'est-ce qu'il y a ?

M. LE BON.

Ce débiteur dont le billet est échu depuis un mois demande encore à différer son paiement.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Les temps sont durs ; accordez-lui le délai qu'il demande. Risquons une petite somme plutôt que de le ruiner.

M. LE BON.

Les ouvriers qui travailloient à votre maison d'Orsigni sont venus.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Faites leur compte.

M. LE BON.

Cela peut aller au-delà des fonds.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Faites toujours. Leurs besoins sont plus pressants que les miens, et il vaut mieux que je sois gêné qu'eux. (*Il aperçoit le pauvre honteux. Il*

se lève avec empressement ; il s'avance vers lui , et lui dit bas :) Pardon , monsieur ; je ne vous voyois pas... Des embarras domestiques m'ont occupé... Je vous avois oublié. (*Tout en parlant , il tire une bourse qu'il lui donne furtivement : il le reconduit.)*

SCÈNE III.

LE PÈRE DE FAMILLE, CÉCILE, MADemoiselle CLAIRET, M. LE BON, LA BRIE, PHILIPPE.

LE PÈRE DE FAMILLE, *en revenant , bas , et d'un ton de commisération.*

Une famille à élever , un état à soutenir , et point de fortune !

M. LE BON, *au père de famille.*

Ce voisin , qui a formé des prétentions sur votre terre , s'en désisteroit peut-être , si...

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je ne me laisserai point dépouiller. Je ne sacrifierai point les intérêts de mes enfants à l'homme avide et injuste. Tout ce que je puis , c'est de céder , si l'on veut , ce que la poursuite de ce procès pourra me coûter. Voyez. (*M. Le Bon va pour sortir , le père de famille le rappelle et lui dit :)* A propos , monsieur Le Bon ; souve-

nez-vous de ces gens de province : je viens d'apprendre qu'ils ont envoyé ici un de leurs enfants ; tâchez de me le découvrir.

SCÈNE IV.

LE PÈRE DE FAMILLE, CÉCILE, MADEMOISELLE
CLAIRET, LA BRIE, PHILIPPE.

LE PÈRE DE FAMILLE, à *La Brie*, qui s'occupoit
à ranger le salon.

Vous n'êtes plus à mon service. Vous connoissiez le dérèglement de mon fils : vous m'avez menti ; on ne ment pas chez moi.

CÉCILE, *intercédant*.

Mon père !

LE PÈRE DE FAMILLE, à *part*.

Nous sommes bien étranges : nous les avilissons ; nous en faisons de malhonnêtes gens ; et lorsque nous les trouvons tels, nous avons l'injustice de nous en plaindre. (à *La Brie*.) Je vous laisse votre habit, et je vous accorde un mois de vos gages. Allez.

SCÈNE V.

LE PÈRE DE FAMILLE, CÉCILE, MADemoisELLE
CLAIRET, PHILIPPE.

LE PÈRE DE FAMILLE, à *Philippe*.
Est-ce vous dont on vient de me parler?

PHILIPPE.

Oui, monsieur.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Vous avez entendu pourquoi je le renvoie,
souvenez-vous-en. Allez, et ne laissez entrer per-
sonne.

(*Mademoiselle Clairet et Philippe sortent, et em-
portent ce qui a servi pour le déjeuner.*)

SCÈNE VI.

LE PÈRE DE FAMILLE, CÉCILE.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Ma fille, avez-vous réfléchi?

CÉCILE.

Oui, mon père.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Qu'avez-vous résolu?

CÉCILE.

De faire, en tout, votre volonté.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je m'attendois à cette réponse.

CÉCILE.

Si cependant il m'étoit permis de choisir un état...

LE PÈRE DE FAMILLE.

Quel est celui que vous préféreriez?... Vous hésitez... Parlez, ma fille.

CÉCILE.

Je préférerois la retraite.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Que voulez-vous dire? un couvent?

CÉCILE.

Oui, mon père : je ne vois que cet asile contre les peines que je crains.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Vous craignez des peines, et vous ne pensez pas à celles que vous me causeriez? Vous m'abandonneriez? vous quitteriez la maison de votre père pour un cloître? Non, ma fille, cela ne sera point. Je respecte la vocation religieuse, mais ce n'est pas la vôtre. La nature, en vous accordant les qualités sociales, ne vous destina point à l'inutilité... Non, je n'aurai point donné la vie à un enfant, je ne l'aurai point élevé, je n'aurai point travaillé sans relâche à assurer son bonheur pour le laisser descendre, tout vif, dans le tom-

beau, et, avec lui, mes espérances et celles de la société trompées... Et qui la repeuplera de citoyens vertueux, si les femmes les plus dignes d'être des mères de famille s'y refusent?

CÉCILE.

Je vous ai dit, mon père, que je ferois en tout votre volonté.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Ne me parlez donc jamais de couvent.

CÉCILE.

Mais j'ose espérer que vous ne contraindrez pas votre fille à changer d'état, et que, du moins, il lui sera permis de passer des jours tranquilles et libres à côté de vous.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Si je ne considérois que moi, je pourrois approuver ce parti; mais je dois vous ouvrir les yeux sur un temps où je ne serai plus... Cécile, la nature a ses vues; et, si vous regardez bien, vous verrez sa vengeance sur tous ceux qui les ont trompées: les hommes punis du célibat par le vice; les femmes, par le mépris et par l'ennui... Que cela soit ou non, l'âge avance, les charmes passent, les hommes s'éloignent, la mauvaise humeur prend: on perd ses parents, ses connoissances, ses amis. Une fille surannée n'a plus autour d'elle que des indifférents qui la

négligent, ou des ames intéressées qui comptent ses jours. Elle le sent, elle s'en afflige; elle vit sans qu'on la console, et meurt sans qu'elle la pleure.

CÉCILE.

Cela est vrai : mais est-il un état sans peine, et le mariage n'a-t-il pas les siennes ?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Qui le sait mieux que moi ? Vous me l'apprenez tous les jours. Mais c'est un état que la nature impose. C'est la vocation de tout ce qui respire... Ma fille, celui qui compte sur un bonheur sans mélange ne connoît ni la vie de l'homme ni les desseins du ciel sur lui... Si le mariage expose à des peines cruelles, c'est aussi la source des plaisirs les plus doux. Où sont les exemples de l'intérêt pur et sincère, de la tendresse réelle, de la confiance intime, des secours continus, des satisfactions réciproques, des chagrins partagés, des soupîrs entendus, des larmes confondues, si ce n'est dans le mariage ? Qu'est-ce que l'homme de bien préfère à sa femme ? Qu'y a-t-il au monde qu'un père aime plus que son enfant ?... O lien sacré des époux ! si je pense à vous, mon ame s'échauffe et s'élève. O noms tendres de fils et de fille ! je ne vous prononçai jamais sans tressaillir, sans être touché. Rien n'est plus doux à mon

oreille ; rien n'est plus intéressant à mon cœur... Cécile, rappelez-vous la vie de votre mère : en est-il une plus douce que celle d'une femme qui a employé sa journée à remplir les devoirs d'épouse attentive, de mère tendre, de maîtresse compatissante?... Quel sujet de réflexions délicieuses elle emporte en son cœur, le soir, quand elle se retire !

CÉCILE.

Oui, mon père. Mais où sont les femmes comme elle, et les époux comme vous ?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Il en est, mon enfant ; et il ne tiendrait qu'à toi d'avoir le sort qu'elle eut.

CÉCILE.

S'il suffisoit de regarder autour de soi, d'écouter sa raison et son cœur...

LE PÈRE DE FAMILLE.

Cécile, vous baissez les yeux ; vous tremblez ; vous craignez de parler... Mon enfant, laissez-moi lire dans ton âme. Tu ne peux avoir de secret pour ton père ; et, si j'avois perdu ta confiance, c'est en moi que j'en chercherois la raison... Tu pleures...

CÉCILE.

Votre bonté m'afflige. Si vous pouviez me traiter plus sévèrement...

LE PÈRE DE FAMILLE.

L'auriez-vous mérité? votre cœur vous feroit-il un reproche?

CÉCILE.

Non, mon père.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Qu'avez-vous donc?

CÉCILE.

Rien.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Vous me trompez, ma fille.

CÉCILE.

Je suis accablée de votre tendresse... Je voudrois y répondre.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Cécile, auriez-vous distingué quelqu'un? Aimeriez-vous?

CÉCILE.

Que je serois à plaindre!

LE PÈRE DE FAMILLE.

Dites. Dis, mon enfant. Si tu ne me supposes pas une sévérité que je ne connus jamais, tu n'auras pas une réserve déplacée. Vous n'êtes plus un enfant. Comment blâmerois-je en vous un sentiment que je fis naître dans le cœur de votre mère? O vous, qui tenez sa place dans ma maison, et qui

me la représentez, imitez-la dans la franchise qu'elle eut avec celui qui lui avoit donné la vie, et qui voulut son bonheur et le mien... Cécile, vous ne répondez rien?

CÉCILE.

Le sort de mon frère me fait trembler.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Votre frère est un fou.

CÉCILE.

Peut-être ne me trouveriez-vous pas plus raisonnable que lui.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je ne crains pas ce chagrin de Cécile; sa prudence m'est connue, et je n'attends que l'aveu de son choix pour le confirmer. (*Cécile se tait. Le père de famille attend un moment, puis il continue d'un ton sérieux, et même un peu chagrin.*) Il m'eût été doux d'apprendre vos sentiments de vous-même; mais, de quelque manière que vous m'en instruisiez, je serai satisfait. Que ce soit par la bouche de votre oncle, de votre frère ou de Germeuil, il n'importe... Germeuil est notre ami commun... C'est un homme sage et discret... Il a ma confiance... il ne me paroît pas indigne de la vôtre.

CÉCILE.

C'est ainsi que j'en pense.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je lui dois beaucoup : il est temps que je m'acquitte avec lui.

CÉCILE.

Vos enfants ne mettront jamais de bornes, ni à votre autorité, ni à votre reconnaissance.... Jusqu'à présent, il vous a honoré comme un père, et vous l'avez traité comme un de vos enfants.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Ne sauriez-vous point ce que je pourrois faire pour lui ?

CÉCILE.

Je crois qu'il faut le consulter lui-même... Peut-être a-t-il des idées... Peut-être... Quel conseil pourrois-je vous donner ?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Le commandeur m'a dit un mot.

CÉCILE, *avec vivacité*

Ah, mon père ! n'en croyez rien. Vous connoissez mon oncle.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Il faudra donc que je quitte la vie sans avoir vu le bonheur d'aucun de mes enfants !... Cécile !... Cruels enfants, que vous ai-je fait pour me désoler ?... J'ai perdu la confiance de ma fille ; mon fils s'est précipité dans des liens que je ne puis approuver et qu'il faut que je rompe...

SCÈNE VII.

LE PÈRE DE FAMILLE, CÉCILE, PHILIPPE.

PHILIPPE.

Monsieur, il y a deux femmes qui demandent
à vous parler.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Faites entrer.

SCÈNE VIII.

LE PÈRE DE FAMILLE, CÉCILE.

(Cécile se retire.)

LE PÈRE DE FAMILLE *rappelle sa fille et lui
dit tristement :*

Cécile !

CÉCILE.

Mon père.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Vous ne m'aimez donc plus ?

(*Les femmes annoncées entrent, et Cécile sort
avec un mouchoir sur les yeux.*)

SCÈNE IX.

LE PÈRE DE FAMILLE, SOPHIE,
MADAME HÉBERT.

LE PÈRE DE FAMILLE, *apercevant Sophie, à part, d'un ton triste, et avec l'air étonné.*

Il ne m'a point trompé. Quels charmes ! Quelle modestie ! Quelle douceur !... Ah !...

M^{me} HÉBERT.

Monsieur, nous nous rendons à vos ordres.

LE PÈRE DE FAMILLE, *à Sophie.*

C'est vous, mademoiselle, qui vous appelez Sophie ?

SOPHIE, *tremblante, troublée.*

Oui, monsieur.

LE PÈRE DE FAMILLE, *à madame Hébert.*

Madame, j'aurois un mot à dire à mademoiselle : j'en ai entendu parler, et je m'y intéresse.

(*Madame Hébert s'éloigne.*)

SOPHIE, *toujours tremblante, la retenant par le bras.*

Madame !

LE PÈRE DE FAMILLE.

Mademoiselle, remettez-vous. Je ne vous dirai rien qui puisse vous faire de la peine.

SOPHIE.

Hélas!

(*Madame Hébert va s'asseoir sur le fond de la salle, tire son ouvrage et travaille.*)

LE PÈRE DE FAMILLE *conduit Sophie à une chaise, et la fait asseoir à côté de lui.*

D'où êtes-vous, mademoiselle?

SOPHIE.

Je suis d'une petite ville de province.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Y a-t-il long-temps que vous êtes à Paris?

SOPHIE.

Pas long-temps; et plutôt au ciel que je n'y fusse jamais venue!

LE PÈRE DE FAMILLE.

Qu'y faites-vous?

SOPHIE.

J'y gagne ma vie par mon travail.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Vous êtes bien jeune.

SOPHIE.

J'en aurai plus long-temps à souffrir.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Avez-vous monsieur votre père?

SOPHIE.

Non, monsieur.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Et votre mère ?

SOPHIE.

Le ciel me l'a conservée : mais elle a eutant de chagrins, sa santé est si chancelante, et sa misère si grande !...

LE PÈRE DE FAMILLE.

Votre mère est donc bien pauvre ?

SOPHIE.

Bien pauvre : avec cela , il n'en est point au monde dont j'aimasse mieux être la fille.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je vous loue de ce sentiment. Vous paraissez bien née... Et qu'étoit votre père ?

SOPHIE.

Mon père fut un homme de bien. Il n'entendit jamais le malheureux sans en avoir pitié. Il n'abandonna pas ses amis dans la peine, et il devint pauvre. Il eut beaucoup d'enfants de ma mère : nous demeurâmes tous sans ressources à sa mort... J'étois bien jeune alors... Je me souviens à peine de l'avoir vu... Ma mère fut obligée de me prendre entre ses bras, et de m'élever à la hauteur de son lit, pour l'embrasser... Je pleurois. Hélas ! je ne sentoie pas tout ce que je perdois.

LE PÈRE DE FAMILLE, à part.

Elle me touche... (*haut.*) Et qui est-ce qui vous

a fait quitter la maison de vos parents et votre pays ?

SOPHIE.

Je suis venue ici avec un de mes frères implorer l'assistance d'un parent qui a été bien dur envers nous. Il m'avoit vue autrefois en province ; il paroissoit avoir pris de l'affection pour moi , et ma mère avoit espéré qu'ils s'en ressouviendroient ; mais il a fermé sa porte à mon frère , et il m'a fait dire de n'en pas approcher.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Qu'est devenu votre frère ?

SOPHIE.

Il s'est mis au service du roi , et moi je suis restée avec la personne que vous voyez , et qui a la bonté de me regarder comme son enfant.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Elle ne paroît pas fort aisée.

SOPHIE.

Elle partage avec moi ce qu'elle a.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Et vous n'avez plus entendu parler de ce parent ?

SOPHIE.

Pardonnez-moi , monsieur ; j'en ai reçu quelques secours : mais de quoi cela sert-il à ma mère ?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Votre mère vous a donc oubliée ?

SOPHIE.

Ma mère avoit fait un dernier effort pour nous envoyer à Paris. Hélas ! elle attendoit de ce voyage un succès plus heureux. Sans cela, auroit-elle pu se résoudre à m'éloigner d'elle ? Depuis, elle n'a plus su comment me faire revenir. Elle me mande cependant qu'on doit me prendre et me ramener dans peu. Il faut que quelqu'un s'en soit chargé par pitié. Oh ! nous sommes bien à plaindre.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Et vous ne connoîtriez ici personne qui pût vous secourir ?

SOPHIE.

Personne.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Et vous travaillez pour vivre ?

SOPHIE.

Oui, monsieur.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Et vous vivez seules ?

SOPHIE.

Seules.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Mais qu'est-ce qu'un jeune homme dont on

m'a parlé, qui s'appelle Sergi, et qui demeure à côté de vous?

SOPHIE.

C'est un malheureux qui gagne son pain comme nous, et qui a uni sa misère à la nôtre.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Est-ce là tout ce que vous en savez?

SOPHIE.

Oui, monsieur.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Eh bien! mademoiselle, ce malheureux-là...

SOPHIE.

Vous le connoissez?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Si je le connois!... c'est mon fils.

SOPHIE.

Votre fils!

M^{me} HÉBERT.

Sergi!

LE PÈRE DE FAMILLE.

Oui, mademoiselle.

SOPHIE, *à part.*

Ah, Sergi! vous m'avez trompée.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Fille aussi vertueuse que belle, connoissez le danger que vous avez couru.

SOPHIE.

Sergi est votre fils !

LE PÈRE DE FAMILLE.

Il vous estime, vous aime; mais sa passion prépareroit votre malheur et le sien, si vous la nourrissiez.

SOPHIE.

Pourquoi suis-je venue dans cette ville? Que ne m'en suis-je allée lorsque mon cœur me le disoit !

LE PÈRE DE FAMILLE.

Il en est temps encore. Il faut aller retrouver une mère qui vous rappelle, et à qui votre séjour ici doit causer la plus grande inquiétude. Sophie, vous le voulez ?

SOPHIE, *à part.*

Ah, ma mère ! que vous dirai-je ?

LE PÈRE DE FAMILLE, *à madame Hébert.*

Madame, vous la reconduirez ; et j'aurai soin que vous ne regrettiez pas la peine que vous aurez prise.

(*Madame Hébert fait la révérence.*)

LE PÈRE DE FAMILLE, *à Sophie.*

Mais, Sophie, si je vous rends à votre mère, c'est à vous à me rendre mon fils. C'est à vous à lui apprendre ce qu'on doit à ses parents; vous le savez si bien !

SOPHIE, *à part.*

Ah, Sergi ! pourquoi...

LE PÈRE DE FAMILLE.

Quelque honnêteté qu'il ait mise dans ses vues, vous l'en ferez rougir. Vous lui annoncerez votre départ ; et vous lui ordonnerez de finir ma douleur et le trouble de sa famille.

SOPHIE, *à madame Hébert.*

Ma bonne !...

M^{me} HÉBERT.

Mon enfant !...

SOPHIE, *s'appuyant sur elle.*

Je me sens mourir...

M^{me} HÉBERT.

Monsieur, nous allons nous retirer et attendre vos ordres.

SOPHIE, *en se retirant.*

Pauvre Sergi ! malheureuse Sophie !

(*Elle sort, appuyée sur madame Hébert.*)

SCÈNE X.

LE PÈRE DE FAMILLE.

O lois du monde ! O préjugés cruels !.... Il y a déjà si peu de femmes pour un homme qui pense et qui sent ! Pourquoi faut-il que le choix en soit encore si limité ? Mais mon fils ne tardera pas à

venir... Secouons, s'il se peut, de mon ame, l'impression que cette enfant y a faite... Lui représenterai-je, comme il me convient, ce qu'il se doit à lui-même, si mon cœur est d'accord avec le sien ?

SCÈNE XI.

LE PÈRE DE FAMILLE, SAINT-ALBIN.

SAINT-ALBIN, *en entrant, et avec vivacité.*

Mon père ! (*Le père de famille se promène et garde le silence. Saint-Albin suit son père, et d'un ton suppliant.*) Mon père !

LE PÈRE DE FAMILLE, *s'arrêtant, et d'un ton sérieux.*

Mon fils, si vous n'êtes pas rentré en vous-même, si la raison n'a pas recouvré ses droits sur vous, ne venez pas aggraver vos torts et mon chagrin.

SAINT-ALBIN.

Vous m'en voyez pénétré. J'approche de vous entremblant... Je serai tranquille et raisonnable... Oui, je le serai... Je me le suis promis. (*Le père de famille continue de se promener. Saint-Albin, s'approchant avec timidité, dit à son père, d'une voix basse et tremblante :*) Vous l'avez vue ?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Oui, je l'ai vue. Elle est belle, et je la crois sage. Mais qu'en prétendez-vous faire? Un amusement? je ne le souffrirai pas. Votre femme? elle ne vous convient pas.

SAINT-ALBIN, *en se contenant.*

Elle est belle, elle est sage; et elle ne me convient pas! Quelle est donc la femme qui me convient, mon père?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Celle qui, par son éducation, sa naissance, son état et sa fortune, peut assurer votre bonheur, et satisfaire à mes espérances.

SAINT-ALBIN.

Ainsi le mariage sera, pour moi, un lien d'intérêt et d'ambition? Mon père, vous n'avez qu'un fils; ne le sacrifiez pas à des vues qui remplissent le monde d'époux malheureux. Il me faut une compagne honnête et sensible, qui m'aide à supporter les peines de la vie, et non une femme riche et titrée qui les accroisse. Ah! souhaitez-moi la mort, et que le ciel me l'accorde plutôt, qu'une femme comme il y en a tant!

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je ne vous en propose aucune; mais je ne permettrai jamais que vous soyez à celle à laquelle vous vous êtes follement attaché. Je pourrois

user de mon autorité, et vous dire : Saint-Albin, cela me déplaît, cela ne sera pas ; n'y pensez plus. Mais je ne vous ai jamais rien demandé sans vous en montrer la raison. J'ai voulu que vous m'approuvassiez en m'obéissant ; et je vais avoir la même condescendance. Modérez-vous, et écoutez-moi. Mon fils, il y aura bientôt vingt ans que je vous arrosai des premières larmes que vous m'avez fait répandre. Mon cœur s'épanouit en voyant en vous un ami que la nature me donnoit. Je vous reçus entre mes bras du sein de votre mère ; et vous élevant vers le ciel, et mêlant ma voix à vos cris, je dis à Dieu : O Dieu qui m'avez accordé cet enfant, si je manque aux soins que vous m'imposez en ce jour, ou s'il ne doit pas y répondre, ne regardez point à la joie de sa mère ; reprenez-le. Voilà le vœu que je fis sur vous et sur moi. Il m'a toujours été présent. Je ne vous ai point abandonné au soin d'un mercenaire. Je vous ai appris moi-même à parler, à penser, à sentir. A mesure que vous avanciez en âge, j'ai étudié vos penchants ; j'ai formé sur eux le plan de votre éducation, et je l'ai suivi sans relâche. Combien je me suis donné de peines pour vous en épargner ! J'ai réglé votre sort à venir sur vos talents et sur vos goûts. Je n'ai rien négligé pour que vous parussiez avec distinction. Et lorsque

je touche au moment de recueillir le fruit de ma sollicitude, lorsque je me félicite d'avoir un fils qui répond à sa naissance qui le destine aux meilleurs partis, et à ses qualités personnelles qui l'appellent aux grands emplois, une passion insensée, la fantaisie d'un instant aura tout détruit; et je verrai ses plus belles années perdues, son état manqué et mon attente trompée et j'y consentirai! Vous l'êtes-vous promis?

SAINT-ALBIN.

Que je suis malheureux!

LE PÈRE DE FAMILLE.

Vous avez un oncle qui vous aime et qui vous destine une fortune considérable; un père qui vous a consacré sa vie, et qui cherche à vous marquer en tout sa tendresse; un nom, des parents, des amis, les prétentions les plus flatteuses et les mieux fondées; et vous êtes malheureux! Que vous faut-il encore?

SAINT-ALBIN.

Sophie, le cœur de Sophie, et l'aveu de mon père.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Qu'osez-vous me proposer? De partager votre folie et le blâme général qu'elle encourroit? Quel exemple à donner aux pères et aux enfants? Moi, j'autoriserois, par une foiblesse honteuse, le dés-

ordre de la société, la confusion du sang et des rangs, la dégradation des familles!

SAINT-ALBIN.

Que je suis malheureux! Si je n'ai pas celle que j'aime, un jour il faudra que je sois à celle que je n'aimerai pas; car je n'aimerai jamais que Sophie; sans cesse j'en comparerai une autre avec elle. Cette autre sera malheureuse; je le serai aussi: vous le verrez, et vous en périrez de regret.

LE PÈRE DE FAMILLE.

J'aurai fait mon devoir, et malheur à vous si vous manquez au vôtre!

SAINT-ALBIN.

Mon père, ne m'ôtez pas Sophie.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Cessez de me la demander.

SAINT-ALBIN.

Cent fois vous m'avez dit qu'une femme honnête étoit la faveur la plus grande que le ciel pût accorder. Je l'ai trouvée, et c'est vous qui voulez m'en priver. Mon père, ne me l'ôtez pas. A présent qu'elle sait qui je suis, que ne doit-elle pas attendre de moi? Saint-Albin sera-t-il moins généreux que Sergi? Ne me l'ôtez pas. C'est elle qui a rappelé la vertu dans mon cœur; elle seule peut l'y conserver.

LE PÈRE DE FAMILLE.

C'est-à-dire que son exemple fera ce que le mien n'a pu faire.

SAINT-ALBIN.

Mon père!...

LE PÈRE DE FAMILLE.

Écoutez, mon fils. Vous aimez Sophie?

SAINT-ALBIN.

Si je l'aime!

LE PÈRE DE FAMILLE.

Écoutez-moi, vous dis-je, et tremblez sur le sort que vous lui préparez. Un jour viendra que vous sentirez la valeur des sacrifices que vous lui aurez faits. Vous vous trouverez seul avec elle, sans état, sans fortune, sans considération; l'ennui et le chagrin vous saisiront. Vous la haïrez; vous l'accablerez de reproches. Sa patience et sa douceur achèveront de vous aigrir; vous la haïrez davantage; vous haïrez les enfants qu'elle vous aura donnés, et vous la ferez mourir de douleur.

SAINT-ALBIN.

Moi?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Vous.

SAINT-ALBIN.

Jamais, jamais.

LE PÈRE DE FAMILLE.

La passion voit tout éternel ; mais la nature humaine veut que tout finisse.

SAINT-ALBIN.

Je cesserois d'aimer Sophie ! Si j'en étois capable , j'ignorerois , je crois , si je vous aime.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Voulez-vous le savoir et me le prouver ? Faites ce que je vous demande.

SAINT-ALBIN.

Je le voudrois en vain ; je ne puis ; je suis entraîné. Mon père , je ne puis.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Insensé , vous voulez être père ! En connoissez-vous les devoirs ? Si vous les connoissiez , permettriez-vous à votre fils ce que vous attendez de moi ?

SAINT-ALBIN.

Ah ! si j'osois répondre...

LE PÈRE DE FAMILLE.

Répondez.

SAINT-ALBIN.

Vous me le permettez ?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je vous l'ordonne.

SAINT-ALBIN.

Lorsque vous voulûtes ma mère , lorsque toute

la famille se souleva contre vous, lorsque votre père vous appela enfant ingrat, et que vous l'appelâtes au fond de votre ame père cruel, qui de vous deux avoit raison? Ma mère étoit vertueuse et belle comme Sophie; elle étoit sans fortune comme Sophie; vous l'aimiez comme j'aime Sophie. Souffrîtes-vous qu'on vous l'arrachât, mon père? et n'ai-je pas un cœur aussi?

LE PÈRE DE FAMILLE.

J'avois des ressources, et votre mère avoit de la naissance.

SAINT-ALBIN.

Qui sait encore ce qu'est Sophie?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Chimère.

SAINT-ALBIN.

Des ressources! L'amour, l'indigence, m'en fourniront.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Craignez les maux qui vous attendent.

SAINT-ALBIN.

Ne la point avoir est le seul que je redoute.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Craignez de perdre ma tendresse.

SAINT-ALBIN.

Je la recouvrerai.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Qui vous l'a dit?

SAINT-ALBIN.

Vous verrez couler les pleurs de Sophie, j'embrasserai vos genoux, mes enfants vous tendront leurs bras innocents, et vous ne les repousserez pas.

LE PÈRE DE FAMILLE, *à part.*

Il me connoît trop bien... (*Après une petite pause, il prend l'air et le ton le plus sévère, et dit:*) Mon fils, je vois que je vous parle en vain, que la raison n'a plus d'accès auprès de vous, et que le moyen dont je craignis toujours d'user est le seul qui me reste. J'en userai, puisque vous m'y forcez. Quittez vos projets : je le veux, et je vous l'ordonne par toute l'autorité qu'un père a sur ses enfants.

SAINT-ALBIN, *avec un emportement sourd.*

L'autorité, l'autorité! Ils n'ont que ce mot.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Vous oubliez qui je suis et à qui vous parlez. Taisez-vous, ou craignez d'attirer sur vous la marque la plus terrible du courroux des pères.

SAINT-ALBIN.

Des pères! des pères! Il n'y en a point... Il n'y a que des tyrans.

LE PÈRE DE FAMILLE.

O ciel !

SAINT-ALBIN.

Oui, des tyrans.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Éloignez-vous de moi, enfant ingrat et dénaturé ! Je vous donne ma malédiction. Allez loin de moi. (*Saint-Albin va pour sortir. Le père de famille lui laisse à peine faire quelques pas, court après lui, et lui dit :*) Où vas-tu, malheureux ?

SAINT-ALBIN, *accourant aux pieds de son père.*

Mon père !

LE PÈRE DE FAMILLE, *se jetant dans un fauteuil.*

Moi, votre père ? Vous, mon fils ? Je ne vous suis plus rien ; je ne vous ai jamais rien été ; vous empoisonnez ma vie ; vous souhaitez ma mort. Eh ! pourquoi a-t-elle été si long-temps différée ? que ne suis-je à côté de ta mère ? Elle n'est plus, et mes jours malheureux ont été prolongés.

SAINT-ALBIN.

Mon père !

LE PÈRE DE FAMILLE.

Éloignez-vous. Cachez-moi vos larmes. Vous déchirez mon cœur, et je ne puis vous en chasser.

SCÈNE XII.

LE PÈRE DE FAMILLE, SAINT-ALBIN,
LE COMMANDEUR.

(Le commandeur entre. Saint-Albin, qui étoit aux genoux de son père, se lève, et le père de famille reste dans son fauteuil, la tête penchée sur ses mains, comme un homme désolé.)

LE COMMANDEUR, *en montrant le père de famille à Saint-Albin, qui se promène sans écouter.*

Tiens, regarde. Vois dans quel état tu le mets. Je lui avois prédit que tu le ferois mourir de douleur, et tu vérifies ma prédiction.

(*Pendant que le commandeur parle, le père de famille se lève et s'en va. Saint-Albin se dispose à le suivre.*)

LE PÈRE DE FAMILLE, *en se retournant vers son fils.*

Où allez-vous? Écoutez votre oncle; je vous l'ordonne.

SCÈNE XIII.

SAINT-ALBIN, LE COMMANDEUR.

SAINT-ALBIN.

Parlez donc, monsieur; je vous écoute... Si c'est un malheur que d'aimer Sophie, il est arrivé,

et je n'y sais plus de remède... Si on me la refuse, qu'on m'apprenne à l'oublier... L'oublier? Qui? moi! je le pourrois! je le voudrois! Que la malédiction de mon père s'accomplisse sur moi, si jamais j'en ai la pensée!

LE COMMANDEUR.

Qu'est-ce qu'on te demande? De laisser là une créature que tu n'aurois jamais dû regarder qu'en passant; qui est sans bien, sans parents, sans avoué; qui vient de je ne sais où, qui appartient à je ne sais qui, et qui vit je ne sais comment. On a de ces filles-là : il y a des fous qui se ruinent pour elles : mais épouser! épouser!

SAINT-ALBIN, *avec vivacité.*

Monsieur le commandeur!

LE COMMANDEUR.

Elle te plaît? Eh bien! garde-la. Je t'aime autant celle-là qu'une autre, mais laisse-nous espérer la fin de cette intrigue, quand il en sera temps. (*Saint-Albin veut sortir.*) Où vas-tu?

SAINT-ALBIN.

Je m'en vais.

LE COMMANDEUR, *l'arrêtant.*

As-tu oublié que je te parle au nom de ton père?

SAINT-ALBIN.

Eh bien! monsieur, dites. Déchirez-moi, déses-

pérez-moi ; je n'ai qu'un mot à répondre : Sophie sera ma femme.

LE COMMANDEUR.

Ta femme ?

SAINT-ALBIN.

Oui , ma femme.

LE COMMANDEUR.

Une fille de rien.

SAINT-ALBIN.

Qui m'a appris à mépriser tout ce qui vous enchaîne et vous avilit.

LE COMMANDEUR.

N'as-tu pas de honte ?

SAINT-ALBIN.

De la honte !

LE COMMANDEUR.

Toi , fils de M. d'Orbesson ! neveu du commandeur d'Auvilé !

SAINT-ALBIN.

Moi , fils de M. d'Orbesson , et votre neveu.

LE COMMANDEUR.

Voilà donc les fruits de cette éducation merveilleuse dont ton père étoit si vain ! Le voilà , ce modèle de tous les jeunes gens de la cour et de la ville !... Mais tu te crois riche , peut-être ?

SAINT-ALBIN.

Non.

LE COMMANDEUR.

Sais-tu ce qui te revient du bien de ta mère ?

SAINT-ALBIN.

Je n'y ai jamais pensé, et je ne veux pas le savoir.

LE COMMANDEUR.

Écoute. C'étoit la plus jeune de six enfants que nous étions, et cela dans une province où l'on ne donne rien aux filles. Ton père, qui ne fut pas plus sensé que toi, s'en entêta et la prit. Mille écus de rente à partager avec ta sœur, c'est quinze cents francs pour chacun : voilà toute votre fortune.

SAINT-ALBIN.

J'ai quinze cents livres de rente ?

LE COMMANDEUR.

Tant qu'elles peuvent s'étendre.

SAINT-ALBIN.

Ah, Sophie ! vous n'habitez plus sous un toit ! Vous ne sentirez plus les atteintes de la misère. J'ai quinze cents livres de rente !

LE COMMANDEUR.

Mais tu peux en attendre vingt-cinq mille de ton père, et presque le double de moi. Saint-Albin, on fait des folies ; mais on n'en fait pas de plus chères.

SAINT-ALBIN.

Et que m'importe la richesse, si je n'ai pas celle avec qui je la voudrois partager?

LE COMMANDEUR.

Insensé!

SAINT-ALBIN.

Je sais. C'est ainsi qu'on appelle ceux qui préfèrent à tout une femme jeune, vertueuse et belle; et je fais gloire d'être à la tête de ces fous-là.

LE COMMANDEUR.

Tu cours à ton malheur.

SAINT-ALBIN.

Je mangeois du pain, je buvois de l'eau, à côté d'elle, et j'étois heureux.

LE COMMANDEUR.

Tu cours à ton malheur.

SAINT-ALBIN.

J'ai quinze cents livres de rente.

LE COMMANDEUR.

Que feras-tu?

SAINT-ALBIN.

Elle sera nourrie, logée, vêtue, et nous vivrons.

LE COMMANDEUR.

Comme des gueux.

SAINT-ALBIN.

Soit.

LE COMMANDEUR.

Cela aura père, mère, frères, sœurs; et tu épouseras tout cela.

SAINT-ALBIN.

J'y suis résolu.

LE COMMANDEUR.

Je t'attends aux enfants.

SAINT-ALBIN.

Alors je m'adresserai à toutes les ames sensibles. On me verra; on verra la compagne de mon infortune; je dirai mon nom, et je trouverai du secours.

LE COMMANDEUR.

Tu connois bien les hommes!

SAINT-ALBIN.

Vous les croyez méchants.

LE COMMANDEUR.

Et j'ai tort!

SAINT-ALBIN.

Tort ou raison, il me restera deux appuis avec lesquels je peux défier l'univers; l'amour, qui fait entreprendre, et la fierté, qui fait supporter... On n'entend tant de plaintes dans le monde, que parceque le pauvre est sans courage... et que le riche est sans humanité...

LE COMMANDEUR.

J'entends... Eh bien ! aies-la, ta Sophie. Foule aux pieds la volonté de ton père, les lois de la décence, les bienséances de ton état. Ruine-toi, avilis-toi, je ne m'y oppose plus ; tu serviras d'exemple à tous les enfants qui ferment l'oreille à la voix de la raison, qui se précipitent dans des engagements honteux, qui affligent leurs parents, et qui déshonorent leur nom. Tu l'auras, ta Sophie, puisque tu l'as voulu ; mais tu n'auras pas de pain à lui donner, ni à ses enfants, qui viendront en demander à ma porte.

SAINT-ALBIN.

C'est ce que vous craignez.

LE COMMANDEUR.

Ne suis-je pas bien à plaindre?... Je me suis privé de tout pendant quarante ans ; j'aurois pu me marier, et je me suis refusé cette consolation ; j'ai perdu de vue les miens, pour m'attacher à ceux-ci : m'en voilà bien récompensé !... Que dira-t-on dans le monde ? Voilà qui sera fait : je n'oserai plus me montrer, ou, si je parois quelque part, et que l'on demande, « Qui est ce vieux « homme-là qui a l'air si chagrin ? » on répondra tout bas : « C'est le commandeur d'Auvilé... l'oncle de ce jeune fou qui a épousé... Oui... » Ensuite on se parlera à l'oreille. On me regar-

dera. La honte et le dépit me saisiront. Je me lèverai ; je prendrai ma canne et je m'en irai. Non ; je voudrois, pour tout ce que je possède, lorsque tu gravissois, au dernier siège, le long des murs, que quelque ennemi, d'un bon coup de baïonnette, t'eût envoyé dans le fossé, et que tu y fusses demeuré enseveli avec les autres. Du moins, on auroit dit : « C'est dommage ; c'étoit « un sujet. » Non ; il est inouï qu'il y ait jamais eu un pareil mariage dans une famille.

SAINT-ALBIN.

Ce sera le premier.

LE COMMANDEUR.

Et je le souffrirai ?

SAINT-ALBIN.

S'il vous plaît.

LE COMMANDEUR.

Tu le crois ?

SAINT-ALBIN.

Assurément.

LE COMMANDEUR.

Allons, nous verrons.

SAINT-ALBIN.

Tout est vu.

SCÈNE XIV.

SAINT-ALBIN, SOPHIE, MADAME HÉBERT.

(Tandis que Saint-Albin continue comme s'il étoit seul, Sophie et sa bonne s'avancent, et parlent dans les intervalles du monologue de Saint-Albin.)

SAINT-ALBIN, *après une pause, en se promenant et rêvant.*

Oui, tout est vu... Ils ont conjuré contre moi...
je le sens...

SOPHIE, *d'un ton doux et plaintif, à sa bonne.*

On le veut... Allons, ma bonne.

SAINT-ALBIN, *de même.*

C'est pour la première fois que mon père est
d'accord avec cet oncle cruel.

SOPHIE, *en soupirant.*

Ah, quel moment !

M^{me} HÉBERT.

Il est vrai, mon enfant.

SOPHIE, *de même*

Mon cœur se trouble.

SAINT-ALBIN, *de même,*

Ne perdons point de temps. Il faut l'aller
trouver.

SOPHIE, *apercevant Saint-Albin.*

Le voilà, ma bonne ; c'est lui.

SAINT-ALBIN, *allant à Sophie.*

Oui, Sophie, oui, c'est moi. Je suis Sergi.

SOPHIE, *en sanglotant.*

Non, vous ne l'êtes pas. (*Elle se retourne vers madame Hébert.*) Que je suis malheureuse!

SAINT-ALBIN.

Sophie, ne craignez rien. Sergi vous aimoit; Saint-Albin vous adore, et vous voyez l'homme le plus vrai et l'amant le plus passionné.

SOPHIE *soupire profondément.*

Hélas!

SAINT-ALBIN.

Croyez que Sergi ne peut vivre, ne veut vivre que pour vous.

SOPHIE.

Je le crois; mais à quoi cela sert-il?

SAINT-ALBIN.

Dites un mot.

SOPHIE.

Quel mot?

SAINT-ALBIN.

Que vous m'aimez: Sophie, m'aimez-vous?

SOPHIE, *soupirant profondément.*

Ah! si je ne vous aimois pas...

SAINT-ALBIN.

Donnez-moi donc votre main; recevez la mienne, et le serment que je fais ici, à la face du

ciel et de cette honnête femme qui vous a servi de mère, de n'être jamais qu'à vous.

SOPHIE.

Hélas! vous savez qu'une fille bien née ne reçoit et ne fait de serments qu'aux pieds des autels... Et ce n'est pas moi que vous y conduirez... Ah, Sergi! c'est à présent que je sens la distance qui nous sépare.

SAINT-ALBIN, *avec violence.*

Sophie! et vous aussi?

SOPHIE.

Abandonnez-moi à ma destinée, et rendez le repos à un père qui vous aime.

SAINT-ALBIN.

Ce n'est pas vous qui parlez; c'est lui. Je le reconnois, cet homme dur et cruel.

SOPHIE.

Il ne l'est point. Il vous aime.

SAINT-ALBIN.

Il m'a maudit. Il m'a chassé. Il ne lui restoit plus qu'à se servir de vous pour m'arracher la vie.

SOPHIE.

Vivez, Sergi.

SAINT-ALBIN.

Jurez donc que vous serez à moi malgré lui.

SOPHIE.

Moi, Sergi! Ravir un fils à son père!... J'entre-
rois dans une famille qui me rejette!

SAINT-ALBIN.

Et que vous importe mon père, mon oncle, ma
sœur, et toute ma famille, si vous m'aimez?

SOPHIE.

Vous avez une sœur?

SAINT-ALBIN.

Oui, Sophie.

SOPHIE.

Qu'elle est heureuse!

SAINT-ALBIN.

Vous me désespérez.

SOPHIE.

J'obéis à vos parents. Puisse le ciel vous accor-
der un jour une épouse qui soit digne de vous, et
vous aime autant que Sophie!

SAINT-ALBIN.

Et vous le souhaitez?

SOPHIE.

Je le dois.

SAINT-ALBIN.

Malheur, malheur à qui vous a connue, et qui
peut être heureux sans vous!

SOPHIE.

Vous le serez. Vous jouirez de toutes les béné-

diction promises aux enfants qui respecteront la volonté de leurs parents. J'emporterai celle de votre père. Je retournerai seule à ma misère, et vous vous ressouviendrez de moi.

SAINT-ALBIN.

Je mourrai de douleur, et vous l'aurez voulu...
(*En la regardant tristement.*) Sophie...

SOPHIE.

Je ressens toute la peine que je vous cause.

SAINT-ALBIN, *la regardant encore.*

Sophie...

SOPHIE, *à madame Hébert, en sanglotant.*

O ma bonne! que ses larmes me font de mal!...
Sergi, n'opprimez pas mon ame foible... J'en ai assez de ma douleur... (*Elle se couvre les yeux de ses mains.*) Adieu, Sergi. (*Elle s'éloigne.*)

SAINT-ALBIN.

Non, non... Je ne le puis... Madame Hébert, retenez-la... Ayez pitié de nous.

M^{me} HÉBERT.

Pauvre Sergi!

SAINT-ALBIN, *à Sophie.*

Vous ne vous éloiguerez pas... J'irai... Je vous suivrai... Sophie, arrêtez... (*Il se jette à ses genoux.*) Ce n'est ni par vous ni par moi que je vous conjure... c'est au nom de ces parents cruels... Si je vous perds, je ne pourrai, ni les

voir, ni les entendre, ni les souffrir... Voulez-vous que je les hâisse?

SOPHIE.

Aimez vos parents. Obéissez-leur. Oubliez-moi.
Ne me suivez pas; je vous le défends.

(*Elle sort avec madame Hébert.*)

SCÈNE XV.

SAINT-ALBIN.

(Il marche, il se plaint, il se désespère; il nomme Sophie par intervalles : ensuite il s'appuie sur le dos d'un fauteuil, les yeux couverts de ses mains.)

SCÈNE XVI.

SAINT-ALBIN, CÉCILE, GERMEUIL.

(Pendant qu'il est dans cette situation, Cécile et Germeuil entrent.)

GERMEUIL, *s'arrêtant sur le fond, et regardant tristement Saint-Albin, dit à Cécile :*

Le voilà, le malheureux ! Il est accablé, et il ignore que, dans ce moment... Que je le plains !
Mademoiselle, parlez-lui.

CÉCILE.

Saint-Albin !

SAINT-ALBIN, *qui ne les voit point, mais qui les entend approcher, leur crie, sans les regarder :*

Qui que vous soyez, allez retrouver les barbares qui vous envoient. Retirez-vous.

CÉCILE.

Mon frère, c'est moi ; c'est Cécile qui connoît votre peine et qui vient à vous.

SAINT-ALBIN, *toujours dans la même position.*
Retirez-vous.

CÉCILE.

Je m'en irai, si je vous afflige.

SAINT-ALBIN.

Vous m'affligez. Vous m'affligez.

(*Cécile s'en va.*)

SAINT-ALBIN, *rappelant sa sœur d'une voix foible et douloureuse.*

Cécile !

CÉCILE, *s'approchant de son frère.*

Mon frère ?

SAINT-ALBIN, *la prenant par la main, sans changer de situation et sans la regarder.*

Elle m'aimoit. Ils me l'ont ôtée. Elle me fuit.

GERMEUIL, *à lui-même.*

Plût au ciel !

SAINT-ALBIN.

J'ai tout perdu, ma sœur, j'ai tout perdu.

CÉCILE.

Il vous reste une sœur, un ami.

SAINT-ALBIN, *se relevant avec vivacité.*

Où est Germeuil?

CÉCILE.

Le voilà.

SAINT-ALBIN *se promène un moment en silence,*
puis il dit :

Ma sœur, laissez-nous. (*Cécile parle bas à Germeuil et sort.*) (*Saint-Albin en se promenant et à plusieurs reprises.*) Oui... C'est le seul parti qui me reste... et j'y suis résolu.

SCÈNE XVII.

SAINT-ALBIN, GERMEUIL.

SAINT-ALBIN.

Germeuil, personne ne nous entend?

GERMEUIL.

Qu'avez-vous à me dire?

SAINT-ALBIN.

J'aime Sophie; j'en suis aimé. Vous aimez Cécile, et Cécile vous aime.

GERMEUIL

Moi, votre sœur!

SAINT-ALBIN.

Vous, ma sœur. Mais la même persécution qu'on me fait vous attend; et, si vous avez du courage, nous irons, Sophie, Cécile, vous et moi, chercher le bonheur loin de ceux qui nous entourent et nous tyrannisent.

GERMEUIL.

Qu'ai-je entendu?... Il ne me manquoit que cette confiance!... Qu'osez-vous entreprendre, et que me conseillez-vous? C'est ainsi que je reconnoitrois les bienfaits dont votre père m'a comblé depuis que je respire! Pour prix de sa tendresse, je remplirois son ame de douleur, et je l'enverrois au tombeau en maudissant le jour qu'il me reçut chez lui!

SAINT-ALBIN.

Vous avez des scrupules, n'en parlons plus.

GERMEUIL.

L'action que vous me proposez, et celle que vous avez résolue, sont deux crimes. (*avec vivacité.*) Saint-Albin, abandonnez votre projet. Vous avez encouru la disgrâce de votre père, et vous allez la mériter, attirer sur vous le blâme public, et vous exposer à la poursuite des lois, désespérer celle que vous aimez... Quelles peines vous vous préparez!... Quel trouble vous me causez!...

SAINT-ALBIN.

Si je ne peux compter sur votre secours, épargnez-moi vos conseils.

GERMEUIL.

Vous vous perdez.

SAINT-ALBIN.

Le sort en est jeté.

GERMEUIL.

Vous me perdez moi-même, vous me perdez... Que dirai-je à votre père, lorsqu'il m'apportera sa douleur?... A votre oncle?... Oncle cruel! neveu plus cruel encore!... Avez-vous dû me confier vos desseins?... Que suis-je venu chercher ici?... Pourquoi vous ai-je vu?...

SAINT-ALBIN.

Adieu, Germeuil. Embrassez-moi. Je compte sur votre discrétion.

GERMEUIL.

Où courez-vous?

SAINT-ALBIN.

M'assurer le seul bien dont je fasse cas, et m'éloigner d'ici pour jamais.

SCÈNE XVIII.

GERMEUIL.

Le sort m'en veut-il assez ! Le voilà résolu d'enlever sa maîtresse ; et il ignore qu'au même instant son oncle travaille à la faire enfermer... Je deviens coup sur coup leur confident et leur complice... Quelle situation est la mienne ! Encore, si je pouvois m'ouvrir au père respectable... Mais ils ont exigé le secret... Y manquer, je ne puis ni ne le dois... Voilà ce que le commandeur a vu lorsqu'il s'est adressé à moi, à moi qu'il déteste, pour l'exécution de l'ordre injuste qu'il sollicite... En me présentant sa fortune et sa nièce, deux appâts auxquels il n' imagine pas qu'ou résiste, son but est de m'embarquer dans un complot qui me perde... Si son neveu le prévient, autres dangers... Mais Cécile sait tout ; elle connoît mon innocence... Eh ! que servira son témoignage contre le cri de la famille entière qui se soulèvera contre moi?... Dans quels embarras ils m'ont précipité, le neveu par indiscretion, l'oncle par méchanceté!... Et toi, malheureuse innocente, dont les intérêts ne touchent personne, qui te sauvera de deux hommes violents qui ont

également résolu ta ruine?... L'un m'attend pour la consommer, l'autre y court; et je n'ai qu'un instant... Ne le perdons pas... Emparons-nous d'abord de l'ordre. Je m'expose, je le sais; mais il faut faire son devoir, et fermer les yeux sur le reste.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCÈNE I.

GERMEUIL, CÉCILE.

GERMEUIL, *d'un ton suppliant.*
Mademoiselle.

CÉCILE.

Laissez-moi : qu'osez-vous me demander ? Je recevrais la maîtresse de mon frère chez moi ! chez moi ! dans mon appartement ! dans la maison de mon père ! Laissez-moi, vous dis-je ; je ne veux pas vous entendre.

GERMEUIL.

C'est le seul asile qui lui reste, et le seul qu'elle puisse accepter.

CÉCILE.

Non, non, non.

GERMEUIL.

Je ne vous demande qu'un instant ; que je puisse regarder autour de moi, me reconnoître.

CÉCILE.

Non, non... Une inconnue !

GERMEUIL.

Une infortunée, à qui vous ne pourriez refuser de la commisération, si vous la voyiez.

CÉCILE.

Que diroit mon père?

GERMEUIL.

Le respecte-t-il moins que vous? Craindrois-je moins de l'offenser?

CÉCILE.

Et le commandeur.

GERMEUIL.

C'est un homme barbare.

CÉCILE.

Vous êtes la cause de toutes mes peines.

GERMEUIL.

Dans cette conjoncture difficile, c'est votre frère, c'est votre oncle que je vous prie de considérer; épargnez-leur à chacun une action odieuse.

CÉCILE.

La maîtresse de mon frère! une inconnue! Non, monsieur; mon cœur me dit que cela est mal, et il ne m'a jamais trompée. Ne m'en parlez plus; je tremble qu'on ne nous écoute.

GERMEUIL.

Ne craignez rien. Votre père est tout à sa douleur, le commandeur et votre frère à leurs pro-

jets ; les gens sont écartés : j'ai pressenti votre répugnance...

CÉCILE.

Qu'avez-vous fait ?

GERMEUIL.

Le moment m'a paru favorable, et je l'ai introduite ici : elle y est. La voilà. Renvoyez-la, mademoiselle.

CÉCILE.

Germeuil, qu'avez-vous fait ?

SCÈNE II.

GERMEUIL, CÉCILE, SOPHIE.

(Sophie entre sur la scène comme une troublée. Elle ne voit point ; elle n'entend point ; elle ne sait où elle est. Cécile, de son côté, est dans une agitation extrême.)

SOPHIE.

Je ne sais où je suis... je ne sais où je vais...
Il me semble que je marche dans les ténèbres...
Ne rencontrerai-je personne qui me conduise ?
O ciel ! ne m'abandonnez pas.

GERMEUIL, *l'appelant*.

Mademoiselle ! mademoiselle !

SOPHIE.

Qui est-ce qui m'appelle ?

GERMEUIL.

C'est moi, mademoiselle, c'est moi.

SOPHIE.

Qui êtes-vous? où êtes-vous? Qui que vous soyez, secourez-moi... sauvez-moi...

GERMEUIL *va la prendre par la main, et lui dit :*

Venez... mon enfant... Par ici.

SOPHIE *fait quelques pas et tombe sur ses genoux.*

Je ne puis... La force m'abandonne... Je succombe...

CÉCILE.

O ciel! (à Germeuil.) Appelez. Eh! non, n'appelez pas.

(Germeuil et Cécile relèvent Sophie et la mettent sur un fauteuil.)

SOPHIE, *les yeux fermés et comme dans le délire de la défaillance.*

Les crnels!... Que leur ai-je fait? (*Elle regarde autour d'elle avec toutes les marques de l'effroi.*)

GERMEUIL.

Rassurez-vous; je suis l'ami de Saint-Albin, et mademoiselle est sa sœur.

SOPHIE, *après un moment de silence.*

Mademoiselle, que vous dirai-je? Voyez ma peine. Elle est au-dessus de mes forces... Je suis à vos pieds (*Elle se jette aux genoux de Cécile.*)
(Cécile fait rasseoir Sophie.)

SOPHIE.

Je suis une infortunée qui cherche un asile...

C'est votre oncle et votre frère que je fuis... Votre oncle, que je ne connois pas, et que je n'ai jamais offensé : votre frère... Ah ! ce n'est pas de lui que j'attendois mon chagrin !... Que vais-je devenir, si vous m'abandonnez ? Ils accompliront sur moi leurs desseins... Secourez-moi, sauvez-moi... Sauvez-moi d'eux : sauvez-moi de moi-même. Ils ne savent pas ce que peut oser celle qui craint le déshonneur, et qu'on réduit à la nécessité de haïr la vie... Je n'ai pas cherché mon malheur, et je n'ai rien à me reprocher... Je travaillois ; je vivois tranquille... Les jours de la douleur sont venus. Ce sont vos parents qui les ont amenés sur moi, et je pleurerai toute ma vie, parce qu'ils m'ont connue.

CÉCILE.

Qu'elle me peine ! Oh ! que ceux qui peuvent la tourmenter sont méchants !

(*Ici la pitié succède à l'agitation dans le cœur de Cécile. Elle se penche sur le dos d'un fauteuil du côté de Sophie, et celle-ci continue :*)

SOPHIE.

J'ai une mère qui m'aime... Comment reparoi-
trois-je devant elle ?... Mademoiselle , conservez
une fille à sa mère, je vous en conjure par la
vôtre, si vous l'avez encore... Je ne peux rien ;
mais il est un être qui peut tout, et devant lequel

les œuvres de la commisération ne sont pas perdues... Mademoiselle! (*Elle se jette aux genoux de Cécile.*)

CÉCILE *s'approche d'elle, et lui tend les mains.*
Levez-vous.

GERMEUIL, *à Cécile.*

Vos yeux se remplissent de larmes. Son malheur vous a touchée.

CÉCILE, *à Germeuil.*

Qu'avez-vous fait?

SOPHIE.

Dieu soit loué; tous les cœurs ne sont pas endurcis.

CÉCILE, *à Sophie.*

Je connois le mien. Je ne voulois ni vous voir ni vous entendre... Enfant aimable et malheureux, comment vous nommez-vous?

SOPHIE.

Sophie.

CÉCILE, *en l'embrassant.*

Sophie, venez. (*Germeuil se jette aux genoux de Cécile, et lui prend une main qu'il baise sans parler.*) Que me demandez-vous encore? Ne fais-je pas tout ce que vous voulez?

GERMEUIL, *en se relevant, à part.*

Imprudent! Qu'allois-je lui dire?...

SCÈNE III.

MADemoiselle CLAIRET, SOPHIE, CÉCILE,
GERMEUIL.

(Cécile ouvre la porte de sa chambre, appelle mademoiselle Clairet, lui remet Sophie, et lui parle à l'oreille.)

M^{lle} CLAIRET, à Cécile.

J'entends, mademoiselle. Reposez-vous sur moi.

SCÈNE IV.

GERMEUIL, CÉCILE.

CÉCILE, après un moment de silence, avec
chagrin.

Me voilà, grace à vous, à la merci de mes gens.

GERMEUIL.

Je ne vous ai demandé qu'un instant pour lui trouver un asile. Quel mérite y auroit-il à faire le bien, s'il n'y avoit aucun inconvénient?

CÉCILE.

Que les hommes sont dangereux!... Éloignez-vous... Vous vous en allez, je crois?

GERMEUIL.

Je vous obéis.

CÉCILE.

Fort bien ! après m'avoir mise dans la position la plus cruelle, il ne vous reste plus qu'à m'y laisser. Allez, monsieur, allez.

GERMEUIL.

Que je suis malheureux !

CÉCILE.

Vous vous plaignez, je crois ?

GERMEUIL.

Je ne fais rien qui ne vous déplaie.

CÉCILE.

Vous m'impatientez... Songez que je suis dans un trouble qui ne me laissera rien prévoir, rien prévenir. Comment oserai-je lever les yeux devant mon père ? S'il s'aperçoit de mon embarras et qu'il m'interroge, je ne mentirai pas. Savez-vous qu'il ne faut qu'un mot inconsidéré pour éclairer un homme tel que le commandeur !... Et mon frère... Je redoute d'avance le spectacle de sa douleur. Que va-t-il devenir, lorsqu'il ne trouvera plus Sophie ?... Monsieur, ne me quittez pas un moment, si vous ne voulez pas que tout se découvre... Mais on vient. Allez. Restez... Non : retirez-vous...

SCÈNE V.

CÉCILE.

Ciel ! dans quel état je suis !

SCÈNE VI.

CÉCILE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR, *à sa manière.*

Cécile, te voilà seule ?

CÉCILE, *d'une voix altérée.*

Oui, mon cher oncle. C'est assez mon goût.

LE COMMANDEUR.

Je te croyois avec l'ami.

CÉCILE.

Qui ? l'ami ?

LE COMMANDEUR.

Eh ! Germeuil.

CÉCILE.

Il vient de sortir.

LE COMMANDEUR.

Que te disoit-il ? Que lui disois-tu ?

CÉCILE.

Des choses déplaisantes, comme c'est sa coutume.

LE COMMANDEUR.

Je ne vous conçois pas. Vous ne pouvez vous accorder un moment ; cela me fâche. Il a de l'esprit, des talents, des connoissances, des mœurs dont je fais grand cas. Point de fortune à la vérité, mais de la naissance. Je l'estime, et je lui ai conseillé de penser à toi.

CÉCILE.

Qu'appellez-vous, penser à moi ?

LE COMMANDEUR.

Cela s'entend. Tu n'as pas résolu de rester fille apparemment ?

CÉCILE.

Pardonnez-moi, monsieur, c'est mon projet.

LE COMMANDEUR.

Cécile, veux-tu que je te parle à cœur ouvert ? Je suis entièrement détaché de ton frère : c'est une ame dure, un esprit intraitable ; et il vient encore tout-à-l'heure d'en user avec moi d'une manière indigne, et que je ne lui pardonnerai de ma vie... Il peut à présent courir tant qu'il voudra, après la créature dont il s'est entêté, je ne m'en soucie plus... On se lasse à la fin d'être bon... Toute ma tendresse s'est retirée sur toi, ma chère nièce... Si tu voulois un peu ton bonheur, celui de ton père et le mien...

CÉCILE.

Vous devez le supposer.

LE COMMANDEUR.

Mais tu ne me demandes pas ce qu'il faudroit faire ?

CÉCILE.

Vous ne me le laisserez pas ignorer.

LE COMMANDEUR.

Tu as raison. Eh bien ! il faudroit te rapprocher de Germeuil. C'est un mariage auquel ton père ne consentira pas sans la dernière répugnance ; mais je parlerai, je lèverai les obstacles : si tu veux, j'en fais mon affaire.

CÉCILE.

Vous me conseillerez de penser à quelqu'un qui ne seroit pas du choix de mon père ?

LE COMMANDEUR.

Il n'est pas riche, tout tient à cela ; mais je te l'ai dit, ton frère ne m'est plus rien, et je vous assurerai tout mon bien. Cécile, cela vaut la peine d'y réfléchir.

CÉCILE.

Moi, que je dépouille mon frère !

LE COMMANDEUR.

Qu'appelles-tu, dépouiller ? Je ne vous dois rien. Ma fortune est à moi, et elle me coûte assez pour en disposer à mon gré.

CÉCILE.

Mon oncle, je n'examinerai point jusqu'où les parents sont les maîtres de leur fortune, et s'ils peuvent, sans injustice, la transporter où il leur plaît. Je sais que je ne pourrois accepter la vôtre sans honte, et c'en est assez pour moi.

LE COMMANDEUR.

Et tu erois que Saint-Albin en feroit autant pour sa sœur?

CÉCILE.

Je connois mon frère; et, s'il étoit ici, nous n'aurions tous les deux qu'une voix.

LE COMMANDEUR.

Et que me diriez-vous?

CÉCILE.

Monsieur le commandeur, ne me pressez pas : je suis vraie.

LE COMMANDEUR.

Tant mieux; parle, j'aime la vérité. Tu dis?

CÉCILE.

Que c'est une inhumanité sans exemple que d'avoir en province des parents plongés dans l'indigence, que vous frustrez d'une fortune qui leur appartient, et dont ils ont un besoin si grand, que nous ne voulons, ni mon frère, ni moi, d'un bien qu'il faudroit restituer à ceux à qui les lois de la nature et de la société l'ont destiné.

LE COMMANDEUR.

Eh bien ! vous ne l'aurez ni l'un ni l'autre. Je vous abandonnerai tous. Je sortirai d'une maison où tout va au rebours du sens commun, où rien n'égale l'insolence des enfants, si ce n'est l'imbécillité du maître. Je jouirai de la vie, et je ne me tourmenterai pas davantage pour des ingrats.

CÉCILE.

Mon cher oncle, vous ferez bien.

LE COMMANDEUR.

Mademoiselle, votre approbation est de trop, et je vous conseille de vous écouter. Je sais ce qui se passe dans votre ame ; je ne suis pas la dupe de votre désintéressement, et vos petits secrets ne sont pas aussi cachés que vous l'imaginez. Mais il suffit... et je m'entends.

SCÈNE VII.

CÉCILE, LE COMMANDEUR, LE PÈRE DE
FAMILLE, SAINT-ALBIN.

(Le père de famille entre le premier, son fils le suit.)

SAINT-ALBIN, *violent, désolé, éperdu, ici et dans
toute la scène.*

Elles n'y sont plus... On ne sait ce qu'elles
sont devenues... Elles ont disparu.

LE COMMANDEUR, *à part.*

Bon. Mon ordre est exécuté.

SAINT-ALBIN.

Mon père, écoutez la prière d'un fils désespéré. Rendez-lui Sophie. Il est impossible qu'il vive sans elle. Vous faites le bonheur de tout ce qui vous environne ; votre fils sera-t-il le seul que vous ayez rendu malheureux !... Elle n'y est plus... elles ont disparu... Que ferai-je?... quelle sera ma vie ?

LE COMMANDEUR, *à part.*

Il a fait diligence.

SAINT-ALBIN.

Mon père !

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je n'ai aucune part à leur absence. Je vous l'ai déjà dit ; croyez-moi. (*Il se promène lentement, la tête baissée et l'air chagrin.*)

SAINT-ALBIN s'écrie, en se tournant vers le fond.

Sophie, où êtes-vous ? qu'êtes-vous devenue ?.. Ah !...

CÉCILE, *à part.*

Voilà ce que j'avois prévu.

LE COMMANDEUR, *à part.*

Consommons notre ouvrage. Allons (*à son neveu, d'un ton compatissant.*) Saint-Albin !

SAINT-ALBIN.

Monsieur, laissez-moi. Je ne me repens que trop de vous avoir écouté... Je la suivais... Je l'aurois fléchie... et je l'ai perdue !

LE COMMANDEUR.

Saint-Albin !

SAINT-ALBIN.

Laissez-moi.

LE COMMANDEUR.

J'ai causé ta peine, et j'en suis affligé.

SAINT-ALBIN.

Que je suis malheureux !

LE COMMANDEUR.

Germeuil me l'avoit bien dit. Mais aussi, qui pouvoit imaginer que, pour une fille comme il y en a tant, tu tomberois dans l'état où je te vois ?

SAINT-ALBIN, *avec terreur.*

Que dites-vous de Germeuil ?

LE COMMANDEUR.

Je dis... Rien...

SAINT-ALBIN.

Tout me manqueroit-il en un jour ? et le malheur qui me poursuit m'auroit-il encore ôté mon ami ? Monsieur le commandeur, achevez.

LE COMMANDEUR.

Germeuil et moi... Je n'ose te l'avouer... Tu ne nous le pardonneras jamais ..

LE PÈRE DE FAMILLE, *au commandeur.*

Qu'avez vous fait ? Seroit-il possible !... Mon frère , expliquez-vous.

LE COMMANDEUR.

Cécile... Germeuil te l'aura confié?... Dis pour moi.

SAINT-ALBIN, *au commandeur.*

Vous me faites mourir.

LE PÈRE DE FAMILLE, *avec sévérité.*

Cécile , vous vous troublez !

SAINT-ALBIN.

Ma sœur !

LE PÈRE DE FAMILLE, *regardant encore sa fille avec sévérité.*

Cécile ! Mais , non ; le projet est trop odieux. Ma fille et Germeuil en sont incapables.

SAINT-ALBIN.

Je tremble... je frémis... O ciel ! de quoi suis-je menacé ?

LE PÈRE DE FAMILLE, *avec sévérité.*

Monsieur le commandeur , expliquez - vous , vous dis-je , et cessez de me tourmenter par les soupçons que vous répandez sur tout ce qui m'entoure. (*Le père de famille se promène : il est indigné. Le commandeur, hypocrite, paroît honteux et se tait. Cécile a l'air consterné. Saint-Albin a les yeux sur le commandeur, et attend avec*

effroi qu'il s'explique. Le père de famille au commandeur.) Avez-vous résolu de garder long-temps ce silence cruel?

LE COMMANDEUR, à sa nièce.

Puisque tu te tais, et qu'il faut que je parle...
(à Saint-Albin. Ta maîtresse...)

SAINT-ALBIN.

Sophie?

LE COMMANDEUR.

Est renfermée.

SAINT-ALBIN.

Grand Dieu!

LE COMMANDEUR.

J'ai obtenu l'ordre... Et Germeuil s'est chargé du reste.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Germeuil!

SAINT-ALBIN.

Lui!

CÉCILE.

Mon frère, il n'en est rien.

SAINT-ALBIN.

Sophie... Et c'est Germeuil! (*Il se renverse sur un fauteuil, avec toutes les marques du désespoir.*)

LE PÈRE DE FAMILLE, au commandeur.

Et que vous a fait cette infortunée, pour ajou-

ter à son malheur la perte de l'honneur et de la liberté? Quels droits avez-vous sur elle?

LE COMMANDEUR.

La maison est honnête.

SAINT-ALBIN.

Je la vois... je vois ses larmes; j'entends ses cris, et je ne meurs pas! (*au commandeur.*) Barbare! appelez votre indigne complice. Venez tous les deux; par pitié, arrachez-moi la vie... Sophie!... Mon père, secourez-moi; sauvez-moi de mon désespoir. (*Il se jette entre les bras de son père.*)

LE PÈRE DE FAMILLE.

Calmez-vous, malheureux.

SAINT-ALBIN, *entre les bras de son père, et d'un ton plaintif et douloureux.*

Germeuil!... lui!... lui!...

LE COMMANDEUR.

Il n'a fait que ce que tout autre auroit fait à sa place.

SAINT-ALBIN, *toujours sur le sein de son père et du même ton.*

Qui se dit mon ami! Le perfide!

LE PÈRE DE FAMILLE.

Sur qui compter désormais?

LE COMMANDEUR.

Il ne le vouloit pas; mais je lui ai promis ma fortune et ma nièce.

CÉCILE.

Mon père, Germeuil n'est ni vil ni perfide.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Qu'est-il donc ?

SAINT-ALBIN, à son père.

Écoutez, et connoissez-le... Ah, le traître !... Chargé de votre indignation, irrité par cet oncle inhumain... abandonné de Sophie...

LE PÈRE DE FAMILLE.

Eh bien ?

SAINT-ALBIN.

J'allois, dans mon désespoir, m'en saisir et l'emporter au bout du monde... Non, jamais homme ne fut plus indignement joué... Il vient à moi... Je lui confie ma pensée comme à mon ami... Il me blâme... Il me dissuade... Il m'arrête... Et c'est pour me trahir, me livrer, me perdre... Il lui en coûtera la vie.

SCÈNE VIII.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR,
CÉCILE, SAINT-ALBIN, GERMEUIL.

CÉCILE, qui la première aperçoit Germeuil, court
à lui et lui crie :

Germeuil ! où allez-vous ?

SAINT-ALBIN *s'avance vers lui, et lui crie avec fureur :*

Traître, où est elle ? Rends-la-moi, et te prépare à défendre ta vie.

LE PÈRE DE FAMILLE, *courant après Saint-Albin.*

Mon fils !

CÉCILE.

Mon frère ! arrêtez... Je me meurs...

(*Elle tombe dans un fauteuil.*)

LE COMMANDEUR, *au père de famille.*
Y prend-elle intérêt ? Qu'en dites-vous ?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Germeuil, retirez-vous.

GERMEUIL.

Monsieur, permettez que je reste.

SAINT-ALBIN.

Que t'a fait Sophie ? Que t'ai-je fait pour me trahir ?

LE PÈRE DE FAMILLE, *toujours à Germeuil.*

Vous avez commis une action odieuse.

SAINT-ALBIN.

Si ma sœur t'est chère, si tu la voulois, ne valoit-il pas mieux?... Je te l'avois proposée... Mais c'est par une trahison qu'il te convenoit de l'obtenir... Homme vil, tu t'es trompé... Tu ne connois, ni Cécile, ni mon père, ni ce commandeur

qui t'a dégradé, et qui jouit maintenant de ta confusion... Tu ne réponds rien ! Tu te tais !

GERMEUIL, *avec froideur et fermeté.*

Je vous écoute, monsieur, et je vois qu'on ôte ici l'estime, en un moment, à celui qui a passé toute sa vie à la mériter. J'attendois autre chose.

LE PÈRE DE FAMILLE.

N'ajoutez pas la fausseté à la perfidie. Retirez-vous.

GERMEUIL.

Je ne suis ni faux ni perfide.

SAINT-ALBIN.

Quelle insolente intrépidité !

LE COMMANDEUR, *à Germeuil.*

Mon ami, il n'est plus temps de dissimuler. J'ai tout avoué.

GERMEUIL, *au commandeur.*

Monsieur, je vous entends, et je vous reconnois.

LE COMMANDEUR.

Que veux-tu dire ? Je t'ai promis ma fortune et ma nièce : c'est notre traité, et il tient.

GERMEUIL.

Je n'estime pas assez la fortune pour en vouloir au prix de l'honneur ; et votre nièce ne doit pas être la récompense d'une perfidie... Voilà votre ordre.

LE COMMANDEUR, *en le reprenant.*

Voyons, voyons.

GERMEUIL.

Il seroit en d'autres mains, si j'en avois fait usage.

SAINT-ALBIN.

Qu'ai-je entendu ? Sophie est libre !

GERMEUIL.

Saint-Albin, apprenez à vous méfier des apparences, et à rendre justice à un homme d'honneur.
(*au commandeur.*) Monsieur, je vous salue.
(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR,
SAINT-ALBIN, CÉCILE.

LE PÈRE DE FAMILLE, *avec regret.*

J'ai jugé trop vite. Je l'ai offensé.

LE COMMANDEUR, *stupéfait, regarde sa lettre de cachet.*

Il m'a joué.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Vous méritez cette humiliation.

LE COMMANDEUR.

Fort bien ! Encouragez-les à me manquer ; ils n'y sont pas assez disposés.

SAINT-ALBIN.

En quelque endroit qu'elle soit, sa bonne doit être revenue... J'irai. Je verrai sa bonne. Je m'accuserai, j'embrasserai ses genoux, je pleurerai, je la toucherai, et je percerai ce mystère.

(*Il va pour sortir.*)

CÉCILE, *en le suivant.*

Mon frère !

SAINT-ALBIN, *à Cécile.*

Ma sœur, de grace, faites ma paix avec Germeuil.

SCÈNE X.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

Vous avez entendu ?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Oui, mon frère.

LE COMMANDEUR.

Savez-vous où il va ?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je le sais.

LE COMMANDEUR.

Et vous ne l'arrêtez pas ?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Non.

LE COMMANDEUR.

Et s'il vient à retrouver cette fille ?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je compte beaucoup sur elle : c'est un enfant, mais c'est un enfant bien né ; et , dans cette circonstance , elle fera plus que vous et moi.

LE COMMANDEUR.

Bien imaginé !

LE PÈRE DE FAMILLE.

Mon fils n'est pas dans un moment où la raison puisse quelque chose sur lui.

LE COMMANDEUR.

Donc il n'a qu'à se perdre ? J'enrage. Et vous êtes un père de famille , vous ?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Pourriez-vous m'apprendre ce qu'il faut faire ?

LE COMMANDEUR.

Ce qu'il faut faire ! Être le maître chez soi ; se montrer homme d'abord , et père après , s'ils le méritent.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Et contre qui , s'il vous plaît , faut-il que j'agisse ?

LE COMMANDEUR.

Contre qui ? Belle question ! Contre tous : contre ce Germeuil , qui nourrit votre fils dans son extravagance , qui cherche à faire entrer une créature dans la famille pour s'en ouvrir la porte à lui-même , et que je chasserois de ma maison :

contre une fille qui devient de jour en jour plus insolente, qui me manque à moi, qui vous manquera bientôt à vous, et que j'enfermerois dans un couvent : contre un fils qui a perdu tout sentiment d'honneur, qui va nous couvrir de ridicule et de honte, et à qui je rendrois la vie si dure, qu'il ne seroit pas tenté plus long-temps de se soustraire à mon autorité. Pour la vieille qui l'a attiré chez elle, et la jeune dont il a la tête tournée, il y a beau jour que j'aurois fait sauter tout cela. C'est par où j'aurois commencé; et, à votre place, je rougirois qu'un autre s'en fût avisé le premier... Mais il faudroit de la fermeté, et nous n'en avons point.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je vous entends : c'est-à-dire que je chasserai de ma maison un homme que j'y ai reçu au sortir du berceau, à qui j'ai servi de père, qui s'est attaché à mes intérêts depuis qu'il se connoît, qui aura perdu ses plus belles années auprès de moi, qui n'aura plus de ressource, si je l'abandonne, et à qui il faut que mon amitié soit funeste, si elle ne lui devient pas utile; et cela, sous prétexte qu'il donne de mauvais conseils à mon fils, dont il a désapprouvé les projets; qu'il sert une malheureuse créature, que peut-être il n'a jamais vue, ou plutôt parcequ'il n'a pas voulu être l'in-

strument de sa perte. J'enfermerai ma fille dans un convent, je chargerai sa conduite ou son caractère de soupçons désavantageux, je flétrirai sa réputation; et cela, parcequ'elle aura quelquefois usé de représailles avec monsieur le commandeur; qu'irritée par son humeur chagrine, elle sera sortie de son caractère, et qu'il lui sera échappé un mot peu mesuré. Je me rendrai odieux à mon fils, j'éteindrai dans son ame les sentiments qu'il me doit, j'achèverai d'enflammer son caractère impétueux, et de le porter à quelque éclat qui le déshonore dans le monde tout en y entrant; et cela, parcequ'il a rencontré une infortunée qui a des charmes et de la vertu, et que, par un mouvement de jeunesse qui marque au fond la bonté de son naturel, il a pris un attachement qui m'afflige. N'avez-vous pas honte de vos conseils? Vous qui devriez être le protecteur de mes enfants auprès de moi, c'est vous qui les accusez : vous leur cherchez des torts, vous exagérez ceux qu'ils ont, et vous seriez fâché de ne leur en pas trouver.

LE COMMANDEUR.

C'est un chagrin que j'ai rarement.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Et ces femmes contre lesquelles vous obtenez un ordre?

LE COMMANDEUR.

Il ne vous restoit plus que d'en prendre aussi la défense. Allez, allez.

LE PÈRE DE FAMILLE.

J'ai tort. Il y a des choses qu'il ne faut pas vouloir vous faire sentir, mon frère. Mais cette affaire me touchoit d'assez près, ce me semble, pour que vous daignassiez m'en dire un mot.

LE COMMANDEUR.

C'est moi qui ai tort, et vous avez toujours raison.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Non, monsieur le commandeur, vous ne ferez de moi ni un père dur et injuste, ni un homme ingrat et malfaisant. Je ne commettrai point une violence, parce qu'elle est de mon intérêt ; je ne renoncerai point à mes espérances, parcequ'il est survenu des obstacles qui les éloignent, et je ne ferai point un désert de ma maison, parcequ'il s'y passe des choses qui me déplaisent comme à vous.

LE COMMANDEUR.

Voilà qui est expliqué. Oh bien ! conservez votre chère fille, aimez bien votre cher fils, laissez en paix les créatures qui le perdent ; cela est trop sage pour qu'on s'y oppose : mais pour votre Germeuil, je vous avertis que nous ne pouvons plus loger, lui et moi, sous le même toit...

Il n'y a point de milieu ; il faut qu'il soit hors d'ici aujourd'hui, ou que j'en sorte demain.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Monsieur le commandeur, vous êtes le maître.

LE COMMANDEUR.

Je m'en doutois. Vous seriez enchanté que je m'en allasse, n'est-ce pas ? Mais je resterai : oui, je resterai ; ne fût-ce que pour vous remettre sous le nez vos sottises, et vous en faire honte. Je suis curieux de savoir ce que tout ceci deviendra.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

SAINT-ALBIN *entre furieux.*

Tout est éclairci ; le traître Germeuil est démasqué. Malheur à lui ! malheur à lui ! C'est lui qui a emmené Sophie ; il l'a arrachée des bras de sa bonne. Je ne le quitte plus qu'il ne m'ait instruit. (*Il appelle.*) Philippe !

SCÈNE II.

SAINT-ALBIN, PHILIPPE.

PHILIPPE.

Monsieur ?

SAINT-ALBIN, *en donnant une lettre.*

Portez cela.

PHILIPPE.

A qui, monsieur ?

SAINT-ALBIN.

A Germeuil... (*Philippe va pour sortir ; il s'arrête et revient sur ses pas.*) Je lui arrache l'aveu de son crime, et le secret de sa retraite, et je cours

par-tout où me conduira l'espoir de la retrouver.
(*Il aperçoit Philippe, qui est resté.*) Tu n'es pas
allé, reviens?

PHILIPPE.

Monsieur. .

SAINT-ALBIN.

Eh bien ?

PHILIPPE.

N'y a-t-il rien là-dedans dont monsieur votre
père soit fâché?

SAINT-ALBIN.

Marchez.

SCÈNE III.

SAINT-ALBIN.

Lui qui me doit tout!...

SCÈNE IV.

CÉCILE, SAINT-ALBIN

SAINT-ALBIN, *continuant.*

Que j'ai cent fois défendu contre le comman-
deur!... A qui... (*En apercevant sa sœur.*) Mal-
heureuse, à quel homme t'es-tu attachée!...

CÉCILE.

Que dites-vous ? qu'avez-vous ? Mon frère , vous m'effrayez.

SAINT-ALBIN.

Le perfide ! le traître !... Elle alloit dans la confiance qu'on la menoit ici... Il a abusé de votre nom...

CÉCILE.

Germeuil est innocent.

SAINT-ALBIN.

Il a pu voir leurs larmes ! entendre leurs cris ! les arracher l'une à l'autre ! Le barbare !

CÉCILE.

Ce n'est point un barbare , c'est votre ami.

SAINT-ALBIN.

Mon ami !... Je le voulois... Il n'a tenu qu'à lui de partager mon sort... d'aller lui et moi , vous et Sophie...

CÉCILE.

Qu'entends-je ?... Vous lui auriez proposé...

SAINT-ALBIN.

Que ne me dit-il pas ? que ne m'opposa-t-il pas ? Avec quelle fausseté...

CÉCILE.

C'est un homme d'honneur : oui , Saint-Albin , et c'est en l'accusant que vous achevez de m'en convaincre.

SAINT-ALBIN.

Qu'osez-vous dire?... Tremblez, tremblez... Le défendre, c'est redoubler ma fureur... Éloignez-vous.

CÉCILE.

Non, mon frère ; vous m'écoutez. Germenil... Rendez-lui justice... Ne le connoissez-vous plus ? un moment l'a-t-il pu changer ?... Vous l'accusez ! vous !... Homme injuste !

SAINT-ALBIN.

Malheur à toi, s'il te reste de la tendresse !... Je pleure... Tu pleureras bientôt aussi.

CÉCILE, *avec terreur et d'une voix tremblante.*

Vous avez un dessein ?

SAINT-ALBIN.

Par pitié pour vous, ne m'interrogez pas.

CÉCILE.

Vous me haïssez ?

SAINT-ALBIN.

Je vous plains.

CÉCILE.

Vous attendez mon père ?

SAINT-ALBIN.

Je le fuis ; je fuis toute la terre.

CÉCILE.

Je le vois ; vous voulez perdre Germenil... vous

voulez me perdre... Eh bien ! perdez-nous... dites à mon père...

SAINT-ALBIN.

Je n'ai plus rien à lui dire... Il sait tout.

CÉCILE.

Ah ciel !

SCÈNE V.

SAINT-ALBIN, CÉCILE, LE PÈRE DE FAMILLE.

(Saint-Albin marque d'abord de l'impatience à l'approche de son père : ensuite il reste immobile.)

LE PÈRE DE FAMILLE.

Tu me fuis, et je ne peux t'abandonner !... Je n'ai plus de fils, et il te reste toujours un père !... Saint-Albin, pourquoi me fuyez-vous ?... Je ne viens pas vous affliger davantage, et exposer mon autorité à de nouveaux mépris... Mon fils, mon ami, tu ne veux pas que je meure de chagrin... Nous sommes seuls. Voici ton père, voilà ta sœur : elle pleure, et mes larmes attendent les tiennes pour s'y mêler... Que ce moment sera doux, si tu veux ! Vous avez perdu celle que vous aimiez, et vous l'avez perdue par la perfidie d'un homme qui vous est cher.

SAINT-ALBIN, *en levant les yeux au ciel, avec fureur.*

Ah !

LE PÈRE DE FAMILLE.

Triomphez de vous et de lui. Domptez une passion qui vous dégrade. Montrez-vous digne de moi... Saint-Albin, rendez-moi mon fils. (*Saint-Albin s'éloigne. On voit qu'il voudroit répondre aux sentiments de son père, et qu'il ne le peut pas. Le père de famille suit son fils, en lui criant avec violence :*) Rends-moi mon fils... rends-moi mon fils. (*Saint-Albin va s'appuyer contre le mur, élevant ses mains et cachant sa tête entre ses bras.*) Il ne me répond rien. Ma voix n'arrive plus jusqu'à son cœur. Une passion insensée l'a fermé : elle a tout détruit. Il est devenu stupide et féroce. (*Il se renverse dans un fauteuil et dit :*) O père malheureux ! Le ciel m'a frappé : il me punit dans cet objet de ma foiblesse... J'en mourrai... Cruels enfants ! c'est mon souhait... c'est le vôtre...

CÉCILE, *s'approchant de son père en sanglotant.*

Ah, mon père !

LE PÈRE DE FAMILLE.

Consolez-vous... Vous ne verrez pas long-temps mon chagrin...

CÉCILE, *avec douleur, et saisissant la main de son père.*

Si vous abandonnez vos enfants, que voulez-vous qu'ils deviennent ?

LE PÈRE DE FAMILLE, *après un moment de silence.*

Cécile, j'avois des vues sur vous... Germeuil... Je disois, en vous regardant tous les deux : Voilà celui qui fera le bonheur de ma fille... Elle relèvera la famille de mon ami.

CÉCILE, *surprise.*

Qu'ai-je entendu !

SAINT-ALBIN, *se retournant avec fureur.*

Il auroit épousé ma sœur ! Je l'appellerois mon frère ! lui !

LE PÈRE DE FAMILLE.

Tout m'accable à-la-fois... Il n'y faut plus penser.

SCÈNE VI.

SAINT-ALBIN, CÉCILE, LE PÈRE DE FAMILLE, GERMEUIL.

SAINT-ALBIN.

Le voilà ; le voilà. Sortez, sortez tous.

CÉCILE, *en courant au-devant de Germeuil.*

Germeuil, arrêtez. N'approchez pas, arrêtez.

LE PÈRE DE FAMILLE, *en saisissant son fils par le milieu du corps, et l'entraînant hors de la salle.*

Saint-Albin!... Mon fils!...

(*Germeuil s'avance d'une démarche ferme et tranquille. Saint-Albin, avant que de sortir, détourne la tête, et fait signe à Germeuil.*)

SCÈNE VII.

CÉCILE, GERMEUIL.

CÉCILE.

Suis-je assez malheureuse !

SCÈNE VIII.

CÉCILE, GERMEUIL, LE PÈRE DE FAMILLE,
LE COMMANDEUR.

LE PÈRE DE FAMILLE, *rentrant, rencontre le commandeur sur le fond de la salle.*

Mon frère, dans un moment je suis à vous.

LE COMMANDEUR.

C'est-à-dire que vous ne voulez pas de moi dans celui-ci. Serviteur.

SCÈNE IX.

CÉCILE, GERMEUIL, LE PÈRE DE FAMILLE.

LE PÈRE DE FAMILLE, à *Germeuil*.

La division et le trouble sont dans ma maison, et c'est vous qui les causez... Germeuil, je suis mécontent. Je ne vous reprocherai point ce que j'ai fait pour vous. Vous le voudriez peut-être : mais, après la confiance que je vous ai marquée aujourd'hui, je ne daterai pas de plus loin, je m'attendois à autre chose de votre part... Mon fils médite un rapt ; il vous le confie, et vous me le laissez ignorer. Le commandeur forme un autre projet odieux ; il vous le confie, et vous me le laissez ignorer.

GERMEUIL.

Ils l'avoient exigé.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Avez-vous dû le promettre?... Cependant cette fille dispaçoit, et vous êtes convaincu de l'avoir enmenée... Qu'est-elle devenue ? Que faut-il que j'augure de votre silence ? Mais je ne vous presse pas de répondre. Il y a dans cette conduite une obscurité qu'il ne me convient pas de percer. Quoi qu'il en soit, je m'intéresse à cette fille, et je veux qu'elle se retrouve. Cécile, je ne compte

plus sur la consolation que j'espérois trouver parmi vous. Je pressens les chagrins qui attendent ma vieillesse, et je veux vous épargner la douleur d'en être témoins. Je n'ai rien négligé, je crois, pour votre bonheur, et j'apprendrai avec joie que mes enfants sont heureux.

SCÈNE X.

CÉCILE, GERMEUIL.

(Cécile se jette dans un fauteuil, et penche tristement sa tête sur ses mains.)

GERMEUIL.

Je vois votre inquiétude, et j'attends vos reproches.

CÉCILE.

Je suis désespérée... Mon frère en veut à votre vie.

GERMEUIL.

Sa lettre ne signifie rien. Il se croit offensé ; mais je suis innocent et tranquille.

CÉCILE.

Pourquoi vous ai-je cru ? que n'ai-je suivi mon pressentiment ? Vous avez entendu mon père.

GERMEUIL.

Votre père est un homme juste, et je n'en crains rien.

CÉCILE.

Il vous aimoit, il vous estimoit.

GERMEUIL.

S'il eut ces sentiments, je les recouvrerai.

CÉCILE.

Vous auriez fait le bonheur de sa fille... Cécile eût relevé la famille de son ami.

GERMEUIL.

Ciel! qu'entends-je?

CÉCILE.

Mon père!... Je n'osois lui ouvrir mon cœur... Désolé qu'il étoit de la passion de mon frère, je craignois d'ajouter à sa peine... Pouvois-je penser que, malgré l'opposition, la haine du commandeur... Ah, Germeuil! c'est à vous qu'il me destinoit.

GERMEUIL.

Et vous m'aimiez!... Mais j'ai fait ce que je devois... Quelles qu'en soient les suites, je ne me repentirai point du parti que j'ai pris... Mademoiselle, il faut que vous sachiez tout.

CÉCILE.

Qu'est-il encore arrivé?

GERMEUIL.

Cette femme

CÉCILE.

Qui?

GERMEUIL.

Cette bonne de Sophie...

CÉCILE.

Eh bien ?

GERMEUIL.

Est assise à la porte de la maison. Les gens sont
assemblés autour d'elle. Elle demande à entrer,
à parler.

CÉCILE, *se levant avec précipitation et courant
pour sortir.*

Ah Dieu ! je cours...

GERMEUIL.

Où ?

CÉCILE.

Me jeter aux pieds de mon père.

GERMEUIL.

Arrêtez ; songez...

CÉCILE.

Non, monsieur.

GERMEUIL.

Écoutez-moi.

CÉCILE.

Je n'écoute plus.

GERMEUIL.

Cécile, mademoiselle!...

CÉCILE.

Que voulez-vous de moi ?

GERMEUIL.

J'ai pris mes mesures. On retient cette femme. Elle n'entrera pas; et quand on l'introduiroit, si on ne la conduit pas au commandeur, que dira-t-elle aux autres qu'ils ignorent?

CÉCILE.

Non, monsieur, je ne veux pas être exposée davantage. Mon père saura tout. Mon père est bon; il verra mon innocence, il connoîtra le motif de votre conduite, et j'obtiendrai mon pardon et le vôtre.

GERMEUIL.

Et cette infortunée, à qui vous avez accordé un asile?... Après l'avoir reçue, en disposerez-vous sans la consulter?

CÉCILE.

Mon père est bon.

SCÈNE XI.

CÉCILE, GERMEUIL, SAINT-ALBIN.

(Saint-Albin entre à pas lents; il a l'air sombre et farouche, la tête basse, les bras croisés, et le chapeau renfoncé sur les yeux.)

GERMEUIL, à Cécile.

Voilà votre frère.

CÉCILE, se jette entre Germeuil et lui, et s'écrie :
Saint-Albin!... Germeuil!

SAINT-ALBIN, à Germeuil

Je vous croyois seul, monsieur.

CÉCILE.

Germeuil, c'est votre ami, c'est mon frère.

GERMEUIL.

Mademoiselle, je ne l'oublierai pas.

SAINT-ALBIN, *en se jetant dans un fauteuil.*

Sortez ou restez, je ne vous quitte plus.

CÉCILE, à Saint-Albin.

Insensé!... ingrat!... qu'avez-vous résolu?...

Vous ne savez pas...

SAINT-ALBIN.

Je ne sais que trop!

CÉCILE.

Vous vous trompez!

SAINT-ALBIN, *en se levant.*Laissez-moi, laissez-nous... (*s'adressant à Germeuil, en portant la main à son épée.*) Germeuil!..CÉCILE, *se tournant en face de son frère, lui crie :*

O Dieu! arrêtez... Apprenez... Sophie...

SAINT-ALBIN.

Eh bien, Sophie?

CÉCILE.

Que vais-je lui dire?...

SAINT-ALBIN.

Qu'en a-t-il fait? Parlez, parlez.

CÉCILE.

Ce qu'il en a fait?... Il l'a dérobée à vos fureurs...il l'a dérobée aux poursuites du commandeur... Il l'a conduite ici... Il a fallu la recevoir... Elle est ici, et elle y est malgré moi... (*en sanglotant, et pleurant.*) Allez maintenant, courez lui plonger votre épée dans le sein.

SAINT-ALBIN.

O ciel! puis-je le croire? Sophie est ici !.. Et c'est lui!... c'est vous!... Ah, mon ami! ah, ma sœur!... Je suis un malheureux, je suis un insensé. Cécile, Germeuil, je vous doistout... Me pardonnerez-vous?... Oui; vous êtes justes; vous aimez aussi; vous vous mettez à ma place, et vous me pardonnerez.

CÉCILE.

Mais Sophie a su le projet que vous avez fait de l'enlever; elle pleure, elle se désespère.

SAINT-ALBIN.

Elle me méprise, elle me hait. Cécile, voulez-vous vous venger? voulez-vous m'accabler sous le poids de mes torts? mettez le comble à vos bontés. Que je la voie... que je la voie un instant.

CÉCILE.

Qu'osez-vous me demander?

SAINT-ALBIN.

Ma sœur, il faut que je la voie, il le faut.

CÉCILE.

Y pensez-vous?

SAINT-ALBIN.

Cécile!

CÉCILE.

Et mon père? Et le commandeur?

SAINT-ALBIN.

Et que m'importe?... Il faut que je la voie, et j'y cours.

GERMEUIL.

Arrêtez.

CÉCILE.

Germeuil!

GERMEUIL.

Mademoiselle, il faut appeler.

CÉCILE.

O la cruelle complaisance!

(*Germeuil sort pour appeler.*)

SCÈNE XII.

CÉCILE, SAINT-ALBIN.

(*Saint-Albin saisit la main de Cécile, et la baise avec transport.*)

SCÈNE XIII.

MADemoiselle CLAIRET, GERMEUIL,
CÉCILE, SAINT-ALBIN.

SAINT-ALBIN, *embrassant son ami.*

Je vais la revoir !

CÉCILE, *après avoir parlé bas à mademoiselle Clairet, continue haut et d'un ton chagrin.*

Conduisez-la. Prenez bien garde.

GERMEUIL, *à mademoiselle Clairet qui sort.*
Ne perdez pas de vue le commandeur.

SCÈNE XIV.

SAINT-ALBIN, CÉCILE, GERMEUIL.

SAINT-ALBIN.

Je vais revoir Sophie ! (*Il s'avance, en écoutant du côté où Sophie doit entrer, et il dit :*) J'entends ses pas... Elle approche... Je tremble... Je frissonne... Il semble que mon cœur veuille s'échapper de moi, et qu'il craigne d'aller au-devant d'elle... Je n'oserai lever les yeux... Je ne pourrai jamais lui parler.

SCÈNE XV.

CÉCILE, GERMEUIL, SAINT-ALBIN,
SOPHIE, MADEMOISELLE CLAIRET,
dans l'antichambre, à l'entrée de la salle.

SOPHIE, *apercevant Saint-Albin, court effrayée*
se jeter entre les bras de Cécile, et s'écrie :
Mademoiselle !

SAINT-ALBIN, *la suivant.*

Sophie !

(Cécile tient Sophie entre ses bras, et la serre
avec tendresse.)

GERMEUIL, *appelant.*

Mademoiselle Clairet !

M^{lle} CLAIRET, *du dedans.*

J'y suis.

SCÈNE XVI.

SOPHIE, CÉCILE, SAINT-ALBIN, GERMEUIL.

CÉCILE, *à Sophie.*

Ne craignez rien ; rassurez-vous. Asseyez-vous.

(Sophie s'assied. Cécile et Germeuil se retirent au fond du théâtre, où ils demeurent spectateurs de ce qui se passe entre Sophie et Saint-Albin.)

Germeuil a l'air sérieux et rêveur. Il regarde quelquefois tristement Cécile, qui, de son côté, montre du chagrin, et de temps en temps de l'inquiétude.)

SAINT-ALBIN, *à Sophie, qui a les yeux baissés et le maintien sévère.*

C'est vous! c'est vous! Je vous recouvre.....
Sophie!... O ciel! quelle sévérité! quel silence!..
Sophie, ne me refusez pas un regard... J'ai tant souffert!... dites un mot à cet infortuné...

SOPHIE, *sans le regarder.*

Le méritez-vous?

SAINT-ALBIN.

Demandez-leur.

SOPHIE.

Qu'est-ce qu'on m'apprendra? N'en sais-je pas assez? Où suis-je? Que fais-je? Qui est-ce qui m'y a conduite? qui m'y retient?... Monsieur, qu'avez-vous résolu de moi?

SAINT-ALBIN.

De vous aimer, de vous posséder, d'être à vous malgré toute la terre, malgré vous.

SOPHIE.

Vous me montrez bien le mépris qu'on fait des malheureux. On les compte pour rien; on se croit tout permis avec eux. Mais, monsieur, j'ai des parents aussi.

SAINT-ALBIN.

Je les connoîtrai. J'irai, j'embrasserai leurs genoux ; et c'est d'eux que je vous obtiendrai.

SOPHIE.

Ne l'espérez pas. Ils sont pauvres, mais ils ont de l'honneur... Monsieur, rendez-moi à mes parents, rendez-moi à moi-même, renvoyez-moi.

SAINT-ALBIN.

Demandez plutôt ma vie : elle est à vous.

SOPHIE.

O Dieu ! que vais-je devenir ! (*à Cécile et à Germeuil, d'un ton désolé et suppliant.*) Monsieur !... Mademoiselle !... (*se tournant vers Saint-Albin.*) Monsieur, renvoyez-moi..... renvoyez-moi..... Homme cruel, faut-il tomber à vos pieds ? M'y voilà. (*elle se jette aux pieds de Saint-Albin.*)

SAINT-ALBIN *tombe aux siens en la relevant, et dit :*

Vous à mes pieds ! C'est à moi à me jeter, à mourir aux vôtres.

SOPHIE, *relevée.*

Vous êtes sans pitié... Oui, vous êtes sans pitié... Vil ravisseur, que t'ai-je fait ? Quel droit as-tu sur moi ?... Je veux m'en aller... Qui est-ce qui osera m'arrêter ?... Vous m'aimez ? Vous m'avez aimée ?... vous ?

SAINT-ALBIN.

Qu'ils le disent.

SOPHIE.

Vous avez résolu ma perte... Oui, vous l'avez résolue, et vous l'achèverez... Ah, Sergi! (*En disant ce mot avec douleur, elle se laisse aller dans un fauteuil : elle détourne son visage de Saint-Albin, et se met à pleurer.*)

SAINT-ALBIN.

Vous détournez vos yeux de moi!... Vous pleurez! Ah! j'ai mérité la mort... Malheureux que je suis! qu'ai-je voulu? qu'ai-je dit? qu'ai-je osé? qu'ai-je fait?

SOPHIE, à elle-même.

Pauvre Sophie, à quoile ciel t'a réservée! La misère m'arrache d'entre les bras d'une mère... J'arrive ici avec un de mes frères... Nous y venions chercher de la commisération, et nous n'y rencontrons que le mépris et la dureté... Parce que nous sommes pauvres, on nous méconnoît, on nous repousse... Mon frère me laisse... je reste seule... Une bonne femme voit ma jeunesse et prend pitié de mon abandon... Mais une étoile qui veut que je sois malheureuse conduit cet homme-là sur mes pas, et l'attache à ma perte!.. J'aurai beau pleurer... Ils veulent me perdre, et ils me perdront... Si ce n'est celui-ci, ce sera son

oncle. (*elle se lève.*) Eh! que me veut cet oncle?.. Pourquoi me poursuit-il aussi? Est-ce moi qui ai appelé son neveu? Le voilà; qu'il parle, qu'il s'accuse lui-même. Homme trompeur, homme ennemi de mon repos, parlez...

SAINT-ALBIN.

Mon cœur est innocent. Sophie, ayez pitié de moi... Pardonnez-moi.

SOPHIE.

Qui s'en seroit méfié!... Il paroissoit si tendre et si bon!... Je le croyois doux...

SAINT-ALBIN.

Sophie, pardonnez-moi.

SOPHIE.

Que je vous pardonne!

SAINT-ALBIN. ~

Sophie!

(*Il veut lui prendre la main.*)

SOPHIE.

Retirez-vous. Je ne vous aime plus, je ne vous estime plus. Non.

SAINT-ALBIN.

O Dieu! que vais-je devenir?... Ma sœur, Germeuil, parlez; parlez pour moi... Sophie, pardonnez-moi.

SOPHIE.

Non.

(*Cécile et Germeuil s'approchent.*)

CÉCILE, à Sophie.

Mon enfant !

GERMEUIL, à Sophie.

C'est un homme qui vous adore.

SOPHIE.

Eh bien ! qu'il me le prouve ; qu'il me défende contre son oncle ; qu'il me rende à mes parents ; qu'il me renvoie, et je lui pardonne.

SCÈNE XVII.

GERMEUIL, CÉCILE, SAINT-ALBIN,
SOPHIE, MADemoISELLE CLAIRET.

Mlle CLAIRET, à Cécile.

Mademoiselle, on vient, on vient.

GERMEUIL.

Sortons tous.

(*Cécile, Sophie et mademoiselle Clairet entrent dans un appartement ; Saint-Albin et Germeuil dans un autre.*)

SCÈNE XVIII.

LE COMMANDEUR, MADAME HÉBERT,
DESCHAMPS.

(Le commandeur entre brusquement, madame Hébert
et Deschamps le suivent.)

M^{me} HÉBERT, *en montrant Deschamps.*

Oui, monsieur, c'est lui ; c'est lui qui accompagnoit le méchant qui me l'a ravie : je l'ai reconnu tout d'abord.

LE COMMANDEUR.

Coquin ! à quoi tient-il que je n'envoie chercher un commissaire, pour t'apprendre ce que l'on gagne à se prêter à des forfaits ?

DESCHAMPS.

Monsieur, ne me perdez pas ; vous me l'avez promis.

LE COMMANDEUR.

Eh bien ! elle est donc ici ?

DESCHAMPS.

Oui, monsieur.

LE COMMANDEUR, *à part.*

Elle est ici, ô commandeur, et tu ne l'as pas deviné ! (*à Deschamps.*) Et c'est dans l'appartement de ma nièce ?

DESCHAMPS.

Oui, monsieur.

LE COMMANDEUR.

Et le coquin qui suivoit le carrosse, c'est toi?

DESCHAMPS.

Oui, monsieur.

LE COMMANDEUR.

Et l'autre qui étoit dedans, c'est Germeuil?

DESCHAMPS.

Oui, monsieur.

LE COMMANDEUR.

Germeuil?

M^{me} HÉBERT.

Vous l'a déjà dit.

LE COMMANDEUR, *à part*.

Oh! pour le coup, je les tiens.

M^{me} HÉBERT.

Monsieur, quand ils l'ont emmenée, elle me tendoit les bras, et elle me disoit : Adieu, ma bonne, je ne vous reverrai plus ; priez pour moi. Monsieur, que je la voie, que je lui parle, que je la console,

LE COMMANDEUR.

Cela ne se peut... (*à part*.) Quelle déconverte!

M^{me} HÉBERT.

Sa mère et son frère me l'ont confiée. Que leur répondrai-je quand ils me la redemanderont?

Monsieur, qu'on me la rende, ou qu'on m'enferme avec elle.

LE COMMANDEUR, *à lui-même.*

Cela sera, je l'espère. (*à madame Hébert.*)
Mais pour le présent, allez, allez vite, et surtout ne reparaissez plus. Si l'on vous aperçoit, je ne réponds de rien.

M^{me} HÉBERT.

Mais on me la rendra, et je puis y compter?

LE COMMANDEUR.

Oui, oui; comptez et partez.

SCÈNE XIX.

LE COMMANDEUR, DESCHAMPS.

DESCHAMPS, *à part, en voyant sortir madame Hébert.*

Que maudits soient la vieille et le portier qui l'a laissée passer!

LE COMMANDEUR, *à Deschamps.*

Et toi, maraud!... va... conduis cette femme chez elle... et songe que, si l'on découvre qu'elle m'a parlé... ou si elle remonte ici, je te fais pendre.

DESCHAMPS, *en s'en allant.*

Oui, monsieur.

SCÈNE XX.

LE COMMANDEUR.

La maîtresse de mon neveu dans l'appartement de ma nièce !... Quelle découverte !... Je me doutois bien que les valets étoient mêlés là-dedans. On alloit, on venoit, on se faisoit des signes, on se parloit bas. Tantôt on me suivoit, tantôt on m'évitoit... Il y a là une femme de chambre qui ne me quitte non plus que mon ombre... Voilà donc la cause de tous ces mouvements auxquels je n'entendois rien... Commandeur, cela doit vous apprendre à ne jamais rien négliger. Il y a toujours quelque chose à savoir, où l'on fait du bruit... S'ils empêchoient cette vieille d'entrer, ils en avoient de bonnes raisons... Les coquins !... Mais j'ai mon ordre... Ils me l'ont rendu... Oh ! pour cette fois, il me servira. Dans un moment, je tombe sur eux, je me saisis de la créature, je chasse le coquin qui a tramé tout ceci... je romps à-la-fois deux mariages... Ma nièce, ma prude nièce s'en ressouviendra, je l'espère... Et le bon homme, j'aurai mon tour avec lui... Je me venge du père, du fils, de la fille, de son ami... O commandeur, quelle journée pour toi !

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

CÉCILE, MADemoisELLE CLAIRET.

CÉCILE.

Je meurs d'inquiétude et de crainte... Des-champs a-t-il reparu?

M^{lle} CLAIRET.

Non, mademoiselle.

CÉCILE.

Où peut-il être allé?

M^{lle} CLAIRET.

Je n'ai pu le savoir.

CÉCILE.

Que s'est-il passé?

M^{lle} CLAIRET.

D'abord il s'est fait beaucoup de mouvement et de bruit. Je ne sais combien ils étoient. Ils alloient et venoient. Tout-à-coup le mouvement et le bruit ont cessé. Alors je me suis avancée sur la pointe des pieds, et j'ai écouté de toutes mes oreilles ; mais il ne me parvenoit que des mots sans suite. J'ai seulement entendu monsieur

le commandeur qui crioit d'un ton menaçant : Un commissaire.

CÉCILE.

Quelqu'un l'auroit-il aperçue ?

M^{lle} CLAIRET.

Non , mademoiselle.

CÉCILE.

Deschamps auroit-il parlé ?

M^{lle} CLAIRET.

C'est autre chose. Il est parti comme un éclair.

CÉCILE.

Et mon oncle ?

M^{lle} CLAIRET.

Je l'ai vu. Il gesticuloit. Il se parloit à lui-même. Il avoit tous les signes de cette gaieté méchante que vous lui connoissez.

CÉCILE.

Où est-il ?

M^{lle} CLAIRET.

Il est sorti seul, et à pied.

CÉCILE.

Allez... Courez... Attendez le retour de mon oncle... Ne le perdez pas de vue... Il faut trouver Deschamps... Il faut savoir ce qu'il a dit. (*Mademoiselle Clairet sort ; Cécile la rappelle, et lui dit :*) Sitôt que Germeuil sera rentré, dites-lui que je suis ici.

SCÈNE II.

CÉCILE.

Où en suis-je réduite !... Ah, Germeuil !... Le trouble me suit...

SCÈNE III.

SAINT-ALBIN, CÉCILE.

CÉCILE, *à elle-même.*

Tout semble me menacer... Tout m'effraie....
(*à Saint-Albin, allant à lui.*) Mon frère, Deschamps a disparu. On ne sait, ni ce qu'il a dit, ni ce qu'il est devenu. Le commandeur est sorti en secret, et seul... Il se forme un orage : je le vois, je le sens, je ne veux pas l'attendre.

SAINT-ALBIN.

Après ce que vous avez fait pour moi, m'abandonnerez-vous ?

CÉCILE.

J'ai mal fait, j'ai mal fait... Cette enfant ne veut plus rester ; il faut la laisser aller. Mon père a vu mes alarmes. Plongé dans la peine, et délaissé par ses enfants, que voulez-vous qu'il pense, sinon que la honte de quelque action indiscrete leur fait éviter sa présence, et négliger sa dou-

leur?... Il faut s'en rapprocher. Germeuil est perdu dans son esprit; Germeuil, qu'il avoit résolu... Mon frère, vous êtes généreux; n'exposez pas plus long-temps votre ami, votre sœur, la tranquillité et les jours de mon père.

SAINT-ALBIN.

Non; il est dit que je n'aurai pas un instant de repos.

CÉCILE.

Si cette femme avoit pénétré!... Si le commandeur savoit!... Je n'y pense pas sans frémir... Avec quelle vraisemblance et quel avantage il nous attaqueroit! Quelles couleurs il pourroit donner à notre conduite! et cela, dans un moment où l'ame de mon père est ouverte à toutes les impressions qu'on y voudra jeter.

SAINT-ALBIN.

Où est Germeuil?

CÉCILE.

Il craint pour vous, il craint pour moi. Il est allé chez cette femme...

SCÈNE IV.

CÉCILE, SAINT-ALBIN, MADEMOISELLE
CLAIRET.

M^{lle} CLAIRET *se montre sur le fond, et leur*
crie :

Le commandeur est rentré.

SCÈNE V.

CÉCILE, SAINT-ALBIN, GERMEUIL.

GERMEUIL.

Le commandeur sait tout.

CÉCILE et SAINT-ALBIN, *avec effroi.*

Le commandeur sait tout !

GERMEUIL.

Cette femme a pénétré. Elle a reconnu Des-
champs. Les menaces du commandeur ont inti-
midé celui-ci, et il a tout dit.

CÉCILE.

Ah ciel !

SAINT-ALBIN.

Que vais-je devenir ?

CÉCILE

Que dira mon père !

GERMEUIL.

Le temps presse. Il ne s'agit pas de se plaindre. Si nous n'avons pu ni écarter, ni prévenir le coup qui nous menace, du moins qu'il nous trouve rassemblés et prêts à le recevoir.

CÉCILE.

Ah, Germeuil ! qu'avez-vous fait ?

GERMEUIL.

Ne suis-je pas assez malheureux ?

SCÈNE VI.

CÉCILE, SAINT-ALBIN, GERMEUIL,
MADEMOISELLE CLAIRET.

Mlle CLAIRET *traverse la scène, et leur crie :*
Voici le commandeur.

SCÈNE VII.

GERMEUIL, SAINT-ALBIN, CÉCILE.

GERMEUIL.

Il faut nous retirer.

CÉCILE.

Non ; j'attendrai mon père.

SAINT-ALBIN

Ciel ! qu'allez-vous faire ?

GERMEUIL.

Allons, mon ami.

SAINT-ALBIN.

Allons sauver Sophie.

CÉCILE.

Vous me laissez !

SCÈNE VIII.

CÉCILE, *seule, va, vient, et dit :*

Je ne sais que devenir... (*Elle se tourne vers le fond de la salle en criant :*) Germeuil !... Saint-Albin !... O mon père, que vous répondrai-je ?... Que dirai-je à mon oncle ?... Mais le voici... Prenons mon ouvrage... Cela me dispensera du moins de le regarder.

SCÈNE IX.

LE COMMANDEUR, MADemoiselle
CLAIRET, CÉCILE.

(Le commandeur entre, poursuivant mademoiselle Clairet, qui entre dans le salon, et lui ferme la porte au uéz.)

SCÈNE X.

CÉCILE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

Ma nièce, tu as là une femme de chambre bien alerte... On ne sauroit faire un pas sans la rencontrer... Mais te voilà, toi, bien rêveuse et bien délaissée!... Il me semble que tout commence à se rasseoir ici.

CÉCILE, *en bégayant.*

Oui... je crois... que... Ah!

LE COMMANDEUR, *appuyé sur sa canne, et debout devant elle.*

La voix et les mains te tremblent... C'est une cruelle chose que le trouble!... Ton frère me paroît un peu remis... Voilà comme ils sont tous! D'abord c'est un désespoir où il ne s'agit de rien moins que de se noyer ou se pendre. Tournez la main, pist, ce n'est plus cela... Je me trompe fort, ou il n'en seroit pas de même de toi : si ton cœur se prend une fois, cela durera.

CÉCILE, *parlant à son ouvrage.*

Encore!

LE COMMANDEUR, *ironiquement.*

Ton ouvrage va mal?

CÉCILE, *tristement.*

Fort mal.

LE COMMANDEUR.

Comment Germeuil et ton frère sont-ils maintenant?... Assez bien, ce me semble... Cela s'est apparemment éclairci?... Tout s'éclaircit à la fin ; et puis on est si honteux de s'être mal conduit !.. Tu ne sais pas cela , toi qui a toujours été si réservée , si circonspecte !

CÉCILE, *à part.*

Je n'y tiens plus. (*Elle se lève.*) J'entends , je crois , mon père.

LE COMMANDEUR.

Non , tu n'entends rien... C'est un étrange homme que ton père. Toujours occupé , sans savoir de quoi. Personne , comme lui , n'a le talent de regarder et de ne rien voir... Mais revenons à l'ami Germeuil... Quand tu n'es pas avec lui , tu n'es pas trop fâchée qu'on t'en parle... Je n'ai pas changé d'avis sur son compte , au moins.

CÉCILE.

Mon oncle!...

LE COMMANDEUR.

Ni toi non plus , n'est-ce pas?... Je lui découvre tous les jours quelque qualité , et je ne l'ai jamais si bien connu... C'est un garçon surprenant... (*Cécile se lève encore.*) Mais tu es bien pressée ?

CÉCILE.

Il est vrai.

LE COMMANDEUR.

Qu'as-tu qui t'appelle?

CÉCILE.

J'attendois mon père; il tarde à venir, et j'en suis inquiète.

SCÈNE XI.

LE COMMANDEUR.

Inquiète ! je te conseille de l'être. Tu ne sais pas ce qui t'attend... Tu auras beau pleurer, gémir, soupirer, il faudra se séparer de l'ami Germeuil... Un ou deux ans de couvent seulement... Mais le bon homme ne vient point...

SCÈNE XII.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR, *voyant entrer le père de famille.*

Ah ! le voici. Arrivez donc, arrivez donc.

SCÈNE XIII.

LE COMMANDEUR, LE PÈRE DE FAMILLE,
MADEMOISELLE CLAIRET.

(*Mademoiselle Clairet entr'ouvre la porte du salon ,
passe la tête, et écoute.*)

LE PÈRE DE FAMILLE.

Et qu'avez-vous de si pressé à me dire ?

LE COMMANDEUR.

Vous l'allez savoir... Mais attendez un moment.

(*Il s'avance doucement au fond de la salle, et dit
à la femme de chambre, qu'il surprend au guet :*)

Mademoiselle, approchez, ne vous gênez pas ;
vous entendrez mieux. (*Mademoiselle Clairet se
retire et pousse la porte.*)

SCÈNE XIV.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Qu'est-ce qu'il y a ? À qui parlez-vous ?

LE COMMANDEUR.

Je parle à la femme de chambre de votre fille ,
qui nous écoute.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Voilà l'effet de la méfiance que vous avez se-

mée entre vous et mes enfants. Vous les avez éloignés de moi, et vous les avez mis en société avec leurs gens.

LE COMMANDEUR.

Non, mon frère, ce n'est pas moi qui les ai éloignés de vous; c'est la crainte que leurs démarches ne fussent éclairées de trop près. S'ils sont, pour parler comme vous, en société avec leurs gens, c'est par le besoin qu'ils ont eu de quelqu'un qui les servît dans leur mauvaise conduite. Entendez-vous, mon frère?... Vous ne savez pas ce qui se passe autour de vous. Tandis que vous dormez dans une sécurité qui n'a point d'exemple, ou que vous vous abandonnez à une tristesse inutile, le désordre s'est établi dans votre maison. Il a gagné de toute part, et les valets, et les enfants, et leurs entourès... Il n'y eut jamais ici de subordination; il n'y a plus ni décence ni mœurs.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Ni mœurs!

LE COMMANDEUR.

Ni mœurs.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Monsieur le commandeur, expliquez-vous.

LE COMMANDEUR.

Du caractère foible dont vous êtes, je n'espère

pas que vous en conceviez le ressentiment vif et profond qui conviendrait à un père. N'importe, j'aurai fait ce que j'ai dû, et les suites en retomberont sur vous seul.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Vous m'effrayez. Qu'est-ce donc qu'ils ont fait ?

LE COMMANDEUR.

Ce qu'ils ont fait ? De belles choses. Écoutez, écoutez.

LE PÈRE DE FAMILLE.

J'attends.

LE COMMANDEUR.

Cette petite fille, dont vous êtes si fort en peine...

LE PÈRE DE FAMILLE.

Eh bien ?

LE COMMANDEUR.

Où croyez-vous qu'elle soit ?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je ne sais.

LE COMMANDEUR.

Vous ne savez?... Sachez donc qu'elle est chez vous.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Chez moi !

LE COMMANDEUR.

Chez vous ; oui, chez vous... Et qui croyez-vous qui l'y ait introduite ?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Germeuil ?

LE COMMANDEUR.

Et celle qui l'a reçue ?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Mon frère, arrêtez... Cécile... Ma fille !...

LE COMMANDEUR.

Oui, Cécile ; oui, votre fille a reçu chez elle la maîtresse de son frère. Cela est honnête ; qu'en pensez-vous ?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Ah !

LE COMMANDEUR.

Ce Germeuil reconnoît d'une étrange manière les obligations qu'il vous a.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Ah, Cécile ! Cécile ! où sont les principes que vous a inspirés votre mère ?

LE COMMANDEUR.

La maîtresse de votre fils chez vous, dans l'appartement de votre fille ! Jugez, jugez.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Ah, Germeuil !... Ah, mon fils !... Que je suis

malheureux ! quel sera le reste de ma vie ? qui adoucira les peines de mes dernières années ? qui me consolera ?

LE COMMANDEUR.

Quand je vous disois , « Veillez sur votre fille ;
« votre fils se dérange ; vous avez chez vous un
« coquin ; » j'étois un homme dur, méchant, importun.

LE PÈRE DE FAMILLE.

J'en mourrai, j'en mourrai. Et qui chercherai-je autour de moi ?.. Ah ciel ! ah ciel ! (*il pleure.*)

LE COMMANDEUR.

Vous avez négligé mes conseils ; vous en avez ri.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Non , mes enfants ne sont pas tombés dans les égarements que vous leur reprochez : ils sont innocents. Je ne croirai point qu'ils se soient avilis , qu'ils m'aient oublié jusque-là... Saint-Albin !... Cécile !... Germenil !.. Où sont-ils !... S'ils peuvent vivre sans moi , je ne peux vivre sans eux... J'ai voulu les quitter... Moi les quitter !... Qu'ils viennent... qu'ils viennent tous se jeter à mes pieds.

LE COMMANDEUR.

Homme pusillanime , n'avez-vous point de honte ?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Qu'ils viennent... Qu'ils s'accusent... Qu'ils se repentent.

LE COMMANDEUR.

Non ; je voudrois qu'ils fussent cachés quelque part, et qu'ils vous entendissent.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Et qu'entendroient-ils qu'ils ne sachent ?

LE COMMANDEUR.

Et dont ils n'abusent.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Il faut que je les voie, et que je leur pardonne, ou que je les hâisse.

LE COMMANDEUR.

Eh bien ! voyez-les. Pardonnez-leur ; aimez-les , et qu'ils soient à jamais votre tourment et votre honte. Je m'en irai si loin , que je n'entendrai parler ni d'eux ni de vous.

SCÈNE XV.

LE COMMANDEUR, LE PÈRE DE FAMILLE,
MADAME HÉBERT, M. LE BON, DESCHAMPS.

LE COMMANDEUR, *apercevant madame Hébert.*

Femme maudite ! (*à Deschamps.*) Et toi, coquin, que fais-tu ici ?

M^{me} HÉBERT, M. LE BON, DESCHAMPS,
au commandeur.

Monsieur !

LE COMMANDEUR, *à madame Hébert.*

Que venez-vous chercher ? Retournez-vous-en.
Je sais ce que je vous ai promis , et je vous tien-
drai parole.

M^{me} HÉBERT.

Monsieur... Vous voyez ma joie... Sophie...

LE COMMANDEUR.

Allez, vous dis-je.

M. LE BON.

Monsieur, monsieur, écoutez-la.

M^{me} HÉBERT.

Ma Sophie... mon enfant... n'est pas ce qu'on
pense... Monsieur Le Bon... parlez... je ne puis...

LE COMMANDEUR, *à M. Le Bon.*

Est-ce que vous ne connoissez pas ces femmes-
là, et les contes qu'elles savent faire ? Monsieur
Le Bon, à votre âge vous donnez là-dedans ?

M^{me} HÉBERT, *au père de famille.*

Monsieur, elle est chez vous.

LE PÈRE DE FAMILLE, *à part, douloureusement.*

Il est donc vrai !

M^{me} HÉBERT.

Je ne demande pas qu'on m'en croie... Qu'on
¹ a fasse venir.

LE COMMANDEUR.

Ce sera quelque parente de ce Germeuil.

(*Ici on entend, au-dedans, du bruit, du tumulte, des cris confus.*)

LE PÈRE DE FAMILLE.

J'entends du bruit.

LE COMMANDEUR.

Ce n'est rien.

SCÈNE XVI.

LE COMMANDEUR, LE PÈRE DE FAMILLE,
MADAME HÉBERT, M. LE BON, DESCHAMPS,
CÉCILE.

CÉCILE, *au-dedans.*

Philippe, Philippe, appelez mon père.

SCÈNE XVII.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR,
MADAME HÉBERT, M. LE BON, DESCHAMPS.

LE PÈRE DE FAMILLE.

C'est la voix de ma fille.

M^{me} HÉBERT, *au père de famille.*

Monsieur, faites venir mon enfant.

SCÈNE XVIII.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR,
MADAME HÉBERT, M. LE BON, DESCHAMPS,
SAINT-ALBIN.

SAINT-ALBIN, *au-dedans*.

N'approchez pas. Sur votre vie, n'approchez pas.

SCÈNE XIX.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR,
MADAME HÉBERT, M. LE BON, DESCHAMPS.

M^{me} HÉBERT et M. LE BON, *au père de famille*.

Monsieur, accourez.

LE COMMANDEUR, *au père de famille*.

Ce n'est rien, vous dis-je.

SCÈNE XX.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR,
MADAME HÉBERT, M. LE BON, DESCHAMPS,
MADEMOISELLE CLAIRET.

M^{lle} CLAIRET, *effrayée, au père de famille*.

Des épées, un exempt, des gardes! Monsieur, accourez, si vous ne voulez pas qu'il arrive malheur.

SCÈNE XXI.

LE PÈRE DE FAMILLE , LE COMMANDEUR ,
MADAME HÉBERT , M. LE BON, DESCHAMPS,
MADEMOISELLE CLAIRET, CÉCILE, SOPHIE,
SAINT-ALBIN, GERMEUIL, UN EXEMPT,
PHILIPPE, DES DOMESTIQUES, TOUTE LA MAISON.

(Cécile, Sophie, l'exempt, Saint-Albin, Germeuil, et
Philippe, entrent en tumulte; Saint-Albin a l'épée ti-
rée, et Germeuil le retient.)

CÉCILE *entre en criant et se jetant aux pieds de
son père.*

Mon père !

SOPHIE, *en courant vers le père de famille, et en
criant :*

Monsieur !

LE COMMANDEUR, *à l'exempt, en criant :*

Monsieur l'exempt, faites votre devoir.

SOPHIE et M^{me} HÉBERT, *en s'adressant au père de
famille, et la première en se jetant à ses genoux.*

Monsieur !

SAINT-ALBIN, *toujours retenu par Germeuil.*

Auparavant il faut m'ôter la vie. Germeuil,
laissez-moi.

LE PÈRE DE FAMILLE, *à l'exempt.*

Arrêtez.

M. LE BON et M^{me} HÉBERT, *en tournant de son côté Sophie, qui est toujours à genoux.*

Monsieur, regardez-la.

LE COMMANDEUR, *à l'exempt, sans la regarder.*

Faites votre devoir, vous dis-je.

SAINT-ALBIN, *en criant.*

Arrêtez.

M^{me} HÉBERT et M. LE BON, *en criant au commandeur, et en même temps que Saint-Albin.*

Regardez-la.

SOPHIE, *en s'adressant au commandeur.*

Monsieur!

LE COMMANDEUR *se retourne, la regarde, et s'écrie stupéfait :*

Que vois-je?

M^{me} HÉBERT et M. LE BON.

Oui, monsieur, c'est elle : c'est votre nièce.

SAINT-ALBIN, CÉCILE, GERMEUIL, M^{lle} CLAIRET.

Sophie, la nièce du commandeur.

SOPHIE, *toujours à genoux, au commandeur.*

Mon cher oncle.

LE COMMANDEUR, *brusquement.*

Que faites-vous ici ?

SOPHIE, *tremblante.*

Ne me perdez pas.

LE COMMANDEUR.

Que ne restiez-vous dans votre province ? Pour-

quoï n'y pas retourner quand je vous l'ai fait dire?

SOPHIE.

Mon cher oncle, je m'en irai, je m'en retournerai; ne me perdez pas.

LE PÈRE DE FAMILLE, à *Sophie*.

Venez, mon enfant, levez-vous.

CÉCILE, toujours à genoux aux pieds de son père.

Mon père, ne condamnez pas votre fille sans l'entendre. Malgré les apparences, Cécile n'est point coupable; elle n'a pu ni délibérer ni vous consulter...

LE PÈRE DE FAMILLE, d'un air un peu sévère, mais touché.

Ma fille, vous êtes tombée dans une grande imprudence.

CÉCILE.

Mon père!

LE PÈRE DE FAMILLE, avec tendresse.

Levez-vous.

SAINT-ALBIN.

Mon père, vous pleurez.

LE PÈRE DE FAMILLE.

C'est sur vous, c'est sur votre sœur. Mes enfants, pourquoi m'avez-vous négligé? Voyez, vous n'avez pu vous éloigner de moi sans vous égarer.

SAINT-ALBIN et CÉCILE, *en lui baisant les mains.*

Ah, mon père!

LE PÈRE DE FAMILLE, *après avoir essuyé ses larmes, prend un air d'autorité, et dit au commandeur, qui paroît confondu :*

Monsieur le commandeur, vous avez oublié que vous étiez chez moi.

L'EXEMPT, *au père de famille, montrant le commandeur.*

Est-ce que monsieur n'est pas le maître de la maison?

LE PÈRE DE FAMILLE, *à l'exempt.*

C'est ce que vous auriez dû savoir, avant que d'y entrer. Allez, monsieur; je réponds de tout.

(*L'exempt sort.*)

SCÈNE XXII.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR,
CÉCILE, SOPHIE, SAINT-ALBIN, GERMEUIL,
ET TOUS LES GENS DE LA MAISON.

SAINT-ALBIN.

Mon père!

LE PÈRE DE FAMILLE, *avec tendresse.*

Je t'entends.

SAINT-ALBIN, *en présentant Sophie au commandeur.*

Mon oncle!

SOPHIE, *au commandeur qui se détourne d'elle.*

Ne repoussez pas l'enfant de votre frère.

LE PÈRE DE FAMILLE, *au commandeur, en montrant Sophie.*

Voyez-la. Où sont les parents qui n'en fussent vains?

LE COMMANDEUR.

Elle n'a rien, je vous en avertis.

SAINT-ALBIN.

Elle a tout.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Ils s'aiment.

LE COMMANDEUR, *au père de famille.*

Vous la voulez pour votre fille?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Ils s'aiment.

LE COMMANDEUR, *à Saint-Albin.*

Tu la veux pour ta femme?

SAINT-ALBIN.

Si je la veux!

LE COMMANDEUR.

Aie-la; j'y consens: aussi-bien, je n'y consentirois pas, qu'il n'en seroit ni plus ni moins...

SAINT-ALBIN, *à Sophie.*

Ah, Sophie! nous ne serons plus séparés.

LE COMMANDEUR, *au père de famille.*

Mais, c'est à une condition.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Mon frère, grace entière; point de condition.

LE COMMANDEUR.

Non. Il faut que vous me fassiez justice de votre fille et de cet homme-là.

SAINT-ALBIN.

Justice! et de quoi? qu'ont-ils fait? Mon père, c'est à vous-même que j'en appelle. C'est lui qui vous a conservé votre fils... Sans lui vous n'en auriez plus. Qu'allois-je devenir? C'est lui qui m'a conservé Sophie... Menacée par moi, menacée par mon oncle, c'est Germeuil, c'est ma sœur, qui l'ont sauvée... Ils n'avoient qu'un instant... elle n'avoit qu'un asile... Ils l'ont dérobée à ma violence... Les punirez-vous de ma faute? Cécile, venez. Il faut fléchir le meilleur des pères.

(Il amène sa sœur aux pieds de son père, et s'y jette avec elle.)

LE PÈRE DE FAMILLE.

Ma fille, je vous ai pardonné, que me demandez-vous?

SAINT-ALBIN.

D'assurer pour jamais son bonheur, le mien et le vôtre. Cécile... Germeuil... ils s'aiment, ils s'adorent... Mon père, livrez-vous à toute votre

bonté. Que ce jour soit le plus beau jour de notre vie. (*Il court à Germeuil, il appelle Sophie.*) Germeuil, Sophie, allons tous nous jeter aux pieds de mon père.

SOPHIE, *se jetant aux pieds du père de famille, dont elle ne quitte guère les mains le reste de la scène.*

Monsieur!

LE PÈRE DE FAMILLE, *se penchant sur eux, et les relevant.*

Mes enfants... mes enfants!... Cécile, vous aimez Germeuil?

LE COMMANDEUR.

Et ne vous en ai-je pas averti?

CÉCILE.

Mon père, pardonnez-moi.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Pourquoi me l'avoir celé? Mes enfants, vous ne connoissez pas votre père... Germeuil, approchez; vos réserves m'ont affligé; mais je vous ai regardé de tout temps comme mon second fils, je vous avois destiné ma fille: qu'elle soit avec vous la plus heureuse des femmes!

GERMEUIL, *baisant la main du père de famille.*

Ah, monsieur!

LE COMMANDEUR.

Fort bien. Voilà le comble. J'ai vu arriver de loin cette extravagance ; mais il étoit dit qu'elle se feroit malgré moi, et, dieu merci, la voilà faite. Soyons tous bien joyeux, nous ne nous reverrons plus.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Vous vous trompez, monsieur le commandeur.

SAINT-ALBIN.

Mon oncle !

LE COMMANDEUR.

Retire-toi. Je voue à ta sœur la haine la mieux conditionnée ; et toi, tu aurois cent enfants, que je n'en nommerois pas un. Adieu.

(*Il sort.*)

SCÈNE XXIII.

TOUTE LA MAISON, *excepté* LE COMMANDEUR.

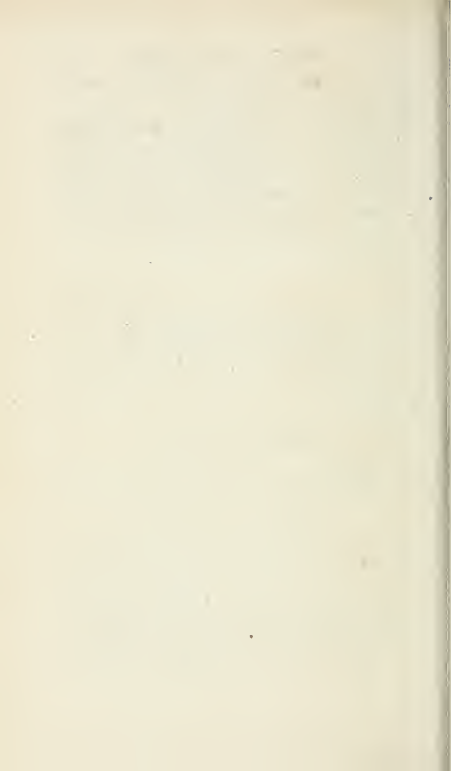
LE PÈRE DE FAMILLE.

Allons, mes enfants. Voyons qui de nous saura le mieux réparer les peines qu'il a causées. Approchez, mes enfants... Venez, Germeuil... Venez, Sophie. (*Il unit ses quatre enfants, puis il dit :*) Le jour qui vous unira sera le plus solennel de votre vie ; puisse-t-il être aussi le plus fortu-

né!... Allons, mes enfants... Oh! qu'il est cruel!...
qu'il est doux d'être père!

(*En sortant de la salle, le père de famille conduit
ses deux filles; Saint-Albin a les bras jetés au-
tour de son ami Germeuil; M. Le Bon donne
la main à madame Hébert: le reste suit en con-
fusion, et tous marquent le transport de la joie.*)

FIN DU PÈRE DE FAMILLE.



LE CERCLE,
OU
LA SOIRÉE A LA MODE,
COMÉDIE ÉPISODIQUE, EN UN ACTE,
PAR POINSINET,

Représentée, pour la première fois, le 7 septembre
1764.

NOTICE

SUR

POINSINET.

ANTOINE-ALEXANDRE-HENRI POINSINET naquit à Fontainebleau le 17 novembre 1735. Sa famille étoit depuis long-temps attachée à la maison d'Orléans, et son père lui destinoit sa place; mais le jeune Poinsinet avoit reçu de la nature un esprit trop vif pour se livrer à des fonctions qui auroient captivé son imagination. A peine il avoit atteint sa dix-septième année qu'il entra dans la carrière des muses, et Pégase l'y égara. Aux chagrins de ne point obtenir de succès distingués il joignit le malheur de servir de jouet à diverses sociétés qui trouvoient toujours, dans sa présomption et son penchant à se flatter, de nouvelles occasions de s'amuser à ses dépens. On appela *mystifications* ces sortes de jeux, qui prouvent à-la-fois la bonhomie de

celui qui en fut dupe, et l'esprit malicieux de ceux qui les imaginèrent.

Poinsinet a plus travaillé pour les Italiens que pour le théâtre Français : il n'a donné à ce dernier que deux comédies, l'une et l'autre en un acte ; ce sont, *l'Impatient*, et *le Cercle*. La première parut le 9 juillet 1757, et ne fut jouée que trois fois. La seconde, qui est restée au théâtre, fut donnée, pour la première fois, le 7 septembre 1764.

Poinsinet étoit de l'académie des Arcades, et de celle de Dijon. Il avoit fait le voyage de l'Italie, et entreprit, en 1769, celui d'Espagne, où il se noya dans le Guadalquivir le 7 juin de la même année, pour s'être baigné immédiatement après souper.

PERSONNAGES.

ARAMINTE, veuve d'un financier.

CIDALISE, }
ISMÈNE, } ses amies.

LUCILE, fille d'Araminte.

LISETTE, sa femme de chambre.

LISIDOR.

LE MARQUIS, jeune colonel.

LE BARON, ancien militaire.

UN MÉDECIN.

UN ABBÉ.

DAMON, bel esprit.

La scène est à Paris, dans la maison d'Araminte.

LE CERCLE,

OU

LA SOIRÉE A LA MODE,

COMÉDIE ÉPISODIQUE.

Le théâtre représente un salon de compagnie, où se trouvent des sièges, un canapé, un métier de tapisserie, des tables de jeu, des livres de musique, une guitare, etc.

SCÈNE I.

LISETTE, LISIDOR.

(Ils entrent de différents côtés.)

LISETTE.

Ah ! c'est vous, monsieur ? Quoique nous vous desirions sans cesse, nous ne vous attendions pas sitôt.

LISIDOR.

Mon empressement t'étonnera moins, quand le motif t'en sera connu. Je viens de recevoir quelques nouvelles qui m'affligent, et je voulois avoir,

à l'issue de son diner, une conversation avec l'aimable Lucile. (*Il tire sa montre.*) Le repas me paroît aujourd'hui plus long qu'à l'ordinaire.

LISETTE.

Ce n'est pas que madame Araminte s'amuse à table; depuis que je la connois, j'ai toujours remarqué que ce n'est jamais où elle est qu'elle se desire : mais nous avons compagnie.

LISIDOR, *tirant une bague de son doigt.*

En attendant que l'une ou l'autre de ces dames soit visible... te pourrai-je consulter sur ce bijou?

LISETTE, *prenant la bague.*

Comment ! c'est la plus jolie bague.

LISIDOR.

C'est un léger cadeau que j'ai dessein de faire.

LISETTE.

Il sera très galant.

LISIDOR.

Mais à une condition ; c'est que la personne à qui je le destine ne m'en remerciera pas.

LISETTE.

Elle seroit bien ingratè.

LISIDOR, *finement.*

J'espère cependant que tu ne le seras point, Lisette.

LISETTE.

Oh ! pour le coup, monsieur, vous étonnez

jusqu'à ma reconnoissance. Que vous êtes charmant ! Vous joignez au mérite, de donner, le mérite plus rare encore de savoir donner avec grace. Aussi qui ne s'intéresseroit à vous ? Si Lucile pouvoit disposer d'elle-même, je vous suis caution que le marquis, malgré son élégance et ses talons rouges, ne remettroit jamais les pieds dans la maison.

LISIDOR.

Mais tu sais quels étoient avec moi les engagements de madame Araminte ? Seroit-elle femme à les oublier ? Dois-je le craindre ? Toi qui la sers depuis long-temps, Lisette, instruis-moi plus à fond de son caractère ; indique-moi, de grace, quels seroient les moyens les plus assurés de lui plaire.

LISETTE.

Des deux choses que vous me demandez, je ferai facilement l'une, parcequ'elle vous intéresse et me contente. Nous autres domestiques, dont le ridicule devoir est d'écouter sans cesse et de ne parler jamais, nous avons tant de pénétration à découvrir les défauts de nos maîtres, tant de plaisir à les divulguer ! tenez, cela nous console, nous soulage, et il semble que cette petite médiansance, qui, dans le fond, est bien innocente, allège de temps en temps le poids de l'obéissance,

et rapproche l'intervalle qui les sépare d'avec nous. Je vous dirai donc bien sincèrement ce que je pense d'Araminte ; mais pour vous indiquer les moyens de lui plaire, dispensez-m'en, je vous en prie ; elle n'y réussiroit pas elle-même. Sait-elle jamais ce qu'elle pense, ce qu'elle desire, ce qu'elle veut ? Veuve depuis deux ans d'un fort galant homme, mais que les occupations dans la haute finance empêchoient de veiller un peu soigneusement aux ridicules naissants de son épouse, elle a choisi dès-lors pour son idole cette liberté extrême, qui, dans l'esprit d'une jolie femme, finit toujours par rendre pénible l'exercice de la vertu. Tour-à-tour coquette et sensible, incertaine et bizarre, toujours le cœur vide, l'esprit jamais oisif, nous avons successivement aimé la musique et les petits chiens, les magots et les mathématiques. Notre conduite est le résultat des sentiments de la société qui nous environne ; et jeunes encore, aimables et riches, nous travaillons moins à jouir de la vie qu'à nous étourdir sur notre propre existence.

LISIDOR.

Tu ne prends pas garde, Lisette, que ce portrait est à-peu-près celui de toutes les femmes de son état : si demain la fortune t'en faisoit changer, il deviendrait le tien...

LISETTE.

Peut-être ; mais il n'en seroit pas moins ridicule. Vraiment, le cœur me dit bien tout bas qu'il n'est pas trop dans les règles du respect de juger ainsi sa maîtresse ; mais, ma foi, s'il y a du mal à le penser, il y a bien du plaisir à le dire, et l'un va pour l'autre.

LISIDOR.

Par ce que je viens d'apprendre d'Araminte, il ne m'est pas difficile de soupçonner quel peut être à ses yeux le mérite de mon nouveau rival.

LISETTE.

Votre rival ? fi donc ! il faudroit, pour qu'il le fût, qu'il eût au moins l'espoir de plaire ; mais ne le craignez pas. Lucile, élevée en province sous les yeux d'une tante respectable, ne connoît que les douces impressions de la nature et de son cœur. Tout charmant, tout extraordinaire que le marquis voudroit bien nous paroître, elle sait apprécier son mérite, et s'aperçoit aussi bien que moi, tous les jours, que, l'histoire de ses valets, le prix de ses chevaux, le dessin de sa voiture, quelques saillies, de la mauvaise foi, de l'impertinence et des dettes, voilà de cet homme si merveilleux, quels sont, en quatre mots, la conversation, les vertus et les vices.

LISIDOR.

Un tel concurrent ne devroit pas être redoutable. Ta vivacité m'enchanté; mais ne crains-tu pas, Lisette, de me faire un peu, aux dépens de ton cœur, les honneurs de ton esprit?

LISETTE.

Eh bien! que penserez-vous de moi? que je suis trop sincère? Je vous l'avoue, et tout est dit. Aussi pourquoi ont-ils des ridicules? S'ils les cachotent mieux, je ne rirois pas. On n'est indulgent que pour les personnes que l'on chérit, et il est bien difficile d'aimer des gens qui n'aiment rien eux-mêmes. Ah! qu'il me seroit aisé de m'égayer encore aux dépens de la société d'Araminte! je vous parlerois de Cidalise la prude, de la minaudière Ismène, qui ne peut dire un mot sans l'accompagner de la plus jolie petite grimace...

LISIDOR.

Mais ta maîtresse ne verroit-elle plus cet homme sensé, cet ancien militaire?

LISETTE.

Qui? ce baron philosophe, qui dit tout ce qu'il pense et se permet de tout penser? Si fait, vraiment. C'est le tuteur de Lucile. Nous lui avons cru pendant quelque temps des vues sur madame; mais tout cela est fini; il ne vient ici que

rarement, ou plutôt, il n'y vient jamais qu'il n'y soit conduit par quelque affaire.

LISIDOR.

Je n'ai rien négligé pour le connoître; malheureusement il vit sans cesse à la campagne, mon état m'enchaîne à Paris.

LISETTE.

Vraiment il conserve toujours le plus grand crédit sur l'esprit d'Araminte, et s'il vouloit... Mais quelqu'un vient; c'est ma jeune maîtresse: son petit cœur lui aura dit que je n'étois pas ici toute seule.

SCÈNE II.

LISETTE, LUCILE, LISIDOR.

LUCILE, *d'un ton naïf.*

Ah! vous voilà, monsieur?

LISIDOR.

Quelles que soient mes occupations, belle Lucile, mes sentiments pour vous se justifient par ma conduite. Je consacre à vous attendre tous les moments où je suis privé de vous voir.

LUCILE.

Je ne m'étonne plus si la fin du dîner m'a tant ennuyée.

LISIDOR.

Que cet aveu m'enchanté ! ce qui ne seroit qu'un trait ingénieux de la part d'une coquette , devient un sentiment dans votre bouche.

LUCILE.

Gardez-vous d'en tirer avantage, je ne sais plus ce que je vous ai dit : je suis si troublée ! ma mère m'a tant grondée !

LISIDOR.

Et pourquoi ?

LUCILE.

Figurez-vous qu'elle n'a presque point diné , parcequ'elle se dit malade : moi, j'ai cru lui faire ma cour en l'assurant qu'elle n'avoit jamais eu le teint meilleur ; et point du tout je l'ai mise d'une humeur affreuse.

LISETTE.

Vraiment, c'est que vous ignorez encore , mademoiselle, que rien n'est moins décent, dans le grand monde, que de jouir d'une santé parfaite : à quelque prix que ce soit, on veut inspirer un sentiment. Une jolie malade se fait plaindre, et pour la coquetterie la petite santé est une ressource.

LUCILE.

Ah ! je te promets que, si j'eusse bien connu ce monde et ses travers, je n'aurois pas tant désiré de quitter la province.

LISIDOR.

Que vous me chagrinez ! Ainsi vous haïssez des lieux, belle Lucile, où je puis chaque jour, et vous voir, et vous jurer que je vous aime.

LUCILE.

Vraiment non... je sais bien que ce n'est pas votre faute. Je ne dois pas vous aimer ; mais je puis, je crois, vous avouer que de toutes les personnes qui viennent ici, vous êtes le seul dont la conversation me soit chère.

LISIDOR.

Et vous me permettez encore de voir votre douleur sur la résolution que, malgré ses promesses, votre mère a prise de vous unir avec le marquis.

LUCILE.

Voilà ce qui me désespère.

LISIDOR.

Vous... ne l'aimez pas ?

LUCILE.

Je ne le puis souffrir... Si cependant on me l'ordonne...

LISIDOR.

Je vous entends, je sais que l'obéissance est un devoir ; mais ce devoir a ses bornes.

LUCILE.

Vous me le répétez sans cesse, et, d'après vos

discours et mes livres, je suis quelquefois bien tentée de croire qu'une obéissance aveugle tient un peu du préjugé; mais, quand la réflexion me ramène à moi-même, ce que je crois plus fermement encore, c'est que l'exacte observation des bienséances est un des premiers devoirs de mon sexe, et qu'entre le vice et la vertu il n'y a souvent qu'un préjugé de différence.

LISIDOR.

Que vous êtes charmante, et qu'il est rare et beau d'unir tant de raison à tant de graces ! Eh bien ! ne parlons plus de désobéissance ; mais, par quelque résistance, au moins, tâchons d'obtenir du temps. Si je connois bien madame Araminte, le marquis, d'un jour à l'autre, peut lui déplaire ; l'inconséquence et la légèreté sont le caractère distinctif des gens à la mode, et mon heureux rival peut en un instant perdre tout le crédit que je ne sais quel heureux hasard lui a fait si vite acquérir.

LISETTE, *prenant le milieu du théâtre.*

Oh ! ceci me regarde ; c'est une petite anecdote que je possède et qu'il est bon de vous conter. Or écoutez. Notre maîtresse et ses deux inséparables, vous reconnoissez bien Ismène et Cidalise, ennuyées d'un tri et ne sachant sur quoi médire, s'avisèrent de s'occuper : Araminte à ce métier

achève une fleur de tapisserie ; Cidalise prend nonchalamment un fil d'or, fait approcher de son fauteuil un tambour, et brode en bâillant une garniture de robe, tandis qu'Ismène, couchée sur le canapé, travaille un falbala de Marli : on entend des chevaux hennir, l'escalier retentir ; un laquais annonce, et le marquis paroît. « Que
« je suis heureux de vous trouver, mesdames !
« mais que vois-je ? Que ce point est égal ! Comme
« ces fleurs sont nuancées ! C'est l'ouvrage des
« Graces, c'est celui des fées, ou plutôt c'est le
« vôtre. » Aussitôt il tire de sa poche un étui, dont assurément on ne le soupçonnoit pas d'être porteur ; il y choisit une aiguille d'or, s'empare de la soie, et voilà mon colonel qui fait de la tapisserie. On le considère, on l'admire ; mais ce n'est rien encore. Il quitte Araminte et son ouvrage, il court à Cidalise, lui dérobe le tambour, et déjà sa main légère achève le contour de la fleur à peine commencée. Ismène, la minaudière Ismène, laisse alors tomber un regard, et ce regard veut dire : « Serai-je la seule délaissée ? mon
« ouvrage est-il indigne de vos soins ? — Non, ma-
« dame, non certainement, » reprend l'impétueux marquis. Il s'élance sur le canapé, saisit un bout du falbala, et accélère d'autant plus son ouvrage, qu'il est plus jaloux d'être auprès de

l'aimable Ismène. Peignez-vous la surprise, l'extase de nos trois femmes; le marquis tire sa montre, suppose un rendez-vous et les quitte; mais que le fripon savoit bien avoir gravé dans leurs cœurs la plus profonde idée de son mérite! C'est un homme unique, essentiel; un colonel qui brode, qui fait de la tapisserie; il est charmant, il faut se l'attacher; mais comment? Lucile est fille; eh bien! qu'il soit son époux. Le désirer, le dire et le vouloir, c'est l'ouvrage d'un moment; Araminte prononce, ses deux compagnes approuvent; et c'est ainsi que des rares et précieux talents du marquis mademoiselle devient en ce jour la récompense et la victime... Mais chut, taisons-nous; j'entends madame, et je doute fort que nos petites réflexions lui conviennent.

SCÈNE III.

LISETTE, LUCILE, ARAMINTE, LISIDOR.

ARAMINTE.

En vérité, Lisette, vous êtes une fille bien étrange. (à *Lisidor*.) Bonjour, monsieur. Que faites-vous ici, Lucile? Il me semble, quand j'ai du monde chez moi, qu'une fille aussi grande que vous doit être bonne au moins à faire les honneurs de ma maison.

LUCILE.

Ce n'est que par discrétion que je suis sortie.

ARAMINTE.

Taisez-vous. Je m'aperçois assez, mademoiselle, que mes plaisirs vous ennuiant; mais vous n'exigerez pas de moi, j'espère, que je m'accoutume aux vôtres?

LUCILE.

De grace, ma mère...

ARAMINTE.

Eh! je sais bien que je la suis. Rentrez; votre maître à chanter vous attend. (*Lucile sort.*) Ils veulent absolument, Lisette, m'entraîner ce soir au spectacle. (*à Lisidor.*) Je crois, monsieur, vous faire assez joliment ma cour.

LISIDOR.

A moi, madame? Ce seul mot me pénétreroit de reconnoissance, si j'osois y trouver une explication.

ARAMINTE.

Voilà de grandes phrases. La compagnie est dans le petit salon; vous restez dans celui-ci. Je veux bien ne pas m'apercevoir que c'est ma fille qui vous y retient; il me semble que cela est fort honnête. Au reste, vous me rendez un vrai service, et si vous pouviez un peu redresser son esprit...

LISIDOR.

J'ai le malheur, madame, d'être l'homme du monde le moins propre à cet emploi ; et s'il m'étoit permis de souhaiter quelque chose à votre aimable fille, ce seroit de rester toujours la même.

ARAMINTE.

Oh ! vos desirs seront parfaitement remplis : c'est ce dont je tremble... Que faites-vous donc là, Lisette ? Ne vous ai-je pas dit que j'allois au spectacle ? Il est près de cinq heures. Vous ne songez point à ma toilette.

LISETTE.

Pardon, madame ; mais il y a quelquefois si loin de ce que vous dites à ce que vous faites.

ARAMINTE.

D'accord, mon enfant ; mais aujourd'hui je ne puis disposer de moi-même : je te dis que l'on m'entraîne.

(*Lisette sort.*)

LISIDOR.

Je vous en félicite. Vous allez, ainsi que tout Paris, admirer ce chef-d'œuvre que chérit plus particulièrement son auteur : vous mêlerez vos larmes à celles de Mérope.

ARAMINTE.

Moi, monsieur ? je m'en garderai bien. Ah ! ne présumez pas me surprendre à vos lamentables

tragédies. Mais, fi donc ! une femme ne sort de ce spectacle que les yeux gros de larmes et le cœur de soupirs. J'ai vu même quelquefois qu'il me restoit sur le visage et dans l'ame une empreinte de tristesse que toute la vivacité du plus joli souper ne pouvoir éclaircir. Et qu'est-ce que tout cela, s'il vous plait ? un tintamarre d'incidents impossibles, des reconnoissances que l'on devine, des princesses qui se passionnent si vertueusement pour des héros que l'on poignarde quand on n'en sait plus que faire ; un assemblage de maximes que tout le monde sait, et que personne ne croit : des injures contre les grands, et par-ci par-là quelques imprécations. En vérité, cela vaut bien la peine d'avoir les yeux battus et le teint flétri.

LISIDOR.

Mais, madame, il est des personnes...

ARAMINTE.

Eh ! vive l'opéra comique, monsieur, vive l'opéra comique ! Le théâtre Italien est à mon gré le vrai spectacle de la nation ; il n'intéresse point l'ame, il n'attache point l'esprit ; il éveille, il anime, il égaie, il enlève.

LISIDOR.

J'ai peine à concevoir comment des pièces en général aussi peu soignées...

ARAMINTE.

Mais ne donnez donc pas dans l'erreur commune ; n' imaginez donc pas que ce soit le genre des pièces qui nous y attire : est-ce qu'on y prend garde ? Eh non ! monsieur ; c'est la musique, c'est cette musique brillante qu'il est du bon ton de trouver sublime ; pour les pièces, il y en a que j'ai vues dix fois, dont je serois fort embarrassée de vous dire le titre ; et pour moi, je fais personnellement si peu de cas des paroles , que j'ai toujours chez moi un poëte prêt à me parodier les airs qu'il me prend fantaisie de chanter... A propos, on me conseille de vendre ma terre en Champagne : vous la connoissez, nous en raisonnerons ; je placerai cet argent sur ma tête et sur celle de ma fille ; cela m'arrangera, ainsi que le marquis, dont l'unique desir est d'augmenter son revenu.

LISIDOR.

Ainsi, malgré l'espoir que vous m'avez permis, il est décidé que le marquis...

ARAMINTE.

Oui, je lui donne Lucile... et vous ne devez pas m'en vouloir... Je sais bien quelles étoient vos vues ; mais il y a dans ce dernier arrangement une sorte de convenance. Vous tenez à votre état , il est triste ; je le suis naturellement, et

j'ai besoin d'un gendre qui m'égaie. Au reste, je ne réponds point des évènements.

LISIDOR.

Et moi, je compte sur eux, madame ; aujourd'hui je cède à mon rival, mais son triomphe pourroit avoir peu de durée. On le dit encore attaché au char d'une certaine comtesse, que sans doute il vous sacrifie. Je ne le soupçonne point d'oser jamais vous sacrifier vous-même. Il est pourtant vrai que dans le tourbillon qu'il habite, souvent les idées du matin sont contrariées par celles du soir.

ARAMINTE.

Je connois le cœur du marquis.

LISIDOR.

Je le crois.

ARAMINTE.

Que me veux-tu, Lisette ?

SCÈNE IV.

LISETTE, ARAMINTE, LISIDOR.

LISETTE.

La marquise Céliante...

ARAMINTE.

Cette petite précieuse ! Quoi, déjà des visites !

LISETTE.

Soyez tranquille, ce n'est que son valet de chambre. Comme elle vient d'apprendre que vous allez ce soir au spectacle, elle vous envoie demander si vous voulez lui donner une place et venir la prendre.

ARAMINTE.

Comment ! sérieusement, Céliante me demande?... Mais, en vérité, Lisette, voilà bien la proposition la plus étrange.

LISIDOR.

Vous ne la voyez plus ?

ARAMINTE.

Quelquefois encore.

LISIDOR.

Eh bien ?

ARAMINTE.

Rêvez-vous, mon cher Lisidor ? Que je me charge de Céliante, que je la conduise au spectacle ! mais j'aimerois autant y mener ma fille. Vous ne la connoissez donc pas ? C'est la plus maussade petite créature, d'une indolence, d'une langueur. Cela n'a pas vingt ans, et madame affecte de ne se parer jamais ; elle ne met ni diamants ni rouge ; elle semble dire : « Regardez-moi, « je suis jolie ; mais ces charmes-là sont à moi, « il n'y a point d'art, je n'en ai que faire : la na-

« ture a pourvu à tout.... » Joignez à cela son impertinente manie de ne porter jamais que des ajustements jaunes, et de se placer toujours à côté de moi qui suis blonde.

LISIDOR.

J'ignorois ces motifs ; mais seroient-ils assez puissants pour vous faire renoncer au plaisir que vous vous promettiez au spectacle ?

ARAMINTE.

Assurément. D'ailleurs, où Céliante vit-elle ? A-t-on jamais vu quatre femmes d'un certain état se resserrer dans une loge , et braver en public tous les hasards de la chaleur ? Pour moi, je n'y tiendrois pas, et puis il faudroit au moins cinq ou six hommes pour nous conduire, et tout cela ressembleroit à un lendemain de noces. Allons, que ce tracas-là finisse. Que l'on dise à Céliante que j'ai... ma migraine, et que notre partie est remise. Je resterai chez moi, j'y verrai du monde. Faites savoir que je suis visible. (*Lisette sort.*) (*à Lisidor.*) Aussi bien le baron m'a-t-il écrit qu'il viendrait ce soir ; s'il ne me trouvoit pas, il faudroit boudier des siècles. Mais qu'entends-je ? seroit-ce déjà lui ? Je vous garde, au moins, Lisidor.

LISIDOR.

Je serai bien flatté de le connoître.

ARAMINTE.

Ne m'abandonnez pas, je vous en prie, à tout l'ennui d'un tête-à-tête de cette espèce. Cet homme est un original dont le caractère... Eh! bonjour, mon cher baron.

SCÈNE V.

LISIDOR, ARAMINTE, LE BARON.

LE BARON.

Bonjour, ma belle dame. Pardon, si j'entre sans façon, sans me faire annoncer; mais ce n'est pas ma faute. Vos gens sont si occupés à jouer dans votre antichambre, que, malgré le bruit que j'ai fait, ils n'ont pas daigné m'apercevoir.

ARAMINTE.

Il y a des siècles que vous nous abandonnez.

LE BARON.

D'accord, il y a long-temps que je ne suis venu. Mais que voulez-vous? on ne peut pas être par-tout, je ne dis pas par-tout où l'on s'amuse; car, si on n'alloit que là, on resteroit souvent chez soi.

LISIDOR, *à part.*

Ce gentilhomme n'est pas complimenteur.

ARAMINTE.

Vous me paraissez toujours aussi franc qu'à votre ordinaire.

LE BARON.

Et je m'en fais honneur. Il y a tant de gens qui mentent, les uns par goût, les autres malheureusement par devoir, que l'on oublieroit enfin l'existence de la vérité, si le cœur de quelque galant homme ne lui servoit encore d'asile. Au reste, ce n'est point vous qui me devez reprocher ma franchise, elle vous a souvent été utile et va vous l'être encore aujourd'hui. Je viens vous parler d'affaires.

ARAMINTE.

Oh ! je m'y attendois.

LE BARON.

Vous savez que je n'aime point les visites inutiles ; mais savez-vous que l'objet qui m'occupe rend celle-ci très-importante ? Peut-on s'expliquer devant monsieur ?

ARAMINTE.

Il est de mes amis : il est digne d'être des vôtres. Sa réputation même vous est déjà connue : c'est monsieur Lisidor.

LE BARON.

Oui, j'en conviens. Vous êtes peut-être, monsieur, le seul dont je n'aie jamais entendu dire que du bien.

LISIDOR.

C'est trop me flatter.

LE BARON.

Entrons donc en matière. Ça, dites-moi, dois-je ajouter foi, ma chère Araminte, au singulier bruit qui se répand de vous dans le monde?

ARAMINTE.

Comment?

LE BARON.

Êtes-vous décidée absolument à marier votre fille, sans m'en donner le moindre avis, à un certain marquis, un extravagant, un fou, sans mérite?

ARAMINTE.

Doucement, baron.

LISIDOR, à *Araminte*, à *demi-voix*.

Vous voyez, madame, que je ne suis pas le seul...

ARAMINTE.

Oui, je sens que vous triomphez... Vous pourriez être mal informé, baron.

LE BARON.

Je ne le suis que trop bien. Croyez-moi, les gens de mon état et de mon âge ne se compromettent jamais, et n'avancent rien sans en avoir les preuves.

ARAMINTE.

Quelles que soient les vôtres, je vous conjure...

LE BARON.

Je vous conjure, à mon tour, de croire que ce mariage ne se fera point. Je viens tout exprès ici vous proposer un autre parti pour Lucile.

LISIDOR.

Qu'entends-je?

ARAMINTE.

Et quel est-il?

LE BARON.

C'est moi.

ARAMINTE.

Quoi! vous-même, baron?

LE BARON.

Oui, moi-même. Que trouvez-vous donc là de si surprenant? Je suis las de vivre seul au sein d'une maison que ma fortune rend honnête, mais où mon âge n'appelle plus les plaisirs; je m'ennuie de n'être entouré que de valets qui me voient, ou de neveux qui traitent provisionnellement de ma succession avec des usuriers; et puis, je ne sais, je me sens un certain vide dans l'âme; enfin je veux me marier. J'épouserai quelque personne honnête qui m'aimera, qui en aura l'air, au moins; je tâcherai d'en avoir bien vite une couple d'enfants, dont l'éducation sera l'amusement, la consolation de mes vieux jours; en

formant leur cœur, je jouirai du mien ; cela m'animera, m'occupera, car il faut s'occuper ; j'en ai plus besoin qu'un autre, et je ne conçois pas qu'un homme oisif puisse être vertueux.

LISIDOR.

C'est un peu trop vous défier de vos forces, monsieur, et j'aurois cru qu'une ame aussi bien placée que la vôtre pouvoit regarder la liberté comme le premier bonheur de la vie.

LE BARON.

Elle le seroit sans doute pour qui n'en abuse-roit pas : mais le pouvons-nous au milieu des séductions qui nous environnent ? Les plaisirs honnêtes ennuiant bientôt un homme qui peut se livrer à tous ; l'esprit s'y habitue, les sens s'émeus-sent, le cœur se blase, le goût s'endort, et ce n'est plus alors que les excès qui le reveillent ; du moins je pense ainsi, et voilà ce qui me détermine.

LISIDOR, *à part*.

Je ne m'attendois point à ce nouveau concur-rent.

ARAMISTE.

Votre proposition me flatte en même temps qu'elle m'étonne ; songez-vous bien, baron, que Lucile est si jeune...

LE BARON.

Vraiment j'avois d'abord jeté les yeux sur

vous. Je vous estime, je vous honore, et même, vu votre âge et d'autres considérations, peut-être nous conviendrions-nous beaucoup mieux; mais vous vivez dans le monde, vous l'aimez; il faudroit y renoncer, et je m'apprécie, je n'en vaudrais pas le sacrifice. C'est à la main de Lucile que j'aspire; elle a été élevée en province; elle est jeune, assez naïve; il lui en coûtera moins pour se faire à ma façon de penser; car je vous déclare que j'ai dessein de vivre dans mes terres.

ARAMINTE.

Voilà une résolution bien sévère.

LE BARON.

Vous le croyez, vous autres, que le tourbillon du monde entraîne; vous ne concevez pas le plaisir qu'il y a de vivre loin du tumulte et chez soi: une maison simple et bien disposée, où l'agréable s'unit sans faste à l'utile, un ciel serein, un air pur, des aliments salubres, des vêtements commodes, une société peu nombreuse, mais choisie; des plaisirs vrais, que ne suit jamais le repentir et qui servent à la santé loin de la détruire: c'est là, c'est du sein de son château qu'un bon gentilhomme voit se fertiliser sous ses yeux la terre qu'il a souvent aidé à défricher lui-même. Les arbres qu'il a plantés s'élèvent sous sa vue, sa joie s'accroît avec eux. Entouré de paysans

qui le chérissent en père, il les anime au travail le moins estimé, mais le plus noble; il les encourage, il les récompense. Ces gens-là ne le louent pas, mais ils le bénissent, et cela vaut mieux. Il connoit ses prérogatives, il n'y déroge pas, mais il rougiroit d'en abuser; il sait qu'il commande à des hommes, et c'est en les rendant heureux qu'il s'assure le droit de l'être lui-même.

ARAMINTE.

Je ne puis m'y refuser, baron, il y a bien du vrai dans ce que vous dites. Quant à ma fille, j'en suis au désespoir, mais les engagements que j'ai pris sont d'une nature à ne pouvoir se rompre; et, si j'osois manquer aux égards que je dois au marquis, voici monsieur qui depuis longtemps se propose.

LE BARON.

Quoi, Lisidor prétend à Lucile?

LISIDOR.

Je l'ai vue, c'est une excuse pour l'aimer, un titre pour lui vouloir plaire; s'il m'eût été possible de vous prévenir sur mes sentiments...

LE BARON.

Il me suffit. Vous savez ce que je pense de vous, et je ne veux pas qu'il soit dit que j'aie jamais fait obstacle au bonheur d'un galant homme.

ARAMINTE.

Sans doute, vous nous demeurez? On pourra s'amuser, j'ai du monde.

LE BARON.

Raison de plus pour que je vous quitte.

ARAMINTE.

Au moins, revenez souper; j'ai quelques projets à vous communiquer à mon tour.

LE BARON.

J'ai de ma part aussi bien des choses à vous dire. Je reviendrai, mais à condition que nous ne serons pas plus de huit à table, et que les valets sortiront dès qu'ils auront servi.

ARAMINTE.

On fera tout ce qui pourra vous plaire.

LE BARON.

En ce cas, à ce soir. (à *Lisidor*.) Vous m'intéressez, tenez ferme; et s'il en est besoin, je vous promets mon secours. Au revoir, ma charmante Araminte. (*Il sort.*)

ARAMINTE.

Quoique le baron se plaise à paroître extraordinaire, on ne peut lui refuser un fonds de bon sens et de probité.

LISIDOR.

Il seroit à souhaiter que tous les hommes lui ressemblassent.

SCÈNE VI.

DAMON, ARAMINTE, LISIDOR.

ARAMINTE.

Vous voilà, monsieur Damon? Que font nos dames?

DAMON.

Elles vont se rendre ici; et si cela peut vous plaire, madame, je n'attendrai plus que vos ordres et leur présence pour commencer la lecture de ma tragédie. Vous m'avez paru la desirer.

ARAMINTE.

Oui, j'en serai charmée: cela vient à miracle; je reste chez moi. Et tenez, voilà monsieur (*en montrant Lisidor*) qui pourra vous donner d'excellents avis: c'est un connoisseur.

DAMON.

Je n'en doute pas... Cependant pour des avis, je les écouterai sans doute... Mais... ma pièce est finie, madame; je crois avoir à-peu-près tout prévu; ainsi il ne reste plus...

LISIDOR, *en souriant*.

Que des éloges à en faire!

DAMON.

Je l'espère, au moins: le choix du sujet agénéralement paru très heureux, les situations frappantes, les incidents bien ménagés... Pour la ver-

sification , c'est un médiocre avantage , j'en conviens ; mais encore en est-ce un ; et , parmi les auteurs naissants , je n'en aperçois pas qui s'avise de me le disputer.

ARAMINTE.

Pour moi , j'ai la plus haute idée de votre ouvrage. Votre mérite a déjà percé.

DAMON.

Il est vrai , madame ; *j'avois à peine mes dix-neuf ans , que je faisais déjà parler mon cœur.*

ARAMINTE.

Il faudra me faire avertir : quoique j'aie renoncé aux tragédies , je violerai pour vous mon serment. Nous aurons des loges ?

DAMON.

N'en doutez pas : j'ai toujours compté sur votre bienveillance ; et , en vérité , pour nous soutenir dans la carrière des arts , nous avons besoin que les personnes de votre rang daignent semer quelques roses sur les épines dont elle est remplie.

ARAMINTE, à *Lisidor*.

Comme il parle ! (à *Damon*.) Vous pouvez compter sur moi ; j'y mènerai vingt femmes. Je juge de votre tragédie par la jolie chanson que vous m'avez adressée le jour de ma fête. Je veux vous la montrer, *Lisidor* ; vous en serez séduit ; elle est toute ame.

SCÈNE VII.

LISETTE, LISIDOR, LUCILE, DAMON,
CIDALISE, ARAMINTE, ISMÈNE,
L'ABBÉ.

(Les portes s'ouvrent; les deux femmes entrent d'abord.
Ismène s'appuie sur le bras de l'abbé. Lisidor va au-devant
de Lucile, qui suit avec Lisette.)

ARAMINTE, *allant au-devant.*

Eh! venez donc, mes charmantes... Vous savez notre aventure?

CIDALISE.

Lisette nous l'a racontée.

ISMÈNE.

Cela est incroyable; cette petite Céliante a la fureur de se montrer par-tout.

ARAMINTE.

Il s'agit bien de cela vraiment. C'est le baron; il sort d'ici, il est venu tout exprès pour me demander Lucile.

CIDALISE.

La bonne folie! Mais c'étoit sur toi que nous avons toutes cru qu'il avoit des vues.

ARAMINTE.

Je le soupçonnois sans m'en occuper.

ISMÈNE, à *Lucile*.

Je vous fais mon compliment, mademoiselle ; le nombre de vos amants s'augmente avec vos charmes. On diroit que tous les aspirants se sont donné rendez-vous aujourd'hui. Le baron vient de sortir, M. Lisidor est ici, et le marquis ne peut tarder d'y paroître.

ARAMINTE, à *Ismène*.

Ah ! j'espère être bientôt délivrée de toutes ces tracasseries. (*Les domestiques préparent des sièges.*) Voulons-nous nous asseoir ? M. Damon nous doit gratifier d'une lecture.

ISMÈNE, à *l'abbé*.

Ah ciel ! soupçonnez-vous ce que ce peut être ?

L'ABBÉ.

Je m'en doute : quelque tragédie de sa façon.

ISMÈNE, à *part*.

Je suis déjà morte. (*haut.*) Monsieur, nous la lirez-vous tout entière ?

DAMON.

Mais... comme il vous plaira, mesdames.

ISMÈNE.

C'est qu'une tragédie, je crois, est bien longue ; cela pourroit vous fatiguer.

DAMON.

Oh ! point du tout, mesdames : on oublie ai-

sément ses peines, quand on réussit à vous amuser. Je vais commencer...

(*On s'assied.*)

ARAMINTE, à *Ismène*.

Vous n'avez donc rien gagné sur votre cher abbé ?

ISMÈNE.

Je vais le boudier pour la vie ; il est d'une maussaderie insoutenable.

L'ABBÉ.

Mais... c'est vous, mesdames, qui êtes de la dernière barbarie. Est-ce jamais après le dîner que l'on chante ? J'ai la poitrine si cruellement fatiguée... A peine puis-je parler... (*Il tousse.*) Vous voyez... J'ai passé la moitié de la nuit chez une jeune duchesse, où l'on m'a fait impitoyablement chanter un acte de l'opéra et six romances... Il y a des gens qu'on n'ose refuser.

ARAMINTE.

C'est-à-dire que vous nous rangez dans la classe de ceux que l'on peut refuser sans crainte.

L'ABBÉ.

Point du tout ; mais, au défaut de la harpe, au moins, pour chanter, faudroit-il une guitare.

(*Lisette sort.*)

CIDALISE.

C'est malice toute pure : les gens de son état
sont accoutumés qu'on les cajole.

ISMÈNE.

Ce sont de petits mortels assez heureux.

DAMON.

Le sujet de ma tragédie...

L'ABBÉ.

Il est vrai que l'on nous accueille. Sans devenir
la terreur des maris, nous faisons quelquefois
l'amusement des dames.

ISMÈNE.

Ce n'est point en ce moment où votre complai-
sance...

LISIDOR.

Ne vous fatiguez pas, mesdames ; je connois
monsieur l'abbé : il ne chantera point, vous l'en
priez trop.

ARAMINTE.

J'entends quelqu'un : seroit-ce déjà le mar-
quis ?

SCÈNE VIII.

LISSETTE, LISIDOR, LUCILE, DAMON,
CIDALISE, LE MÉDECIN, ARAMINTE,
ISMÈNE, L'ABBÉ.

LISSETTE.

C'est votre médecin , madame.

ARAMINTE.

Qu'il entre , j'en suis ravie, qu'il entre. Venez ;
je vous sais bon gré de ne pas m'abandonner.
Ismène , je vous demande votre confiance pour
monsieur... Un fauteuil, Lisette... Ce cher doc-
teur, c'est qu'il est bien moins mon médecin que
mon ami. C'est par attachement qu'il me traite ,
et dans ma dernière migraine il ne m'a pas quit-
tée d'une minute.

LE MÉDECIN.

Que voulez-vous ? quoique vous nous fassiez
mourir, il faut bien songer à vous faire vivre....
Toutes vos santés , mesdames , me paroissent as-
sez belles.

ARAMINTE.

Oh ! point du tout.

DAMON , *à part.*

Me voilà perdu.

L'ABBÉ, à *Ismène*.

Vous croyez aux médecins, madame?

ISMÈNE.

Comme aux abbés.

L'ABBÉ.

Toujours méchante.

LE MÉDECIN.

Comment donc ! quelles sont ces indociles maladies que notre sagacité ne peut réduire ? Oh ! nous en viendrons à bout, madame... Voyons... Justement... l'estomac délabré... et l'appétit ?

ARAMINTE.

Est-ce qu'on mange ?

LE MÉDECIN.

Crachez-vous ?

ARAMINTE.

Je crois que oui.

LE MÉDECIN.

Tant mieux. Poursuivons... Nous avons des nuages devant les yeux, des disparates dans la tête ?

ARAMINTE.

Précisément.

LE MÉDECIN.

Je l'aurois gagé... Allons, allons, il faut prendre un parti sérieux : il faut du régime, se mettre à l'eau de poulet. Je vous jure qu'avec des bols

de savon nous parviendrons à atténuer ces humeurs errantes.

LISIDOR.

Des bols de savon?

LE MÉDECIN.

Oui, monsieur; c'est un spécifique divin, que depuis deux ans je réussis à mettre à la mode. Les anciennes drogues dont nos ancêtres faisoient usage pouvoient convenir à leurs santés robustes et grossières: mais aujourd'hui tout doit être soumis aux lois de notre délicatesse et de nos graces. Voudriez-vous, par exemple, que je déchirasse l'estomac d'une jolie malade avec du miel aérien, qui ne purge que par indigestion?

L'ABBÉ.

Oserois-je vous demander, monsieur, ce que c'est que du miel aérien?

LE MÉDECIN.

C'est de la manne, monsieur l'abbé, c'est de la manne. Non seulement nous avons renoncé aux drogues antiques, mais nous avons encore changé leurs dénominations vulgaires.

ARAMINTE.

Il est charmant.

DAMON, *à part.*

Oh! des gens aussi superficiels ne sentiront jamais les beautés mâles de ma tragédie.

LE MÉDECIN, à *Ismène*.

Et vous, madame, pour lier connoissance, n'avez-vous pas quelque confiance à me faire?

ISMÈNE.

Mais vraiment oui.

L'ABBÉ.

Vous allez aussi consulter?

ISMÈNE.

Sans doute; ne me connoissez-vous pas de la langueur, des tiraillements?

L'ABBÉ, à *part*.

Je n'y tiens plus. (*Il se lève, se promène, ouvre des livres de musique, prend une guitare.*)

LE MÉDECIN.

Doucement, s'il vous plaît, madame, doucement. De la pesanteur, dites-vous; des dégoûts... M'y voici... Quelques éblouissements... des impatiences de fibres... Vapeurs que tout cela, vapeurs... Le fluide nerveux que la chaleur électrise... des nerfs qui se crispent... une sorte de spasme... Vous portez sur vous des eaux de Cologne, de fleur d'orange?

ISMÈNE.

Toujours.

LE MÉDECIN.

C'est bon. Il faut conserver cet usage-là. J'irai demain matin vous faire ma cour; je serai bien

aise de vous voir un peu assidûment, afin de mieux étudier les causes de votre état.

LISIDOR, à *Lucile*.

Le ridicule personnage !

CIDALISE.

Plus je l'écoute, plus il m'enchanté.

DAMON, *en se levant*.

Comme les moments s'écoulent ! Si vous vouliez permettre, mesdames...

ARAMINTE.

Ah ! de grace, monsieur Damon, quartier. Laissez-nous jouir du cher docteur.

DAMON, à *part*.

J'enrage ; où me suis-je fourré ?

LE MÉDECIN.

Et vous, belle Cidalise ?

CIDALISE.

Je ne suis guère mieux.

LE MÉDECIN.

Je le crois. C'est contre mon avis que vous avez fait éventer la veine. Mais voilà comme vous êtes, mesdames : depuis que votre petit chirurgien s'est donné le renom d'un joli saigneur, il vous fait tourner la cervelle... Je devrois, pour vous punir, vous abandonner à sa lancette inhumaine, vous laisser épuiser jusqu'au blanc ; mais vous êtes si intéressantes ! Voyons ce poulx ; il est fré-

quent, mais égal; l'appétit, je parie, modeste, mais franc; et le sommeil rare, mais doré. Je ne vous conseille pourtant pas de vous tranquilliser sur ce prétendu bien-être : il faut du régime, de l'exercice et de la petite diète... A vous, mon aimable demoiselle.

LUCILE.

Oh, monsieur! je me porte très bien.

LE MÉDECIN.

Je n'en crois pas un mot.

LUCILE.

Mais j'en suis bien sûre, moi.

ARAMINTE

Eh bien! n'allez-vous pas faire ici la ridicule, quand monsieur le docteur a pour vous des complaisances?

LE MÉDECIN.

Il suffit. Ne chagrinons point ce cher enfant; ne contraignons personne. La vivacité de ses yeux cependant me fait soupçonner dans son sang une sorte d'effervescence dont je croirois prudent de prévenir les effets par de petits calmants, par quelque préparation d'aconit ou de ciguë, que nous lui proposerons dans une crème aux pistaches.

LISIDOR.

En vérité, monsieur, j'ai cru jusqu'à ce mo-

ment qu'un habile médecin ne devoit consacrer ses lumières qu'à soulager, ou du moins consoler la foible humanité; mais vos savants discours ne tendent qu'à l'épouvanter. De grace, laissez-nous attendre les maux; nous n'aurons que trop tôt recours aux remèdes.

LE MÉDECIN.

Voilà précisément ce que pense un peuple de médecins qui ne songent qu'à guérir. Mais moi, monsieur, mais moi, j'étudie le caractère, la tournure d'esprit de mes malades; je prévois les accidents, et j'aime mieux préparer, et même, dans l'occasion, prolonger une maladie, que de trancher dans le vif, et vous rendre en huit jours une santé grossière, dont on ne jouit dans le monde que pour en abuser.

LISIDOR.

Voilà certainement une étrange politique.

L'ABBÉ, *préludant*.

La, la, la, la.

CIDALISE.

Chut, taisons-nous.

DAMON, *lisant*.

Tant mieux... Scène première..! HIDASPE...

Du centre des déserts de l'inculte Arménie...

CIDALISE, *l'interrompant.*

Paix donc : l'abbé ne se doute pas qu'on l'écoute.

L'ABBÉ.

AIR.

Seroit-il vrai, jeune bergère,
Que mes soins n'ont pu vous charmer ?
Que d'efforts il faut pour vous plaire !
Il n'en faut pas pour vous aimer.

LE MÉDECIN.

Voilà du délicieux.

ARAMINTE.

Personne ne chante mieux que lui.

LISIDOR.

Sur-tout quand on ne l'en prie pas.

L'ABBÉ.

Comment ! est-ce que j'ai chanté ?

ISMÈNE.

Oui, par distraction, ou par contradiction,
plutôt. Mais on vous le pardonne ; la bizarrerie
est l'apanage du talent.

L'ABBÉ.

Quand j'osai découvrir ma flamme,
J'attendois un sort plus heureux ;
Tout le feu qui brûle mon ame
Ne peut-il qu'animer vos yeux ?

Amour, dans ses bras tu reposes;
 De son teint tu peins la blancheur.
 Je t'ai vu sur son sein de roses:
 Je te cherche encor dans son cœur ¹.

ISMÈNE.

L'air est charmant.

LE MÉDECIN.

Expressif.

L'ABBÉ.

Le trouvez-vous? Ce n'est en vérité que l'ouvrage d'une matinée.

ARAMINTE.

Il est de vous?

L'ABBÉ.

Oui, mesdames.

DAMON.

Les paroles...

L'ABBÉ.

Eh bien, là, sincèrement, qu'en pensez-vous?

DAMON.

Ma foi, je les trouve assez médiocres.

L'ABBÉ.

Tout le monde, monsieur, n'est pas de votre avis; et quand je les ai composées...

¹ Cette chanson est, ainsi que la romance du Sorcier l'imitation d'un sonnet du chevalier Zappi.

ARAMINTE.

Comment! elles sont aussi de vous? Mais il est universel, notre cher abbé.

L'ABBÉ.

Monsieur n'a pas daigné saisir l'union intime, le tour de chant, la phrase musicale... Je vais recommencer.

LE MÉDECIN, *se levant*.

Je suis pénétré de ne pouvoir vous entendre.

ARAMINTE.

Vous ne demeurez pas à souper?

LE MÉDECIN.

Est-ce que cela m'est possible? Je cours au Marais; les insomnies y sont fort à la mode: de là au faubourg Saint-Germain, où règnent les petites fièvres. J'ai vingt santés à consulter. En vérité, quand je songe à toutes mes courses, le sort de mes chevaux me fait pitié. J'ai condamné la vieille Orphise.

ARAMINTE.

Décidément?

LE MÉDECIN.

Oui; cela est fini. Elles'est entêtée d'un certain empirique... Je vous conterai quelque jour son aventure. Adieu, mesdames. (*à Araminte.*) Du régime, je vous en prie. (*à Ismène.*) Je serai demain à vos pieds. (*à Cidalise.*) De grace, congé-

diez-moi votre petit chirurgien. (*à Lucile.*) Bonjour, mabelle poulette. (*aux hommes.*) Messieurs, je vous salue. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

LISIDOR, LUCILE, DAMON, CIDALISE,
ARAMINTE, ISMÈNE, L'ABBÉ.

DAMON.

Je puis espérer qu'à présent...

ARAMINTE.

Oui, cela est trop juste. Commencez, monsieur Damon.

L'ABBÉ, *à part.*

On ne s'occupe plus de nous, sortons. (*haut.*) Mesdames, vous m'excuserez.

ISMÈNE.

Comment !

L'ABBÉ.

Je n'ai pas l'honneur de me connoître en tragédie. D'ailleurs, mon suffrage importe peu à monsieur. Nos goûts diffèrent ; les paroles que j'ai chantées lui ont déplu.

ARAMINTE.

Liberté tout entière, mon cher abbé ; mais, si vous vouliez être tout-à-fait charmant, vous

auriez la complaisance d'accompagner ma fille à son clavecin. Je ne la crois pas curieuse de grands poëmes. Le baron, qui ne peut tarder à revenir, seroit charmé de vous entendre, et Lucile apprendroit de vous quelque jolie romance.

(*L'abbé salue Araminte, baise la main d'Ismène, et présente la sienne à Lucile, après avoir dit :*)

L'ABBÉ.

Il suffit que cela vous plaise, madame : il n'est rien que je ne vous sacrifie. Je vous suis, mademoiselle.

LISIDOR, à Lucile.

Que ne puis-je vous accompagner?

(*Lucile sort avec l'abbé; Lisette les suit.*)

ARAMINTE.

Lisette, suivez ma fille.

SCÈNE X.

LISIDOR, DAMON, CIDALISE, ARAMINTE,
ISMÈNE, ensuite LISETTE.

ISMÈNE.

Eh bien ! ai-je tort de protéger l'abbé ? Est-il rempli de complaisance ?

ARAMINTE.

J'aimerois bien qu'il en manquât chez moi !

Ah ça, rien ne nous occupe. A vous, monsieur Damon.

DAMON, *prenant la main de Lisidor, qui est distrait.*

Suivez-moi, monsieur, s'il vous plaît; le titre de ma tragédie est CYRUS, fils de Cambyse. Vous savez, mesdames, que le tyran Astyage...

ISMÈNE.

Mais, puisque monsieur veut nous lire, ma toute bonne, si nous demandions des cartes?

DAMON.

Comment?

ARAMINTE.

N'est-ce pas à vous à commander chez moi? Lisette, allons vite, une table. (*Lisette arrive, et fait apporter une table.*)

ISMÈNE.

Lisidor, je crois, n'est pas joueur. Il écoutera mieux, et nous ferons un tri, nous autres, pendant que M. Damon lira sa tragédie.

DAMON, *à part.*

Ah ciel! je n'en puis revenir.

(*On dispose la table.*)

CIDALISE.

C'est on ne peut pas mieux imaginé. Tu sais, ma chère, que je ne puis vivre un moment dans l'inaction.

LISETTE.

Voilà tout préparé.

DAMON.

Quoi, mesdames, est-ce bien sérieusement?

ISMÈNE.

Oui... vous allez voir... Cela ne dérange rien : au contraire... Tirons d'abord les places. Bon. Araminte, Cidalise et moi... Vous, allez vous mettre ici... (*Elle dispose une chaise qu'elle place au coin de la table qui doit être au côté gauche du théâtre.*) Oui, là. Vous tournerez le dos, afin d'être moins distrait.

LISIDOR, à part.

Voilà des auditeurs bien attentifs.

DAMON, à part.

Non, je ne sais où j'en suis. Pauvres talents, comme on vous humilie ! Oh ! qu'il est cruel d'avoir besoin de certaines gens ! N'importe... (*Il remet son cahier dans sa poche.*) Adieu, mesdames, c'est moi qui craindrois de vous distraire de vos grandes occupations... J'en aurois du regret... Et... je suis votre serviteur.

(*Il sort.*)

SCÈNE XI.

LISSETTE; ISMÈNE, ARAMINTE, CICALISE,
jouant; LISIDOR.

CICALISE.

Je crois tout de bon qu'il s'en va.

ARAMINTE.

J'en suis extasiée. Mais que dites-vous donc de
ce petit auteur?

ISMÈNE.

Qu'il est impertinent. Ne faut-il pas tout quitter
pour écouter la tragédie de monsieur?

CICALISE.

Je la crois détestable.

ARAMINTE.

Cela ressemble à tout, ou n'a pas le sens commun.

LISIDOR.

Le trouvez-vous bien récompensé des soins
qu'il prend pour vous plaire, et de la jolie chanson
qu'il vous a jadis adressée?

ARAMINTE.

Comment! vous approuvez sa conduite?

LISIDOR.

Oh! point du tout, madame; je suis chez vous,
je pense qu'il a tort.

ARAMINTE.

Allons, venez me conseiller... Le cœur n'est-il pas la surfavorite?

SCÈNE XII.

ISMÈNE, ARAMINTE, CIDALISE, *jouant*;
LISIDOR, *tantôt derrière le fauteuil d'Araminte, tantôt se promenant*; LE MARQUIS,
qui se place à la droite d'Ismène.

(La table est à la gauche du théâtre.)

LE MARQUIS, *dans la coulisse.*

Oui, oui; j'arrangerai tout cela. Je verrai, j'irai, je parlerai.

CIDALISE.

C'est le marquis.

ISMÈNE.

C'est lui-même.

LISIDOR.

Je vais donc voir ce dangereux rival.

(*Le marquis entre.*)

CIDALISE.

L'étourdi! Pourquoi venir si tard? voilà notre partie arrangée. Nous aurions fait un reversis.

LE MARQUIS.

Ma foi, mesdames, on arrive quand on peut.

Il est pourtant réel que , pour tarder moins , je n'ai pas dormi quatre heures. Aussi , suis-je anéanti. (à *Lisidor.*) Monsieur, je vous salue. Mais vous êtes bien seules , mesdames. Oh ! voilà qui est décidé ; je termine dès demain ma satire contre les bals. En honneur , c'est un attentat contre la vie des citoyens.

ARAMINTE.

Pourquoi les suivre tous ? Pourquoi déranger sa santé ?

LE MARQUIS.

Comment voulez-vous qu'on fasse ? Faut-il se résoudre à passer pour un anachorète , un ridicule , un sage ? Vraiment la santé se délabre ; il y a près de dix ans que je ne puis accoutumer la mienne à se soumettre à mes fantaisies. Mais , après tout , si on avoit une santé , pourroit-on soutenir une campagne , vivre à la cour , s'amuser à Paris ?

ISMÈNE.

Il a raison. . Allons , voyons pourtant ; ce sera en pique , le roi de trèfle.

LE MARQUIS.

A propos , dites-moi donc ; je viens de rencontrer le bel esprit Damon : il m'a paru d'une humeur sanglante. J'ai d'honneur cru que c'étoit à moi qu'il en vouloit.

CIDALISE.

Il venoit nous lire toute une tragédie... La préférence.

LE MARQUIS.

Ah ciel!

ARAMINTE.

Je te la cède. J'avois pourtant un assez joli médiateur de ce côté.

LISIDOR.

Il étoit sûr.

ISMÈNE.

Dé grace, point de conseils. (*Pendant ce temps le marquis regarde le jeu d'Ismène, et lui présente du tabac.*)

ARAMINTE.

Ne crains rien ; je suis d'un guignon décidé... Le roi de carreau... Pour revenir au petit Damon, il s'est avisé de prendre de l'humeur, je ne me souviens plus sur quoi, et tout en grondant il nous a débarrassés de sa personne et de son ouvrage.

LE MARQUIS.

Ah! je respire. Le dénouement n'est pas malheureux. Est-ce qu'on fait de ces espèces-là sa société? Il est des gens de lettres d'un vrai mérite avec qui l'on se fait honneur d'être lié ; mais pour ceux-ci, on les reçoit quelquefois le matin, pour

leur commander une chanson, ou bavarder pendant que l'on s'habille. Ou le soir, ou le soir, on en rassemble une couple; on les excite, on les irrite l'un contre l'autre; alors ils s'attaquent, ils s'accablent d'épigrammes, s'injurient, se déchirent : cela est plaisant, divin. Tenez, cela ressemble assez aux combats de coqs que l'on donne à Londres ou sur nos navires. C'est un cadeau dont je veux vous régaler. Il est vrai qu'il en résulte le petit désagrément de les saluer le lendemain en public; mais on a ri, et cela console.

ARAMINTE.

Il est affreux de ne pouvoir jouer une seule fois.

LISIDOR.

Madame, à la vérité, n'est pas heureuse.

LE MARQUIS.

Aussi vous ne risquez jamais rien. Il faut savoir brusquer la fortune. Mais vous me ressemblez : vous êtes trop prudente. Ce matin, cependant, j'ai pensé avoir ce qui s'appelle une affaire.

ARAMINTE.

Toujours des aventures! Et quelle est celle-ci?.. Je passe.

LE MARQUIS.

Vous connoissez mon cocher, sa témérité, sa fierté, son bouquet, ses moustaches : c'est un co-

quin... Je l'aime à la folie. Je veux pourtant le gronder. Ce maraud-là me fera quelque jour une scène. Il s'est avisé de couper un triste berlingot, dans le fond duquel s'enterroit je ne sais quel personnage. Mon homme s'est fâché, a baissé sa glace, a prétendu que je devois connoître sa livrée, ses armes. Ma foi, moi, je ne connois que celles du roi et les miennes. Je descends de ma voiture, il m'imité; on s'échauffe, les valets se battent, le peuple accourt, et mon hibou tout essoufflé, tout murmurant, est remonté dans sa cage en m'annonçant qu'il s'alloit plaindre...

LISIDOR.

Mais cette affaire, monsieur, pourroit devenir sérieuse : il seroit de la prudence de prévenir...

LE MARQUIS.

Oh ! parbleu, qu'il se plaigne. Vous verrez qu'on ne pourra plus courir Paris sans avoir le blason dans sa poche.

LISIDOR, *à part*.

Je sais à présent à quoi m'en tenir sur le compte de mon rival.

LE MARQUIS.

Que vois-je ? ce cher métier est encore monté ? ce fauteuil n'est point fini ! Mais à quoi tuez-vous donc le temps ? Oh ! cela prouve bien qu'il y a long-temps que je ne vous ai donné de bons

exemples, que je n'ai mis la main à l'ouvrage.

ISMÈNE.

Oh! oui; il vous sied bien de parler d'ouvrage! Vous êtes cause que ma petite robe n'est point montée. Vous vous donnez des airs de m'emporter un rang de falbala, sous prétexte d'y travailler.

LE MARQUIS.

Aussi fais-je : mais peu vous importe, pourvu que vous grondiez, et que vous fassiez aux gens une petite moue, que vous savez bien qui vous rend plus charmante encore... Tenez, vous ne ménagez point vos amis; c'est votre défaut, Ismène. Eh bien! je vous jure que je n'ai que votre falbala dans la tête, que je m'en occupe sérieusement.

LISIDOR, *à part*.

La belle occupation!

LE MARQUIS.

Hercule filoit pour Omphale. Vous surpassez la maîtresse en beauté; je ne me pique pas d'avoir toute la célébrité de l'amant: mais au moins suis-je jaloux de l'égaliser en complaisance comme en courage. Si je vous prouvois que je n'ai cessé ce matin de travailler à votre ouvrage en raisonnant avec mon avocat; que je le porte toujours sur moi....

ISMÈNE.

Bonne plaisanterie!... Donnez-moi Spadille.

LE MARQUIS.

Parbleu! votre petite incrédulité mérite d'être confondue. Tenez, tenez. (*Il tire différentes choses de sa poche, enfin un sac à ouvrage.*) Non, ce n'est pas cela; ce sont les jarrettières de Lise, les nœuds de Chloé... Ah, bon! voici votre affaire.

ISMÈNE.

Que vois-je? avec le sac! Il est charmant. (*aux femmes.*) Vous permettez? Comment! un étui, des ciseaux, des aiguilles!

LE MARQUIS.

Oh! rien ne me manque.

CIDALISE, *jetant son jeu.*

Cela est rebutant. En vérité, monsieur le marquis, vous êtes très aimable; mais vous pourriez attendre la fin de la partie; on ne peut s'occuper de son jeu et vous écouter.

LE MARQUIS.

Bon! de l'humeur! allons, la paix, on se taira. Je vais, pendant que vous finirez, m'amuser à cette tapisserie. Mais, diable, dussiez-vous m'en vouloir encore, j'oubliois précisément ce que je suis venu tout exprès pour vous dire. (*Il enfle une aiguille.*) C'est une chose assez particulière.

ARAMINTE.

Comment donc? .. C'est à vous à parler, Cidalise.

LE MARQUIS.

Vous connoissez bien le comte d'Orvigni?

CIDALISE.

Oui vraiment... Nous en sommes aux tours doubles.

LISIDOR.

Quoi, cet ancien militaire, cet homme respectable?

LE MARQUIS.

Justement... Eh bien! il est mort.

ISMÈNE.

Cela est incroyable... Je demande...

LE MARQUIS.

Il s'est avisé d'expirer subitement hier au soir.

ARAMINTE.

Vous me désolez... Voilà mon roi, deux fiches.

LE MARQUIS.

Cela dérange beaucoup le souper qu'il devoit nous donner.

LISIDOR.

Il étoit votre intime ami, madame?

ARAMINTE.

Vraiment oui : vous m'en voyez pénétrée.....
C'est à vous à parler, Cidalise.

LE MARQUIS.

Il n'a pas eu le temps de mettre le moindre ordre dans ses affaires.

ARAMINTE.

Je le jouerai sans prendre... Cela est cruel, marquis... Le coup est assez beau... Sa pauvre veuve... C'est en cœur, mesdames.

ISMÈNE.

En favorite : nous voilà ruinées... Mais que ne fait-elle des démarches ?

ARAMINTE.

Sans doute... Spadille... Mon cher marquis... Manille... Il m'a rendu de très grands services... Valet, dame et roi de cœur.

LE MARQUIS.

Nous lui avons conseillé de prendre un parti dans cette affaire.

ISMÈNE.

C'est tout simple... Doucement ! j'ai baste et encore une main.

ARAMINTE.

Il laisse de petits enfants... J'aurois gagé pour la volte... Marquis, vous m'avez serré le cœur... Il me revient encore deux fiches.

SCÈNE, XIII.

ISMÈNE, ARAMINTE, CICALISE, LISIDOR,
LE MARQUIS, LISETTE.

LISETTE, *accourant.*

Ah, madame ! votre serin vient de s'échapper.

ARAMINTE.

Mon serin privé ? juste ciel ! Eh vite : suivez-moi, Lisette. (*Elle sort avec Lisette.*)

ISMÈNE.

Comment ! elle nous quitte ?... Mais cela est unique ! En vérité, ma bonne, notre chère Araminte est d'un ridicule rare avec sa passion pour les animaux.

LISIDOR.

On ne peut douter que cet oiseau ne lui soit cher, puisqu'elle lui sacrifie les suites d'une partie dont la mort d'un de ses amis n'a pu la distraire.

LE MARQUIS.

Oh ! vous ne la connoissez pas. Si vous l'aviez vue, comme moi, à table, entourée de chats, de chiens, de singes, de catacouas ; elle les baise, les fait impitoyablement baiser à la ronde, partage avec eux son assiette... C'est un charme.

Mais aussi est-ce un petit plaisir dont elle ne régale que ses plus intimes amis.

LISIDOR.

Il est heureux pour vous, monsieur, d'être de ce nombre. (*à part.*) J'en ai bien assez vu. Quittons ce cercle d'étourdis, et ne songeons qu'à ménager la bonne volonté du baron et le cœur de Lucile. (*Il fait une révérence qu'on lui rend, et sort.*)

CIDALISE.

Ce petit robin ne te semble-t-il pas un ennuyeux personnage ?

ISMÈNE.

Passablement.

LE MARQUIS, *se lève et va à la table.*

On m'a dit qu'il se donnoit les airs d'être mon rival : par exemple, voilà de ces choses auxquelles je ne saurois m'accoutumer.

ISMÈNE.

Prétends-tu t'enterrer ici jusqu'au souper ? Si nous faisons un tour de boulevard ?

CIDALISE.

Cela n'est guère décent que la nuit ; on court les parades, les spectacles.

LE MARQUIS, *ayant pris la place d'Araminte.*

Oui, les fantoccini... Oh ! ils sont divins, éton-

nants : moi, en honneur, c'est le seul spectacle qui m'amuse.

ISMÈNE.

Ah çà, nous voilà seuls. De bonne foi, marquis, comment conduisez-vous la grande comtesse?

LE MARQUIS.

Quoi, vous n'êtes point au fait? Je l'ai quittée.

CIDALISE.

Sérieusement?

LE MARQUIS.

Pouvois-je y tenir? C'est la plus exigeante de toutes les prudes : il faudroit toujours être là, ne la pas quitter d'une minute. Ah! parbleu, je me suis ménagé avec elle la rupture la plus signalée. Vous n'imaginerez jamais quelle étoit sa folie.... Le mariage.

CIDALISE.

Vous badinez.

LE MARQUIS.

Non ; madame a la manie d'être épousée.

ISMÈNE.

Mais elle est femme de qualité, d'un âge très convenable ; et il faut que vous aimiez bien éperdument votre petite bourgeoise de Lucile pour la préférer.

LE MARQUIS.

Moi, de l'amour! des passions! Ah! parblen, vous ne me connoissez guère. Prenez garde que Lucile est toute charmante, un vrai bijou; oui, c'est précisément ce qu'il me faut: point d'esprit, peu de figure: cela ne marquera pas trop dans le monde, et ses soixante mille livres de rente... Ah! ma chère Ismène, quelle petite maison brillante! que de chevaux, de chiens, de valets! Laissez, laissez faire, je sais bien ce qu'il me faut.

CIDALISE.

Vous n'y pensez pas vous-même, si c'est l'ignorêt qui vous conduit.

LE MARQUIS.

Non pas absolument; vous imaginez bien que je ne calcule guère, moi: mais, en vérité, la vie que je mène m'aceable; la multiplicité des aventures m'excède. Savez-vous, mesdames, qu'il faudroit être de fer pour résister aux fatigues de vous faire sa cour? Toujours des assiduités, des soins, des rendez-vous; c'est à ne pas finir. Du moins, quand on est marié, on se tranquillise, on demeure chez soi; on y reçoit ses amis dans sa robe de chambre, on s'y fait soigner par sa femme.

CIDALISE.

C'est une raison de plus pour retourner à la

comtesse ; elle est d'un âge convenable , et sans vous mésallier, vous jouiriez alors d'une fortune qui surpasse de beaucoup celle de Lucile.

LE MARQUIS.

Vous plaisantez. Oh ! je ne me suis brouillé qu'après avoir pris là-dessus les informations les plus exactes.

ISMÈNE.

C'est vous-même qui, je crois, êtes le seul dans Paris à ignorer que, depuis votre rupture, elle est devenue l'unique héritière de son oncle le commandeur.

CIDALISE.

Et qu'elle joint à présent, à la réputation de jolie femme, celle de femme très opulente. Aussi le petit chevalier lui fait-il assidûment sa cour.

LE MARQUIS.

Écoutez donc, mesdames ; un moment : ceci mérite toute mon attention. Le petit chevalier me voudroit ravir la comtesse ? Oh ! nous allons voir. Ce que vous m'apprenez change beaucoup mes vues ; et tout bonnement, je serois tenté de rendre Lucile à son robin. Moi j'aime à faire des heureux.

ISMÈNE.

Cela seroit peut-être aussi généreux que sage.

LE MARQUIS.

La comtesse me sacrifie à l'instant qu'elle hérite! Oh! parbleu, je lui apprendrai à mieux choisir ses moments. Allons, allons, j'y vais mettre ordre, et vous prouver que je sais soutenir mes droits. Comme vous dites, la comtesse est jolie femme; elle mérite toute sorte d'égards. Allons, il est de bonne heure, mon équipage m'attend, je vole chez elle. Tâchez d'arranger tout cela avec Araminte. Elle est minutieuse, elle boudera. Ces bourgeois se formalisent de la plus petite chose. Voyez, calmez-la. Lisidor est un galant homme : je ne serai même pas fâché qu'il m'ait quelque obligation. Pardon, mille fois pardon, si je vous quitte; j'en suis honteux, désespéré. Mais vous n'ignorez pas que je suis le premier à plaindre, puisque je vous laisse en partant, et tous mes regrets, et mon cœur.

CIDALISE.

En effet, on appelle cela savoir prendre son parti.

SCÈNE XIV.

ARAMINTE, CIDALISE, ISMÈNE; LE
BARON, LISETTE ET LISIDOR *arri-*
vent un instant après.

ARAMINTE.

J'ai retrouvé mon serin. Je vous ai quittées
bien brusquement, j'en conviens; mais vous con-
noissez ma sensibilité.

ISMÈNE.

Aussi ne songeons-nous qu'à te féliciter.

ARAMINTE.

Bon! les malheurs se succèdent : Lisidor et le
baron me suivent. Je suis persécutée de tous les
côtés... Mais où est donc le marquis?

ISMÈNE.

Tu ne le croirois pas? il est allé reprendre les
fers de sa belle comtesse, qui vient d'hériter.

ARAMINTE.

Comment?

CIDALISE.

Nous t'expliquerons cela plus en détail; mais,
dans ce moment-ci, ce que tu as de mieux à
faire, est de pourvoir ta fille, et de ne plus pen-
ser au plus étourdi et au plus inconséquent de
tous les hommes.

SCÈNE XV.

LE BARON, LISIDOR, ARAMINTE,
CIDALISE, ISMÈNE.

LE BARON.

Où ça, ma chère Araminte, voici le moment décisif. Je viens vous demander Lucile pour monsieur Lisidor. Elle l'aime, il le mérite; et je vous déclare que je me brouille à jamais...

ARAMINTE.

Vous arrivez très à propos, monsieur; j'avois à vous dire qu'il ne tient plus qu'à vous d'être mon gendre.

LISIDOR.

Qu'entends-je? quel bonheur!

LE BARON.

Et votre marquis...?

ARAMINTE.

De grace, mon cher baron, ne m'obligez point à rougir à vos yeux de ma ridicule prévention en sa faveur. Il m'a rendu service, en m'apprenant ce que je devois penser de tous les gens de son espèce. Soyez heureux, Lisidor. Vous, mes bonnes amies, obligez-moi de ne parler jamais de cette aventure. Vous, baron, après le souper, je vous demande un moment de conversation. Vous ver-

rez que mes vues peuvent sympathiser avec les vôtres, et que, tout avenglé que vous croyez mon cœur par le tourbillon du monde, il peut encore être éclairé par les conseils d'un homme estimable.

LE BARON.

Je n'en doutai jamais, ma chère Araminte ; je crois vous deviner, et j'en suis enchanté. Oui, j'ai aussi mes idées. Assurons le bonheur de votre fille. Songeons au nôtre, et terminons par un arrangement solide et raisonnable tous ces petits évènements, qui sont le vrai tableau d'une soirée à la mode.

FIN.

TABLE DES PIÈCES

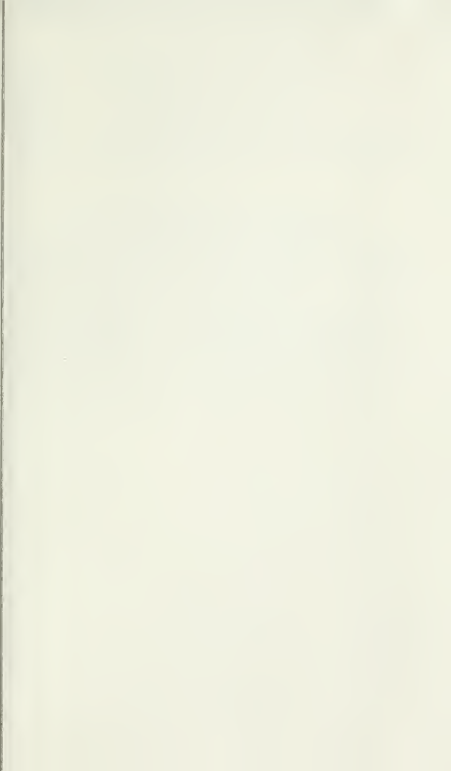
CONTENUES

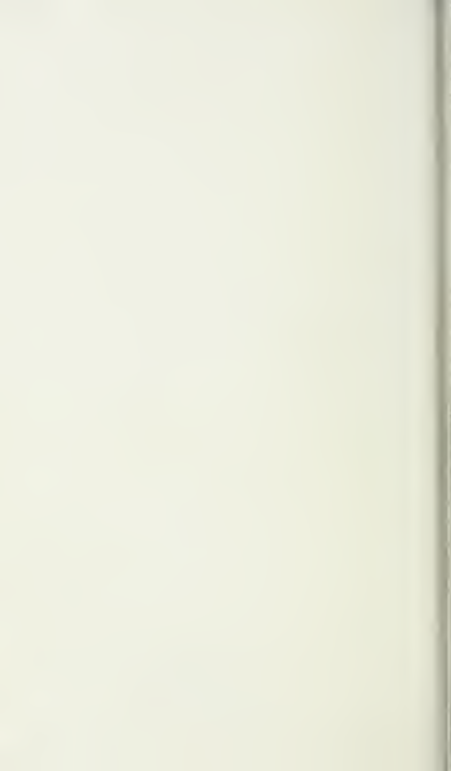
DANS CE VOLUME.

CALISTE, tragédie, par Colardeau.	Page	1
LE PÈRE DE FAMILLE, drame, par Diderot. . . .		79
LE CERCLE, ou LA SOIRÉE A LA MODE, comédie épisodique, par Poinsinet.		247

FIN DE LA TABLE.

2866 4





BINDING SECT. MAR 5 01971

PQ	Colardeau, Charles
1968	Pierre
C8	Chefs-d'oeuvre
1823	dramatiques de Colardeau

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

